

Robert Van Gulik

L'énigme du clou chinois



grands détectives

10
18

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

L'énigme du clou chinois

*Traduit de l'anglais par Anne Dechanet,
Roger Guerbet et Jos Simons*



10/18

Les personnages

PERSONNAGES PRINCIPAUX

TI Jen-tsie, *nouveau magistrat de Pei-tcheou, petit district situé à la frontière nord de l'Empire fleuri. Dans le présent roman, on l'appelle « le juge » ou « le magistrat ».*

HONG Liang, *conseiller du juge et sergent du tribunal On l'appelle « sergent Hong » ou « le sergent ».*

MA Jong, TSIAO Taï, TAO Gan, *les trois lieutenants du juge Ti. Kouo, pharmacien, également contrôleur des décès du tribunal.*

Madame Kouo, *son épouse, gardienne de la prison des femmes. Elle eut Wang comme premier mari.*

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU CORPS SANS TÊTE

YE Pin, *papetier.*

YE Taï, *son frère cadet.*

PAN Feng, *antiquaire.*

Madame PAN, née YE, *son épouse.*

KAO, *surveillant du quartier où est découvert le crime.*

PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DES SEPT BOUTS DE CARTON

LAN Tao-kouei, *champion de boxe.*

MEI Tcheng, *son principal assistant.*

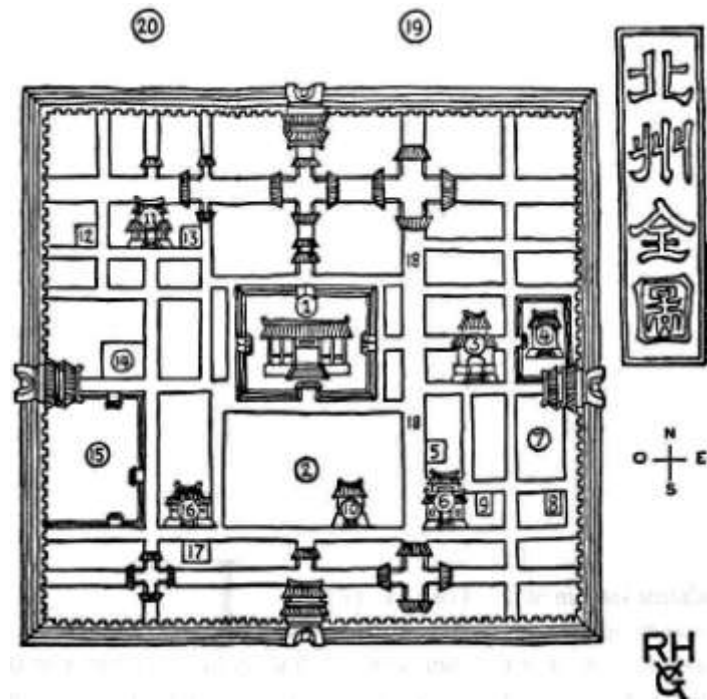
PERSONNAGES APPARAISSANT DANS L'AFFAIRE DU MARCHAND ASSASSINÉ

Lo Ming, *marchand de coton, mort cinq mois auparavant.*

Madame Lo, née TCHEN, *sa veuve.*
Lo Mei-lan, *sa fille.*

LES AUTRES PERSONNAGES

LIAO, *maître de la Guilde des tanneurs.*
LIAO Lien-fang, *sa fille disparue.*
TCHOU Ta-yuan, *riche propriétaire foncier, l'un des premiers*
citoyens de Pei-tcheou.
Yu Kang, *son secrétaire, et le fiancé de mademoiselle Liao Lien-*
fang.



PLAN DE LA VILLE DE PEI-TCHEOU

1. Tribunal
2. Ancienne place d'armes (terrain d'exercice)
3. Tour du Tambour
4. Demeure de Tchou
5. Pharmacie de Kouo
6. Temple du dieu de la Guerre
7. Entrepôt militaire
8. Magasin de Pan Feng
9. Papeterie de Ye
10. Tour de la Cloche
11. Temple du dieu tutélaire de la Cité
12. Magasin de madame Lo
13. Maison de Lan Tao-kouei
14. Établissement de bains
15. Marché couvert
16. Temple de Confucius
17. Demeure de Liao
18. Rue principale
19. Colline aux herbes médicinales
20. Cimetière.

1

RENCONTRE INATTENDUE DANS UN JARDIN. LE JUGE TI APPREND UNE DÉPLAISANTE NOUVELLE.

LA NUIT DERNIÈRE, je m'étais installé dans le petit pavillon de mon jardin pour profiter agréablement de la douce brise qui souffle toujours à cette heure-là. J'étais seul car il était déjà tard, et mes épouses s'étaient retirées dans leurs appartements.

J'avais passé la soirée à travailler dans ma bibliothèque, harcelant sans cesse mon malheureux serviteur pour qu'il sorte des rayons les livres dont j'avais besoin et qu'il en copie de longs passages.

Comme vous le savez, je consacre mes moments perdus à la rédaction d'une histoire du crime sous notre glorieuse dynastie Ming. Mais un tel ouvrage serait incomplet si je n'y ajoutais en appendice une étude des célèbres affaires criminelles du passé, et plus particulièrement celles que résolut si ingénieusement le juge Ti.

C'est pourquoi, après avoir envoyé se coucher mon aide qui bâillait à se décrocher la mâchoire, j'écrivis une longue lettre à mon frère aîné. Il était maintenant premier secrétaire du préfet de Pei-tcheou, un district situé tout au nord de notre Empire fleuri. Il avait été nommé à ce poste deux ans auparavant, et m'avait confié la garde de sa vieille demeure qui jouxtait la mienne. Or Pei-tcheou, je venais de le découvrir, était le dernier district où le juge Ti avait exercé ses fonctions de magistrat avant de devenir président de la Cour métropolitaine de justice. Je demandai donc à mon frère de faire des recherches sur place, convaincu qu'il s'acquitterait parfaitement de cette tâche. Nous étions très unis et il ferait tout pour m'être agréable.

Quand j'eus cacheté ma lettre, la chaleur qui régnait dans la bibliothèque me parut brusquement insupportable. Je sortis dans le jardin où une brise légère soufflait sur le lac aux lotus, et décidai de m'asseoir un petit moment dans mon pavillon avant d'aller me coucher. De toute façon, je n'étais guère pressé de regagner mes appartements. Car, pour vous dire la vérité, des dissensions domestiques troublaient mon humble demeure depuis que j'avais pris une troisième épouse. C'était une femme très jolie et d'une parfaite éducation, mais, sans que j'en comprenne la raison, mes deux premières épouses l'avaient immédiatement prise en grippe et me rendaient la vie impossible chaque fois que je passais la nuit auprès d'elle. Ce soir, j'avais promis à ma Première Épouse de la rejoindre dans ses appartements, et cette perspective ne m'enchantait guère.

Confortablement installé dans un fauteuil en bambou, je manœuvrais distraitement mon éventail en plumes de grue et contemplais le jardin qui s'étendait paisiblement sous les rayons argentés de la lune, quand la petite porte du fond s'ouvrit brusquement. Quels mots pourraient décrire mon étonnement quand je vis mon frère bien-aimé s'avancer vers moi.

Je me levai d'un bond et me précipitai à sa rencontre.

— Par quelle chance es-tu ici ? m'écriai-je. Pourquoi ne m'as-tu pas annoncé ta visite ?

— J'ai dû partir précipitamment, m'expliqua mon frère. Mais ma première pensée a été pour toi. J'espère que tu me pardonneras de m'introduire chez toi à une heure aussi tardive.

Je le pris affectueusement par le bras et l'entraînai vers le pavillon. Je remarquai que sa manche était froide et humide.

Après l'avoir fait asseoir dans mon fauteuil, je pris place en face de lui et le dévisageai avec sollicitude. Il avait beaucoup maigri, son visage était gris comme la cendre, et ses yeux légèrement exorbités.

— C'est sans doute la lumière de la lune, remarquai-je d'un ton soucieux, mais tu as l'air malade. Je suppose que tu dois être rompu de fatigue après ce voyage ?

— En effet, répondit-il d'un ton calme. J'espérais arriver quatre jours plus tôt. Mais nous avons rencontré beaucoup de brouillard sur notre chemin.

D'un petit geste de la main il brossa la boue séchée qui maculait un coin de sa robe, puis il reprit :

— J'ai été très souffrant ces derniers temps. Une étrange douleur qui me tараude continuellement les tempes et qui descend derrière mes yeux. J'ai également des frissons très violents par moments.

— Le climat chaud de notre région va te faire le plus grand bien ! lui dis-je pour le consoler. Demain, nous ferons venir notre vieux médecin de famille pour qu'il t'examine. Maintenant, parle-moi de Pei-tcheou.



UNE RENCONTRE DANS LE PAVILLON

Il me fit un bref résumé de ses activités et me confia qu'il s'entendait très bien avec le préfet. Mais, quand il en vint à me parler de sa famille, son visage s'assombrit. Sa Première Épouse se comportait étrangement depuis quelque temps, me dit-il. Son attitude envers lui avait changé, sans qu'il sache pourquoi. Il me laissa entendre que ses désagréments conjugaux n'étaient pas étrangers à son départ précipité. Brusquement, de violents tremblements secouèrent son maigre corps, et je n'insistai pas davantage sur un sujet qui, apparemment, le tourmentait outre mesure.

Pour le distraire de ses sombres pensées, je lui parlai du juge Ti et de la lettre que je venais de lui écrire à son propos.

— Depuis des générations, les habitants de Pei-tcheou se racontent les trois mystérieuses affaires criminelles que le juge Ti aurait élucidées dans leur district, me confia mon frère. Mais je me demande si leur imagination ne leur a pas joué quelque tour et...

— Il n'est que minuit ! m'écriai-je tout excité. Si tu n'es pas trop fatigué j'aimerais tant entendre ces trois histoires !

Une vive douleur tordit le visage de mon frère. Mais comme je m'empressai de me faire pardonner ma déraisonnable requête, il m'arrêta d'un geste de la main.

— Si j'avais prêté plus d'attention à ces étranges récits, dit-il d'un ton grave, peut-être que les événements auraient pris une tournure différente...

Sa voix s'éteignit dans un murmure, et il se tâta à nouveau le dessus de la tête. Puis il reprit :

— Tu sais sûrement que c'est à l'époque du juge Ti, après notre grande victoire sur les Tartares, que pour la première fois la frontière Nord de notre glorieux Empire fleuri se déplaça bien au-delà des plaines de Pei-tcheou. Aujourd'hui ce district est un centre commercial important, mais, en ces temps reculés, ce n'était qu'une grande plaine déserte battue par les vents, inhospitalière et peuplée de Tartares qui pratiquaient la sorcellerie.

Après ce petit préambule historique, mon frère se lança dans un récit très troublant. Le veilleur de nuit venait de passer pour la quatrième fois, quand il se leva enfin pour partir.

Je lui proposai de le raccompagner chez lui, car de nouveaux frissons secouaient sa maigre carcasse, et sa voix rauque était devenue presque inaudible. Mais il refusa fermement et nous nous séparâmes à la petite porte du jardin.

Je n'avais pas sommeil et je retournai dans ma bibliothèque. Là je m'empressai de transcrire toute cette étrange histoire telle que mon frère venait de me la raconter et ce n'est qu'avec les premières lueurs roses de l'aurore que je reposai mon pinceau et m'allongeai enfin sur un banc en bambou devant le pavillon.

Quand je me réveillai il était presque midi. Mon serviteur me servit un bol de riz sur la terrasse et j'attendis de pied ferme la visite de ma Première Épouse. L'arrivée inopinée de mon frère me permettrait de couper court à ses reproches. Après avoir entendu ses inutiles jérémiades, je me proposai d'aller retrouver mon frère pour avoir une longue conversation avec lui. Peut-être m'expliquerait-il alors pourquoi il avait quitté Pei-tcheou, et je voulais qu'il élucide pour moi quelques points restés obscurs dans son récit sur le juge Ti.

Comme je reposai mes baguettes, mon intendant vint m'avertir qu'un messenger venait d'arriver de Pei-tcheou avec une lettre. Elle était signée du préfet et m'informait avec toutes les formules de condoléances d'usage que mon frère était mort quatre jours auparavant, à minuit précis, et d'un mal inconnu.

LE JUGE TI était assis derrière son bureau, emmitouflé dans un épais manteau de fourrure. Il portait sur la tête un bonnet à oreillettes aussi en fourrure, mais cela ne l'empêchait pas de sentir le courant d'air glacial qui refroidissait la vaste pièce.

Regardant ses deux assistants installés sur des tabourets en face de lui, il remarqua :

— Ce maudit vent se faufile partout !

— Il vient de la grande plaine du nord, Votre Excellence, expliqua le vieil homme à la petite barbiche. Je vais aller dire au commis de regarnir le brasero.

Tandis qu'il se dirigeait d'un pas traînant vers la porte, le juge dit au second personnage :

— Cet hiver nordique ne semble pas te gêner, Tao Gan.

L'homme maigre auquel venait de s'adresser le magistrat enfouit plus profondément ses mains dans les manches de son vieux cafetan rapiécé fait d'une peau de bique et répondit en souriant :

— J'ai traîné ma vieille carcasse aux quatre coins de notre Empire fleuri, Noble Juge. Et, pour moi, peu importe qu'il fasse chaud, froid, sec ou humide ! Et puis j'ai ce magnifique cafetan tartare qui vaut tous les manteaux de fourrure sans être aussi cher !

Le juge songea avec amusement qu'il n'avait jamais vu vêtement aussi loqueteux. Mais il savait que son fidèle lieutenant était quelque peu avare. C'était un ancien escroc que le juge avait, jadis, tiré d'une situation fâcheuse. Tao Gan s'était alors réformé et avait demandé à entrer au service du magistrat. Sa parfaite connaissance du monde de la pègre et son talent particulier pour découvrir le côté louche d'une affaire lui avaient permis de se rendre fort utile et de contribuer à l'arrestation de nombreux criminels dangereux¹.

Le sergent revint accompagné d'un sbire qui portait un énorme chaudron rempli de charbons ardents. Il les déversa dans le brasero qui se trouvait à côté du bureau de son maître puis alla se rasseoir en frottant ses mains osseuses.

— L'ennui avec cette pièce, c'est qu'elle est trop vaste, Noble Juge ! déclara-t-il.

Le juge promena son regard sur les hauts piliers en bois qui supportaient un plafond noirci par les années, puis sur les grandes fenêtres en face de son bureau, et dont le papier huilé laissait filtrer les blancs reflets de la neige.

— N'oublie pas, sergent, dit-il, qu'il y a trois ans c'était encore le quartier général des armées du Nord, et tu sais bien que nos militaires ont besoin d'espace !

— Là où il est maintenant, au milieu des déserts glacés du Nord, fit observer Tao Gan, le généralissime a sûrement tout l'espace dont il a besoin !

Le sergent se leva pour préparer du thé frais. Vieux serviteur de la famille Ti, il s'était occupé du juge quand celui-ci était un bébé, et lorsque, douze années avant le début de ce récit, le juge avait été nommé magistrat d'un district de province, il avait demandé à l'accompagner malgré son âge déjà avancé. Le nommant sergent du tribunal, le juge Ti avait trouvé en ce fidèle serviteur de sa famille un conseiller précieux avec qui il pouvait discuter librement tous ses problèmes.

¹ Voir Meurtre sur un bateau-de-fleurs, chapitre XII, in Les Débuts du juge Ti.

Il accueillit avec plaisir le thé brûlant que lui tendait le sergent et, pressant ses mains autour du bol pour les réchauffer, il dit :

— Ne nous plaignons pas trop, nous aurions pu tomber plus mal. Les habitants de Pei-tcheou ne sont pas très expansifs, c'est vrai, mais ce sont d'honnêtes travailleurs. Et depuis quatre lunes que nous sommes ici, nous n'avons eu à traiter que des affaires de routine. Ma Jong et Tsiao Taï se chargent de régler leur compte aux bagarreurs de tout poil et je dois avouer que la police militaire se montre particulièrement efficace. Nous n'avons même pas à nous occuper des déserteurs ! Évidemment, ajouta le juge en baissant la voix, il y a la disparition de cette mademoiselle Liao.

— J'ai rencontré son père, hier, intervint Tao Gan. Il m'a demandé où nous en étions de nos recherches.

Fronçant ses épais sourcils, le juge reposa son bol et dit :

— Nous avons fouillé le marché de fond en comble, et fait circuler son signalement auprès de toutes les autorités militaires. Je ne vois pas ce que nous pourrions faire de plus.

Tao Gan acquiesça du chef.

— La disparition de cette donzelle ne méritait pas tout ce remue-ménage ! observa-t-il d'un ton acerbe. À mon avis, la belle s'est envolée avec un galant. Et, dans quelques mois, on va la voir reparaître, un gros bébé dans les bras et suivie d'un mari tout honteux qui demandera au papa de bénir leur union.

— Tu oublies qu'elle était fiancée, remarqua le sergent.

Tao Gan se contenta de sourire avec l'air de quelqu'un qui connaît la vie.

— Je dois dire que les circonstances semblent donner raison à notre vieux sceptique, opina le juge. Elle regardait un montreur d'ours en compagnie de sa duègne, en plein marché, et tout à coup... plus personne ! On n'enlève pas les gens comme ça, au milieu de la foule. Moi aussi, je crois plutôt à une disparition volontaire.

On entendit résonner le gong du tribunal. Aussitôt le juge se leva et dit :

— C'est l'heure de l'audience matinale. J'étudierai à nouveau tous les éléments de cette affaire cet après-midi. Ces

disparitions sont toujours une source de tracas infinis, je préfère encore un bon meurtre !

Tandis que Tao Gan l'aidait à revêtir sa robe officielle, il ajouta :

— Je me demande pourquoi Ma Jong et Tsiao Taï ne sont pas encore rentrés de cette chasse.

— Ils nous ont prévenus hier soir, Noble Juge, qu'ils partiraient avant l'aube, et ils pensaient pouvoir être de retour pour l'audience matinale.

Avec un soupir, le juge troqua son bonnet de fourrure contre sa coiffe officielle de gaze noire. Comme il dirigeait ses pas vers la porte, le chef des sbires entra et dit, tout essoufflé :

— On vient de trouver le corps d'une femme sauvagement assassinée dans le quartier Sud, Votre Excellence !

Le juge s'arrêta brusquement et dit d'un ton grave :

— Il y a un instant j'ai fait une remarque stupide, Sergent. On ne devrait jamais parler de meurtre légèrement.

— Espérons que ce n'est pas mademoiselle Liao, dit Tao Gan avec inquiétude.

Le juge ne fit aucun commentaire. Comme il traversait le couloir menant à la salle d'audience, il demanda au chef des sbires :

— Aucune nouvelle de Tsiao Taï et Ma Jong ?

— À peine étaient-ils rentrés, Votre Excellence, répondit le chef des sbires, que le surveillant du marché est venu les chercher pour régler une petite bagarre qui venait d'éclater dans un débit de vin.

Le juge acquiesça d'un signe de tête, puis il ouvrit la porte, tira le rideau, et pénétra dans la salle d'audience.

2

UN MARCHAND DE PAPIER PORTE UNE GRAVE
ACCUSATION CONTRE UN ANTIQUAIRE. LE JUGE TI SE
REND SUR LE LIEU DU CRIME.

Assis derrière la haute table placée sur l'estrade, le juge promena son regard sur la salle d'audience. Une centaine de citoyens s'y pressaient.

Les sbires étaient plantés devant l'estrade en deux rangs de trois se faisant face. Leur chef se tenait un peu à part de ses hommes et le sergent Hong, comme à son habitude, debout à côté de son maître. Enfin, près de la petite table basse, Tao Gan surveillait du coin de l'œil le premier scribe qui disposait dessus ses pinceaux bien en ordre.

Le juge Ti allait frapper la table de son martelet lorsque deux hommes revêtus d'épais manteaux de fourrure apparurent à l'entrée de la salle. Ils avaient du mal à se frayer un passage au milieu de la foule des auditeurs qui les harcelaient de questions. À un signe du juge, le chef des sbires se porta à leur secours. Il écarta les importuns avec son bâton et conduisit les nouveaux venus devant l'estrade. Le magistrat abattit violemment son martelet.

— Silence ! cria-t-il d'une voix tonnante.

Aussitôt les murmures s'arrêtèrent. Tous les spectateurs avaient les yeux fixés sur les deux hommes agenouillés devant le juge. Le plus âgé était plutôt maigre, avec un visage aux traits tirés que terminait une barbe blanche taillée en pointe. Son compagnon, lourdement bâti, avait un visage tout rond et une barbe en collier autour d'un menton gras.

Le juge annonça d'une voix forte :

— Je déclare ouverte la séance matinale du tribunal. Je vais maintenant procéder à l'appel des noms.

Une fois cette formalité remplie, le juge se pencha en avant et s'adressant aux deux hommes à genoux devant lui il demanda :

— Quels sont vos noms et quel est le motif de votre venue ?

— L'insignifiante personne que je suis, répondit le plus âgé d'un ton respectueux, est le marchand de papier Ye Pin, et l'homme agenouillé à côté de moi est mon frère cadet Ye Taï qui m'assiste dans mon travail. Notre beau-frère, l'antiquaire Pan Feng, a cruellement assassiné notre sœur, son épouse et nous supplions Votre Excellence...

— Où se trouve ce Pan Feng ? interrompit le juge.

— Il a quitté précipitamment la ville hier, Votre Excellence, mais nous espérons que...

— Chaque chose en son temps ! trancha le juge d'un ton cassant. Dites d'abord à la Cour quand et comment le meurtre a été découvert.

— Très tôt ce matin, commença Ye Pin, mon frère se rendit à la demeure de Pan. Il frappa plusieurs fois mais personne ne vint lui ouvrir. Craignant alors qu'un accident ne soit arrivé, car notre beau-frère et son épouse sont toujours chez eux à cette heure-là, il est revenu en courant à la boutique et...

— Un moment ! coupa le juge Ti. Pourquoi n'a-t-il pas demandé aux voisins s'ils n'avaient pas vu sortir Pan en compagnie de son épouse ?

— Pan habite dans une rue très isolée, Votre Excellence, et les maisons qui entourent sa demeure sont toutes inhabitées.

— Poursuivez votre récit, ordonna le juge.

— Nous sommes alors retournés là-bas ensemble, à deux rues seulement de notre boutique. À nouveau, nous avons frappé à coups redoublés et appelé. En vain ! Connaissant bien cet endroit, nous fîmes rapidement le tour du pâté de maisons, et nous escaladâmes le mur qui l'entourait. Nous parvînmes ainsi juste derrière la demeure de Pan. Les deux fenêtres à barreaux de la chambre à coucher étaient ouvertes. Je grimpai sur les épaules de mon frère et jetai un coup d'œil à l'intérieur de la pièce. C'est alors que j'aperçus...

Sa voix se brisa. En dépit du froid, des gouttes de sueur perlaient à son front. Il réussit à se maîtriser et poursuivit :

— Le corps complètement nu de ma sœur, couvert de sang, était allongé sur le lit-fourneau² placé contre le mur. Je poussai un cri, lâchai les barreaux de la fenêtre, et tombai sur le sol. Mon frère m'aida à me relever, puis nous nous précipitâmes chez le surveillant du quartier et...



LES FRÈRES YE RENDENT COMPTE D'UN CRIME

Le juge abattit son martelet sur la table.

— Que le plaignant reprenne ses esprits et raconte à la Cour une histoire cohérente ! déclara-t-il d'un ton brusque. Si vous avez seulement vu par la fenêtre le corps de votre sœur couvert de sang, comment pouviez-vous savoir qu'elle était morte ?

Pendant un moment Ye fut incapable de répondre. De violents sanglots ébranlaient tout son corps.

Brusquement il leva les yeux vers le juge.

— Sa, sa... balbutia-t-il. Elle n'avait plus de tête, Votre Excellence !

Un silence profond se fit dans la salle.

² Dans la Chine du nord, ce sont des sortes de fours en brique dans lesquels on entretient constamment un petit feu et qui servaient de bancs le jour et de lits la nuit. (Note de l'auteur.)

Se renversant dans son fauteuil, le juge Ti caressa ses longs favoris d'un air songeur.

— Continuez, je vous prie, dit-il enfin. Vous vous êtes arrêté au moment où vous vous rendiez chez le surveillant du quartier.

— Nous l'avons rencontré au coin de la rue, reprit Ye d'une voix plus calme. Je lui appris l'affreux crime que nous venions de découvrir, et lui dis que je craignais que Pan n'ait subi le même sort. Nous lui demandâmes la permission de briser la porte. Comment décrire notre colère quand le surveillant Kao nous révéla qu'il avait rencontré Pan Feng la veille à l'heure de midi dévalant la rue à toutes jambes, un sac en cuir à la main. Il devait s'absenter quelques jours, expliqua-t-il à Kao.

« Ce chien a assassiné notre sœur, Votre Excellence, puis il a pris la fuite ! Je supplie Votre Excellence de faire arrêter cet ignoble criminel afin que soit vengée la mort de notre pauvre sœur !

— Où se trouve le surveillant ? interrogea le juge.

— Je l'ai prié de nous accompagner, Votre Excellence, mais il a refusé, gémit Ye. Il ne veut pas quitter la maison de Pan afin d'être sûr qu'elle demeure bien dans son état actuel en attendant l'arrivée de Votre Excellence.

Le juge hocha la tête et chuchota à l'oreille du sergent Hong :

— Enfin un surveillant qui connaît son métier !

Puis il reprit à l'adresse du papetier :

— Le premier scribe va maintenant vous lire votre déposition. Si elle correspond bien à ce que vous venez de déclarer devant ce tribunal, vous et votre frère apposerez l'empreinte de votre pouce au bas de ce document.

Le scribe lut tout haut leur déposition. Les deux plaignants trouvèrent le texte correct et firent comme le juge leur avait ordonné. Puis ce dernier poursuivit :

— Je vais me rendre immédiatement sur les lieux du crime avec mes hommes et vous nous accompagnerez. Mais avant de quitter cette Cour, je vous demande de donner un signalement complet de votre beau-frère au premier scribe. Ainsi les autorités civiles et militaires pourront entreprendre au plus vite leurs recherches. Pan Feng n'a qu'une nuit d'avance sur nous et avec toute cette neige, les routes sont si mauvaises qu'il n'a pas

pu aller bien loin. Soyez sans crainte, justice sera faite et le criminel sera châtié comme il le mérite.

Sur ces mots, le juge abattit son martelet et déclara la séance close.

De retour dans son cabinet, il se dirigea tout droit vers son brasero. Puis tout en se réchauffant les mains, il s'adressa en ces termes à Tao Gan et au sergent :

— Nous allons attendre ici le temps que Ye Pin ait établi le signalement de ce Pan Feng.

— Je trouve cette histoire de tête coupée bien étrange ! observa le sergent.

— Ye s'est peut-être laissé abuser par la demi-obscurité de la pièce, intervint Tao Gan. Un coin du dessus de lit recouvrant peut-être la tête, il...

— Patience, mes amis ! interrompit le juge. Nous allons très vite savoir à quoi nous en tenir...

À ce moment, un scribe entra avec le signalement de Pan, et le juge Ti s'empressa de rédiger le texte des placards qui couvriraient bientôt les murs de la ville. Puis il griffonna une note brève pour le commandant du poste militaire le plus proche de Pei-tcheou, et il remit les différentes pièces au scribe :

— Que l'on s'occupe immédiatement de ces documents ! ordonna-t-il et il quitta son bureau suivi de ses deux lieutenants.

Arrivé dans la cour principale, le juge monta dans son palanquin et invita le sergent Hong et Tao Gan à s'asseoir à ses côtés.

Les huit porteurs hissèrent les brancards sur leurs épaules calleuses et se mirent en route à un pas accéléré. Deux sbires à cheval les précédaient tandis que leur chef et quatre autres de ses hommes fermaient la marche.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la rue principale qui traversait la ville du nord au sud, les sbires qui couraient en tête du cortège frappèrent sur leurs gongs portatifs en criant : « Place ! Place ! Son Excellence le Magistrat approche ! »

De chaque côté, la rue était bordée de boutiques et grouillait de monde. À l'approche du palanquin, les gens s'écartaient respectueusement.

Le cortège passa devant le temple du dieu de la Guerre et, après maints tours et détours, s'engagea dans une longue voie toute droite. À gauche s'élevait une rangée d'entrepôts aux fenêtres munies de barreaux. À droite, un haut mur était percé par endroits de portes étroites. Le cortège fit halte devant la troisième où les attendait un petit groupe de personnes.

Comme les porteurs déposaient le palanquin sur le sol, un homme au visage ouvert et intelligent s'approcha et se présenta comme étant Kao, le surveillant du quartier Sud-Est. Puis, respectueusement, il aida le juge à descendre du palanquin.

Le juge Ti jeta un coup d'œil autour de lui et remarqua :

— Cet endroit me paraît bien désert !

— Il y a quelques années, répondit Kao, quand l'armée du Nord était cantonnée ici, les entrepôts que vous voyez en face abritaient son matériel, et les bâtiments de ce côté-ci de la rue servaient de logements aux officiers. À présent, les entrepôts sont vides, et quelques familles se sont installées dans les locaux laissés vacants par les officiers. Parmi ces dernières étaient Pan Feng et son épouse.

— Auguste Ciel ! s'écria Tao Gan, quelle idée saugrenue pour un antiquaire de venir s'installer dans un quartier aussi désert ! On ne trouverait pas à y vendre des gâteaux de fèves... encore moins des objets de valeur !

— C'est exact, observa le juge. Comment expliquez-vous cela, Kao ?

— Pan avait l'habitude de se rendre chez ses clients avec sa marchandise, répondit le surveillant. Il ne traitait aucune affaire à son magasin.

Une rafale de vent balaya la rue à ce moment et le juge dit impatientement :

— Entrons vite !

Ils pénétrèrent dans une vaste avant-cour entièrement vide et qui était entourée de petits édifices hauts d'un étage.

— L'endroit, expliqua le surveillant, est divisé en blocs de trois bâtiments. La maison du milieu est celle de Pan, les deux autres sont inhabitées depuis longtemps.

Ils traversèrent la cour et entrèrent dans un hall spacieux, aux belles proportions, meublé seulement de quelques chaises

ordinaires et d'une vieille table délabrée. Puis le surveillant les conduisit jusqu'à une seconde cour plus petite. Ils aperçurent un puits au milieu, et un banc de pierre. Désignant du doigt les trois portes qui leur faisaient face, Kao déclara :

— La porte du milieu est celle de la chambre à coucher. À gauche se trouve l'atelier de Pan avec, derrière, la cuisine. À droite, c'est sa réserve.

Le juge nota que la porte de la chambre à coucher était entrouverte. Il demanda vivement :

— Qui est entré dans cette pièce ?

— Personne, Votre Excellence. J'ai veillé moi-même à ce qu'aucun de mes assistants ne franchisse le seuil de cette cour afin que rien ne soit dérangé sur le lieu du crime.

Le juge fit un signe de tête approuvatif, et, entrant dans la chambre à coucher, vit qu'un large lit-fourneau recouvert d'un épais dessus de lit ouatiné en occupait presque entièrement la partie gauche. Dessus, se trouvait le corps complètement nu d'une femme allongée sur le dos, les mains liées par-devant, les jambes déjà raides. Son cou se terminait par une petite masse de chair affreusement mutilée. Le corps et le dessus de lit étaient couverts de sang séché.

Le juge détourna vite son regard de ce macabre spectacle et vit une petite coiffeuse contre le mur du fond, entre les deux fenêtres ouvertes d'où soufflait un vent glacial qui faisait voler une serviette posée sur le miroir de la coiffeuse.

— Entrez et fermez cette porte ! commanda le juge au sergent Hong et à Tao Gan. Et, s'adressant à Kao, il ajouta : Et vous, montez la garde dehors. Que l'on ne nous dérange sous aucun prétexte. Quand les frères Ye arriveront, qu'ils attendent dans le hall.

Lorsque la porte se fut refermée sur le surveillant, le juge Ti examina le reste de la pièce. Quatre grandes boîtes à vêtements en cuir rouge, correspondant à chaque saison de l'année, étaient empilées contre le mur en face du lit-fourneau, et juste à côté, dans le coin, se trouvait une petite table laquée de rouge. À l'exception de deux tabourets, la pièce était vide.

Involontairement, le juge tourna à nouveau les yeux vers le cadavre et dit :

— Je ne vois pas les vêtements de la victime. Jette un coup d'œil dans ces boîtes, Tao Gan.

Ce dernier ouvrit la boîte du dessus.

— Celle-ci ne contient que des vêtements de femme bien pliés, Noble Juge.

— Fouille les autres boîtes ! ordonna le juge d'un ton sec. Le sergent va t'aider.

Tandis que ses deux lieutenants se mettaient au travail, le juge resta un moment immobile au milieu de la pièce, tiraillant d'un geste machinal sa longue barbe noire. À présent que la porte était fermée, la serviette pendait bien droite devant le miroir et le recouvrait entièrement. Le juge se souvint alors que, pour certains, apercevoir le reflet d'un mort dans une glace portait malheur. Apparemment, l'assassin partageait cette croyance superstitieuse. Brusquement, un cri de Tao Gan le fit pivoter sur lui-même.

— Regardez, Noble Juge, ce que je viens de trouver dans un tiroir secret de la deuxième boîte ! s'exclama Tao Gan en montrant au magistrat deux beaux bracelets en or sertis de rubis et six épingles à cheveux, également en or.

— Je suppose que notre homme, comme tous les antiquaires, a obtenu ces bijoux pour un prix dérisoire, remarqua le juge d'un ton indifférent. Remets-les en place. Ils sont en sécurité ici, car je vais faire sceller la porte de cette pièce. Les vêtements que portait cette malheureuse m'intéressent bien davantage que ces bijoux. Allons plutôt jeter un coup d'œil à la réserve de Pan.

Quand il vit que la pièce était remplie de caisses empilées les unes sur les autres, le juge s'écria d'un ton agacé :

— Examine-moi toutes ces boîtes une par une, Tao Gan. Mais souviens-toi qu'en plus des vêtements disparus nous cherchons aussi une tête coupée. Pendant ce temps, j'irai avec le sergent visiter l'atelier.

Des étagères chargées de vases de porcelaine, d'assiettes, de boîtes laquées, de statuettes en jade, et de menus objets, couraient le long des murs dans l'atelier de l'antiquaire. De nombreux flacons, des petits pots, et un bac à pinceaux étaient posés sur la table carrée au milieu de la pièce.

Sur un signe du juge, Hong tira de dessous la table une grande boîte en cuir. Elle ne contenait que des vêtements d'homme.

Le juge ouvrit alors le tiroir de la table et en examina le contenu.

— C'est incroyable ! s'écria-t-il en désignant du doigt un petit tas de pièces d'argent au milieu de vieilles factures. Ce Pan Feng était si pressé de fuir qu'il n'a emporté ni ses bijoux ni son argent !

Ils inspectèrent ensuite la cuisine mais sans trouver là rien d'important.

Tao Gan vint les rejoindre, et, tout en époussetant sa robe, déclara :

— Les caisses ne contiennent que des vases et des bronzes, Noble Juge. Et, à en juger par l'épaisse couche de poussière qui recouvre tout, personne n'est entré dans la pièce depuis une semaine ou deux.

Le juge caressa pensivement ses longs favoris en murmurant : « Quelle étrange affaire ! » Puis il sortit de la pièce, suivi par le sergent et Tao Gan.

Le surveillant de quartier Kao les attendait dans le hall en compagnie du chef des sbires et des frères Ye.

Ceux-ci s'inclinèrent respectueusement devant le juge qui leur répondit par un bref mouvement de la tête et ordonna au chef des sbires :

— Que deux de tes hommes draguent ce puits. Qu'ils aillent ensuite chercher une civière et des couvertures pour transporter le corps de la victime au tribunal. Fais également sceller les trois pièces du fond, et je veux que deux sbires montent la garde dans cette cour jusqu'à nouvel ordre.

Ayant dit, le juge Ti invita les frères Ye à s'asseoir en face de lui. Le sergent et Tao Gan prirent place sur le banc contre le mur.

— Vous aviez raison, déclara le juge Ti d'un ton grave. Votre sœur a été cruellement assassinée. Et nous ne trouvons pas trace de la tête coupée.

— Ce chien de Pan l'aura emportée avec lui ! s'écria Ye Pin. Le surveillant du quartier l'a vu qui portait un sac de cuir contenant un objet rond.

— Racontez-moi les circonstances de votre rencontre avec l'antiquaire, ordonna aussitôt le juge au surveillant.

— L'autre jour, comme je remontais la rue, je croisai Pan qui filait à toute allure en direction de l'ouest, Votre Excellence. Aussi je lui demandai où il courait comme ça, mais il ne prit même pas la peine de me répondre poliment. Il grommela dans sa barbe qu'il devait quitter la ville pour quelques jours et passa son chemin sans même me saluer ! Il était tout en sueur, Votre Excellence, et pourtant il ne portait pas son manteau de fourrure. De la main droite, il tenait un gros sac en cuir bombé comme s'il contenait un objet rond.

Le juge réfléchit un instant, puis il demanda à Ye Pin :

— Votre sœur s'est-elle jamais plainte de mauvais traitements de la part de son époux ?

— Eh bien, répondit Ye Pin après un moment d'hésitation, pour vous dire la vérité, Votre Excellence, je crois qu'ils s'entendaient plutôt bien. Pourtant Pan était beaucoup plus âgé que notre malheureuse sœur. Il était veuf quand il l'a épousée il y a deux ans, et il a un grand fils qui travaille dans la capitale. Je le considérais comme un homme honnête bien qu'un peu ennuyeux à toujours se plaindre de sa mauvaise santé ! Ah, le démon s'est bien moqué de nous !

— Moi, il ne m'a jamais trompé ! s'écria Ye Taï. J'ai toujours su que c'était un misérable chien, faux et cruel... Combien de fois ma pauvre sœur a dû subir ses brutalités. Je le sais bien, puisque c'est à moi qu'elle se plaignait.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit ? s'exclama son frère abasourdi.

— Je voulais t'épargner ce chagrin, répondit Ye Taï. Mais maintenant, je n'ai plus le droit de me taire ! Il faut retrouver ce fils de chien !

— Pour quelles raisons, interrompit le juge, rendez-vous visite à votre sœur ce matin-là ?

Ye Taï parut hésiter avant de répondre :

— Rien de très important, Votre Excellence. J'avais simplement envie de faire un petit brin de causette avec elle.

Le juge se leva.

— Vos déclarations seront officiellement enregistrées par le tribunal, dit-il. Il faut maintenant que j'aie surveiller l'autopsie de la victime. Suivez-nous, votre présence est indispensable.

Le surveillant Kao et les deux frères escortèrent le juge jusqu'à son palanquin.

Comme le cortège s'engageait dans la rue principale, un des sbires s'approcha de la petite fenêtre du palanquin et dit au magistrat en levant son fouet :

— Voici la pharmacie de Kouo, le contrôleur des décès, Votre Excellence. Dois-je lui ordonner de se rendre au tribunal ?

Le juge aperçut la devanture d'une boutique minuscule mais qui paraissait très propre. Sur l'enseigne on pouvait lire écrit en gros caractères : le Bouquet de cannelle.

— Je vais y aller moi-même, dit le juge Ti. Et tout en descendant de son palanquin, il poursuivit à l'intention de Tao Gan et du sergent Hong : J'ai toujours aimé l'atmosphère des pharmacies ! Vous feriez mieux de m'attendre dehors, cela m'étonnerait qu'il y ait beaucoup de place à l'intérieur !

Une agréable odeur d'herbes séchées accueillit le juge quand il ouvrit la porte. Un bossu se tenait derrière le comptoir, occupé à couper en fines lamelles une racine séchée avec un grand couteau.

Il contourna vite le comptoir et s'inclina profondément devant le magistrat.

— L'humble personne que je suis est le pharmacien Kouo, dit-il d'une voix profonde et d'une étonnante musicalité.

Il mesurait à peine quatre pieds mais ses épaules étaient d'une largeur impressionnante et de sa grosse tête aux yeux anormalement grands tombait une chevelure négligemment peignée.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire appel à vos services comme contrôleur des décès, dit le juge, mais on m'a parlé avec beaucoup d'éloges de vos grands talents de médecin. C'est pourquoi je profite de circonstances malheureuses pour vous rendre cette petite visite. Vous savez sans doute que l'on a

trouvé une femme assassinée dans le quartier Sud-Est ? Et je vous demande de vous rendre sans délai au tribunal pour effectuer l'autopsie.

— Je pars immédiatement, Votre Excellence, répondit le bossu. Il jeta un regard gêné aux étagères chargées de petits pots, boîtes et bouquets d'herbes séchées, et ajouta d'un ton d'excuse : J'espère que Votre Excellence voudra bien me pardonner le terrible désordre qui règne dans ma boutique.

— Tout me paraît parfaitement en ordre, au contraire, répondit le juge d'un ton aimable.

Il se dirigea vers une haute armoire laquée de noir et lut quelques-unes des inscriptions gravées en petits caractères blancs bien dessinés.

— Je vois que vous possédez un bel assortiment de sédatifs, dit-il. Vous avez même de l'herbe de lune ! C'est un spécimen plutôt rare.

Kouo ouvrit un tiroir et en sortit une petite botte de racines séchées. Il les démêla soigneusement de ses longs doigts habiles et dit :

— Dans le district, cette herbe pousse seulement au sommet d'un haut rocher situé à l'extérieur de la porte Nord, Votre Excellence.

C'est pourquoi les gens d'ici nomment cet endroit la colline aux herbes médicinales. Il faut attendre l'hiver pour récolter ces racines et les déterrer de sous la neige.

Le juge acquiesça d'un signe de tête.

— C'est en hiver qu'elle est la plus efficace, remarqua-t-il. Toute la sève s'est accumulée dans la racine.

— Votre Excellence est un fin connaisseur ! s'écria le pharmacien, agréablement surpris.

Le juge haussa les épaules.

— Je prends souvent plaisir à compulser de vieux livres de médecine.

Soudain, le juge Ti sentit quelque chose de chaud lui caresser les pieds. Il baissa les yeux et vit un tout petit chat blanc. En boitillant, l'animal alla frotter paresseusement son dos contre les jambes de Kouo. Le pharmacien l'attrapa avec précaution et expliqua au juge :

— Je l'ai trouvé dans la rue. Il avait une patte cassée. J'ai essayé de lui mettre une attelle mais malheureusement, cela n'a pas servi à grand-chose. J'aurais mieux fait de m'adresser à maître Lan Tao-koueï qui est très expert en matière de fractures.

— Mes lieutenants m'ont beaucoup parlé de lui, dit le juge. Ils le tiennent pour le meilleur boxeur de tout notre Empire fleuri.

— Maître Lan n'est pas seulement un grand champion, Votre Excellence. C'est aussi un homme d'une merveilleuse bonté, déclara gravement le bossu. Il y a bien peu de gens comme lui, hélas !

Avec un soupir résigné il reposa doucement le chaton sur le sol.

Le rideau bleu tendu au fond du magasin s'écarta et une femme mince et élancée portant un plateau sur lequel étaient posées deux tasses de thé, pénétra dans la pièce. Comme elle s'inclinait gracieusement pour offrir une des tasses au juge, ce dernier remarqua la finesse de ses traits. Elle n'était pas maquillée, mais sa peau était lisse et blanche comme le jade le plus pur. Ses cheveux étaient peignés en un simple chignon.

Quatre gros chats la suivaient.

— Je vous ai déjà aperçue au tribunal, madame, dit le juge. On m'a dit que vous vous occupiez de la prison des femmes avec un rare dévouement.

— Je ne mérite pas un tel compliment, Votre Excellence, répondit madame Kouo en s'inclinant une nouvelle fois. La prison me donne en réalité très peu de travail. Juste de temps en temps une fille à soldats qui vient s'égarer dans notre district. Sinon, la prison est toujours vide.

Le juge fut agréablement surpris par la façon de s'exprimer de la jeune femme, à la fois assurée et fort courtoise.

Pendant qu'il dégustait à petites gorgées son excellent thé au jasmin, madame Kouo posa tendrement un manteau de fourrure sur les épaules de son époux. Le juge nota combien elle souriait doucement au vieux bossu tout en lui nouant son foulard autour du cou.

Il n'avait aucune envie de partir. L'atmosphère paisible du petit magasin où régnait une bonne odeur d'herbes séchées le changeait agréablement du désagréable spectacle auquel il venait d'assister sur le lieu du crime. Avec un soupir de regret, il posa sa tasse sur le comptoir.

— À présent, il me faut retourner au tribunal, dit-il, puis il sortit et remonta dans son palanquin.

3

LE CONTRÔLEUR DES DÉCÈS PROCÈDE À L'AUTOPSIE D'UN CORPS SANS TÊTE. LE JUGE TI PARLE DU CRIME AVEC SES LIEUTENANTS.

L'ARCHIVISTE attendait le juge Ti dans son cabinet de travail. Le magistrat prit place derrière son bureau, tandis que le sergent et Tao Gan préparaient du thé frais. Après s'être incliné profondément, l'archiviste déposa devant le juge une liasse de documents.

— Faites venir le premier scribe ! ordonna le juge tout en feuilletant les papiers posés devant lui.

Comme le scribe pénétrait dans la pièce quelques instants plus tard, le magistrat leva la tête et dit :

— J'ai demandé au chef des sbires de faire transporter le corps de madame Pan au tribunal. L'autopsie aura lieu à huis clos. Je ne tiens pas à ce que la procédure se transforme en spectacle de mauvais goût pour tous les curieux et oisifs de cette ville. Que vos hommes aident le contrôleur des décès Kouo à préparer le nécessaire dans la salle située à côté de mon bureau et que les gardiens des portes en interdisent l'accès à quiconque, à l'exception du personnel de ce tribunal, des frères Ye et du surveillant du quartier Sud-Est.

Le sergent Hong tendit à son maître une tasse de thé brûlant. Après en avoir bu quelques gorgées, le juge remarqua avec un pâle sourire :

— Notre thé n'est vraiment pas comparable à celui au jasmin que vient de me faire goûter notre apothicaire dans sa boutique ! Un couple étrange d'ailleurs que ces Kouo, ils m'ont paru heureux ensemble, mais je les trouve bien mal assortis !

— Madame Kouo était veuve quand elle épousa le pharmacien, intervint Tao Gan. Son premier mari, du nom de

Wang, exerçait le métier de boucher. Il est mort il y a quatre ans, à la suite d'une beuverie, et ce fut véritablement une chance pour cette femme ! On raconte que c'était un individu débauché et vil, et qu'il la battait !

— C'est la pure vérité, renchérit l'archiviste. Le boucher Wang est mort en laissant des dettes énormes, jusque dans un bordel situé juste derrière le marché. Sa veuve fut alors obligée de vendre leur boutique et tout ce qu'elle contenait. Mais cet argent suffit à peine à rembourser les fournisseurs. Pour rentrer dans ses fonds, le tenancier du bordel exigea de cette malheureuse qu'elle se mette à son service dans ce lieu indigne d'une honnête femme. Heureusement ce brave Kouo est intervenu à temps, il a payé ses dettes et l'a épousée.

Le juge Ti apposa le grand sceau vermillon du tribunal sur les documents qui étaient posés devant lui. Puis, levant les yeux vers ses interlocuteurs, il remarqua :

— Elle m'a fait l'impression d'être une femme cultivée.

— Le vieux Kouo lui a appris tout ce qu'il savait en matière de médecine, Votre Excellence, répondit l'archiviste. Et elle est devenue maintenant un excellent médecin pour femmes. Au début, les gens voyaient d'un mauvais œil madame Kouo aller et venir librement dans leur ville, une attitude déshonorante pour une bonne épouse. Mais maintenant tout le monde lui en est reconnaissant. Elle peut soigner autrement mieux les femmes qu'un médecin du sexe masculin que la bienséance autorise seulement à tâter le pouls de ses patientes !

— Je suis bien content que ce soit elle qui s'occupe de la prison des femmes, approuva le juge tout en rendant les documents signés au vieil archiviste. En général ce métier est exercé par d'horribles mégères qu'il faut surveiller constamment pour les empêcher de maltraiter leurs prisonnières.

L'archiviste ouvrit la porte, mais s'effaça vite pour livrer passage à deux hommes aux larges épaules, revêtus de grosses vestes de cavaliers en cuir épais et dont la tête était coiffée d'un bonnet de fourrure à oreillettes. C'étaient Ma Jong et Tsiao Taï, les deux autres lieutenants du juge Ti.

Le juge les regarda entrer avec un sourire affectueux. Ces deux hommes étaient d'anciens « chevaliers des vertes forêts » comme on appelle parfois les voleurs de grands chemins. Douze ans auparavant, ils avaient attaqué le juge Ti sur une route déserte, comme ce dernier rejoignait son premier poste. Mais les deux hommes avaient été si fort impressionnés par le courage et la personnalité du magistrat qu'ils avaient immédiatement décidé d'abandonner leur vie de rapines et étaient entrés à son service. Depuis ils s'étaient montrés extrêmement utiles lorsqu'il s'agissait d'accomplir quelque mission risquée ou d'arrêter un dangereux criminel.

— Que se passe-t-il ? demanda le juge à Ma Jong.

— Rien qui vaille la peine d'en parler, Noble Juge ! Deux bandes de porteurs se sont pris de querelle dans un débit de vin. Lorsque nous sommes entrés, frère Tsiao Taï et moi, ils commençaient à échanger des coups de couteau. Nous leur avons gentiment caressé la tête de nos poings et ils sont rentrés chez eux sans faire d'histoires. Nous avons seulement ramené avec nous les quatre meneurs. Je crois qu'une bonne nuit de prison ne leur ferait pas de mal.

— Tu as tout à fait raison, dit le juge. Et ce loup dont se plaignaient les paysans ?

— Nous l'avons tué, Noble Juge... Ce fut une splendide partie de chasse ! C'est notre ami Tchou Ta-yuan qui aperçut l'animal le premier. C'était une bête énorme ! Et c'est Tsiao Taï qui l'a abattu d'une flèche en plein dans la gorge ! Un coup superbe !

— J'ai eu de la chance ! protesta Tsiao Taï avec un sourire modeste. Notre ami s'est emmêlé les doigts au moment de poser la flèche sur la corde, et j'en ai profité ! Je ne comprends pas ce qui lui a pris. D'habitude c'est un merveilleux archer.

— Et il s'entraîne tous les jours, ajouta Ma Jong. Vous devriez le voir, Noble Juge, planter ses flèches dans les bonshommes de neige qu'il fabrique pour lui servir de cible. Et tout cela à cheval... et au grand galop encore !

Ma Jong poussa un gros soupir d'admiration et reprit aussitôt :

— Mais quel est ce meurtre dont tout le monde parle en ville, Noble Juge ?

Le visage du juge s'assombrit.

— Une bien fâcheuse affaire, qui ne me plaît pas du tout ! À ce propos, je vous demande d'aller immédiatement voir si tout est prêt pour l'autopsie dans la petite salle à côté.

Quelques instants plus tard, Tsiao Taï et Ma Jong firent à nouveau irruption dans la pièce pour annoncer à leur maître que le contrôleur des décès l'attendait pour commencer son examen. Sans plus attendre, le juge quitta son cabinet suivi de Tao Gan et du sergent.

Le chef des sbires et deux scribes se tenaient debout à côté d'une table haute. Comme le juge prenait place derrière, ses quatre lieutenants allèrent se placer le long du mur, en face de lui. Le magistrat aperçut alors les frères Ye, en compagnie du surveillant Kao, qui étaient restés à l'écart au fond de la pièce. Il répondit à leurs révérences par un petit mouvement de la tête, puis fit signe à Kouo de commencer.

Le bossu retira la couverture qui recouvrait la natte de jonc posée sur le sol. Pour la deuxième fois le même jour, le juge dut poser son regard sur le corps mutilé. Avec un soupir il prit son pinceau et remplit la formule officielle, tout en lisant à voix haute à mesure qu'il écrivait :

— Le corps de madame Pan, née Ye. Âge ?

— Trente-deux ans, répondit Ye Pin d'une voix étranglée. Son visage était d'une pâleur mortelle.

— L'autopsie peut commencer ! ordonna le juge.

Le vieil apothicaire s'accroupit et trempa un petit morceau de chiffon dans la bassine de cuivre remplie d'eau bouillante posée à côté de lui. Il en humecta les mains de la victime, détacha avec précaution la corde qui les retenait attachées, puis il essaya de faire bouger les bras de la morte, mais ils étaient déjà raides. Il retira alors l'anneau d'argent de la main droite, et le déposa sur un morceau de papier. Ensuite il lava le corps et l'examina pouce par pouce. Au bout d'un long moment, il le retourna et lava également les taches de sang qui maculaient le dos.

Pendant ce temps, le sergent avait rapidement dit à voix basse à Tsiao Taï et Ma Jong tout ce qu'il savait du meurtre. La colère étouffait Ma Jong.

— Tu as vu les meurtrissures sur son dos ? chuchota-t-il d'un ton furieux à Tsiao Taï. Attends que je mette la main sur le fils de chien qui en est responsable !

Le vieux bossu passa un long moment à examiner le tronçon du cou. Enfin il se leva et commença son rapport :

— Le corps est celui d'une femme mariée, mais je n'ai trouvé aucun signe de maternité. On ne remarque aucun grain de beauté, cicatrices ou autres signes particuliers. Je n'ai relevé aucune blessure sur le corps, mais les poignets ont été lacérés par la corde, et la victime porte des marques bleuâtres sur les seins et le haut des bras. Sur son dos et ses hanches on voit des zébrures dues, sans doute, à des coups de fouet.

Le vieil apothicaire attendit que le scribe ait fini de noter tout ce qu'il venait de rapporter, puis il poursuivit :

— Sur le cou on aperçoit des marques laissées par un instrument tranchant, probablement un couperet comme ceux utilisés dans les cuisines.

Le juge tirailla sa barbe d'un air irrité. Puis il fit signe au scribe de lire à haute voix la déposition telle qu'il venait de la noter. Quand le contrôleur des décès y eut apposé l'empreinte de son pouce, le juge ordonna à ce dernier de rendre à Ye Pin l'anneau d'argent de madame Pan.

Celui-ci jeta sur le bijou un regard étonné.

— Il manque le rubis ! Je suis sûr qu'il y était encore quand j'ai rencontré ma pauvre sœur avant-hier.

— Votre sœur ne portait pas d'autres bagues ? demanda le juge.

Ye Pin secoua la tête.

— Vous pouvez maintenant faire enlever le corps, déclara le juge, et le mettre dans un cercueil. Nous n'avons toujours pas retrouvé la tête de cette malheureuse. Elle ne se trouvait ni dans l'appartement ni dans le puits. Mais je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour arrêter le meurtrier au plus vite, et retrouver cette tête. Votre sœur aura de vraies funérailles.

Tandis que les deux frères s'inclinaient silencieusement, le magistrat se leva et regagna son cabinet de travail suivi de ses quatre lieutenants.

Comme il pénétrait dans la pièce, le juge frissonna et serra frileusement son épais manteau autour de son corps.

— Remets du charbon dans ce brasero, ordonna-t-il à Ma Jong.

Tandis que ce dernier s'empressait d'obéir à l'ordre reçu, ses trois compagnons prirent place en face du magistrat. Le juge resta silencieux un moment tout en caressant ses favoris d'un air pensif. Quand Ma Jong se fut assis, Tao Gan observa :

— Ce meurtre pose certainement de curieux problèmes.

— Un seul, à mon avis, lança Ma Jong. Simplement mettre la main sur ce monstre de Pan Feng. Assassiner son épouse aussi sauvagement ! Et un si beau brin de fille !

Le juge, toujours plongé dans ses réflexions, n'entendit pas la remarque de son lieutenant. Soudain, il s'écria avec colère :

— Toute cette affaire est incompréhensible !

Il se leva brusquement et poursuivit tout en marchant de long en large dans la pièce :

— Nous trouvons une femme nue, mais aucun de ses vêtements dans la pièce, pas même ses chaussures. Elle a été attachée, maltraitée, décapitée... et il n'y a pas la moindre trace de lutte. Son mari – qui est censé l'avoir tuée – a soigneusement empaqueté tête et vêtements, tout nettoyé dans la pièce et s'est alors enfui... en laissant derrière lui les bijoux de sa femme et l'argent dans le tiroir. Tout ça ne tient pas debout !

— C'est à croire, remarqua le sergent, qu'un tiers est impliqué dans cette affaire.

Le juge Ti revint s'asseoir derrière son bureau et jeta un regard interrogateur à ses assistants. Tsiao Taï hocha la tête et dit :

— Même les bourreaux, qui sont pourtant des hommes d'une force peu commune, ont parfois du mal à trancher la tête des condamnés avec leurs grands sabres. Comment ce Pan Feng qu'on nous dit être un faible vieillard aurait-il pu arriver à couper celle de sa femme ?

— En rentrant chez lui, intervint Tao Gan, l'antiquaire s'est peut-être trouvé nez à nez avec l'assassin... et il a eu tellement peur qu'il a filé comme un lapin sans rien emporter.

— Tu as peut-être bien raison, reconnut le juge Ti. Mais dans ce cas, il faut retrouver Pan au plus vite.

— Et vivant, ajouta Tao Gan d'un ton significatif. Si ma théorie est correcte, l'assassin doit être sur ses talons !

Soudain, la porte s'ouvrit et le vieil intendant du juge Ti parut.

Lui jetant un regard étonné, le magistrat demanda :

— Que viens-tu faire ici ?

— Un messenger vient d'arriver à cheval de Tai-yuan, Votre Excellence, répondit le vieil homme. Votre Première Épouse vous fait demander de bien vouloir lui accorder un moment d'entretien.

Le juge Ti se leva et, se tournant vers ses lieutenants, leur dit :

— Venez me retrouver ici un peu avant la tombée de la nuit et nous irons ensemble chez Tchou Ta-yuan. N'oublions pas qu'il nous a invités à dîner ce soir !

Puis il sortit, suivi de son intendant.

4

LE JUGE TI ASSISTE À UN REPAS DE CHASSEURS. LA POLICE MILITAIRE ARRÊTE UN SUSPECT.

PEU APRÈS la tombée de la nuit, six sbires attendaient dans la cour intérieure du tribunal, des lanternes en gros papier huilé à la main. Les voyant sauter d'un pied sur l'autre pour se réchauffer, leur chef dit avec un large sourire :

— Ne vous inquiétez pas du froid ! Vous connaissez tous la générosité de l'honorable Tchou Ta-yuan. Il veillera à ce qu'on nous donne un bon repas chaud dans ses cuisines.

— Et d'habitude, ce n'est pas le vin qui manque ! remarqua un jeune sbire d'un air satisfait.

Brusquement, ils se mirent tous au garde-à-vous. Le juge Ti venait d'apparaître suivi de ses quatre lieutenants. Le chef des sbires appela les porteurs, et le magistrat monta dans son palanquin. Le sergent et Tao Gan prirent place à ses côtés tandis qu'un garçon d'écurie amenait les montures de Ma Jong et de Tsiao Taï.

— Frère Ma et moi passerons prendre maître Lan Tao-kouei sur le chemin, Noble Juge, lança Tsiao Taï.

Le juge Ti approuva en hochant la tête et le cortège se mit en branle.

Appuyé confortablement contre les coussins, le magistrat dit à Tao Gan et au sergent :

— Le courrier de Tai-yuan vient de m'apporter de mauvaises nouvelles. La mère de ma Première Épouse est gravement malade, et celle-ci a décidé de se rendre là-bas dès demain matin. Ma Deuxième et ma Troisième Épouse, ainsi que mes enfants l'accompagneront. Ce sera un voyage bien éprouvant en cette saison. Mais que faire d'autre ? La vieille dame a plus de

soixante-dix ans, et mon épouse éprouve de vives inquiétudes à son sujet.

Ses deux compagnons s'empressèrent d'exprimer toute leur sympathie au juge. Ce dernier les remercia et ajouta :

— Il est bien ennuyeux que le dîner chez ce Tchou Ta-yuan tombe justement ce soir ! On vient d'amener les trois charrettes bâchées pour le voyage et j'aurais aimé surveiller leur chargement. Mais notre hôte est un des citoyens les plus importants de cette ville. Je ne peux lui faire l'affront de me décommander au dernier moment.

Le sergent approuva de la tête.

— Ma Jong m'a dit que notre ami le chasseur avait mis les petits plats dans les grands pour l'occasion. Ce serait vraiment dommage de le décevoir. Ce Tchou est un joyeux luron. Je sais que Ma Jong et Tsiao Taï adorent aller à la chasse avec lui, sans parler des beuveries.

— Je ne comprends pas, remarqua Tao Gan, comment il fait pour être toujours de bonne humeur avec ses huit épouses qui doivent passer leur temps à se crêper le chignon !

— Tu sais très bien, répliqua le juge d'un ton désapprobateur, que le malheureux n'a pas d'enfants. Il doit souffrir horriblement de ne pouvoir assurer la descendance de sa famille. C'est un homme très vigoureux, et je suis sûr qu'il compte sur toutes ses épouses pour lui donner un jour un héritier.

— Notre chasseur a beau être cousu d'or, intervint Hong d'un ton philosophe. Il y a des choses qui ne s'achètent pas.

Il resta silencieux un moment, puis il ajouta :

— Avec le départ de vos épouses et de vos enfants, vous allez sans doute vous sentir bien seul, Noble Juge.

— Pas cette fois, répondit le magistrat. Avec cet assassinat qu'il nous faut élucider au plus vite, je n'aurais eu de toute façon que bien peu de temps à consacrer à ma famille. Durant leur absence, je travaillerai et je dormirai dans mon cabinet. N'oubliez pas d'en faire part au chef des sbires, sergent.

Le juge Ti jeta un coup d'œil par la fenêtre. La masse noire de la tour du Tambour se détachait sur le ciel d'hiver étoilé.

— Nous sommes presque arrivés ! s'écria-t-il.

Les porteurs s'arrêtèrent bientôt devant un édifice imposant. Les portes laquées de rouge s'ouvrirent à la volée et un homme grand et de forte stature, enveloppé dans un manteau de zibeline, vint à leur rencontre et aida le juge à descendre de son palanquin. Il avait un large visage très coloré que terminait une courte barbe noire bien taillée.

Après que Tchou Ta-yuan l'eut accueilli avec les formules de politesse d'usage, deux autres personnes vinrent s'incliner devant lui. Il reconnut avec ennui le vieux maître de guilde Liao avec son visage maigre et sa barbiche grise tremblotante. Au cours du dîner, le vieillard allait certainement le harceler de questions sur les progrès de l'enquête concernant la disparition de sa fille. La seconde personne était Yu Kang, le secrétaire de Tchou. En voyant le visage pâle et ravagé du jeune homme, le juge se dit que lui aussi n'allait pas manquer de l'interroger sur ce qui était arrivé à sa fiancée.

La mauvaise humeur du juge augmenta encore lorsque son hôte, au lieu de le conduire à la salle de réception, l'entraîna vers une terrasse à ciel ouvert située dans l'aile sud.

— J'avais d'abord l'intention, déclara Tchou d'un ton enjoué, d'offrir à Votre Excellence un repas dans la grande salle. Mais comme le sait bien Votre Excellence, nous ne sommes que de simples paysans, et je n'ai pas eu le courage d'essayer de rivaliser avec la bonne cuisine que Votre Excellence trouve habituellement à sa table. Aussi j'ai pensé que Votre Excellence trouverait plus intéressant de participer à un vrai repas de chasseurs sur la terrasse. Nous n'aurons que des viandes grillées, des liqueurs rustiques, et quelques mets campagnards très simples, qui, je l'espère, ne vous décevront pas !

Le juge remercia son hôte d'un ton poli. Mais, à part lui, il pensa que l'idée de son hôte n'était vraiment pas heureuse. Le vent glacial était tombé et de hauts paravents en feutre avaient été installés tout autour de la terrasse, mais il faisait quand même bien froid dehors ! Le juge frissonna. Sa gorge le faisait souffrir. Il avait dû attraper froid ce matin dans la demeure de Pan, et il songea avec regret à la salle à manger bien chauffée du tribunal.

De nombreuses torches éclairaient la terrasse. Leur lumière vacillante tombait sur quatre tables formées de grosses planches de bois posées sur des tréteaux. Au milieu, se trouvait un énorme brasero rempli de charbons incandescents. Trois serviteurs y faisaient griller des morceaux de viande au bout de longues fourches de fer.

Tchou Ta-yuan invita le juge à s'asseoir sur un pliant à la place d'honneur, entre lui et le maître de guilde Liao. Le sergent et Tao Gan se trouvèrent placés à la table de droite. Deux hommes d'un âge mûr, que leur hôte leur présenta comme étant les maîtres de guilde des marchands de vin et de papier, leur faisaient face. Quant à Tsiao Taï et Ma Jong, ils s'installèrent en compagnie de maître Lan, à la table faisant face à celle du juge.

Celui-ci posa un regard plein de curiosité sur le célèbre boxeur, le champion des provinces du Nord. La lumière se reflétait sur son crâne rasé et son visage glabre. Le boxeur avait pris l'habitude de se raser entièrement le corps pour ne pas être gêné lors des combats, et le juge savait grâce aux récits enthousiastes de Ma Jong et Tsiao Taï que ce remarquable athlète s'était entièrement dévoué à son art. Il ne s'était jamais marié et menait une vie très austère. Tout en engageant une conversation courtoise avec son hôte, le juge songea avec satisfaction que ses deux braves lieutenants avaient vraiment eu de la chance de trouver des amis comme Tchou et maître Lan à Pei-tcheou.

Son hôte porta un toast. Le juge dut lui rendre la politesse, mais il lui en coûtait. Le vin bien trop âpre pour son goût lui brûlait la gorge.

Ce mauvais moment passé, il dut répondre aux questions de Tchou sur le meurtre de madame Pan. Tout en mordillant du bout des lèvres dans un morceau de viande grillée, il lui fit un bref résumé de la situation. L'odeur de graillon lui retournait le cœur. Faute de mieux, il essaya d'attraper quelques légumes salés avec ses baguettes. Mais ses gants le gênaient et d'un geste agacé il les retira. Ce fut pire. Le froid lui engourdit aussitôt les doigts et lui rendit les choses plus difficiles encore.

Se penchant vers lui, son hôte dit à voix basse :

— Ce meurtre a profondément bouleversé notre ami Liao. Il craint que sa fille n'ait subi le même sort ! Ne pourriez-vous pas le rassurer un peu, Votre Excellence ?

Le juge Ti se tourna vers le malheureux vieillard et lui expliqua en quelques mots tous les efforts qu'avait entrepris le tribunal pour retrouver sa fille. Ces paroles de réconfort ne servirent qu'à encourager le vieil homme à se lancer dans une longue description des qualités de sa chère disparue. Le magistrat éprouvait une certaine sympathie pour le vieux maître de guilde, mais il avait déjà entendu son histoire maintes fois au tribunal. Sa tête lui faisait mal et son visage était en feu tandis que son dos et ses jambes étaient glacés. Il pensa à ses épouses et à ses enfants qui allaient partir pour Tai-yuan et espéra qu'ils ne trouveraient pas leur voyage trop pénible par ce maudit temps.

Tchou se pencha de nouveau vers lui et dit :

— Il faut souhaiter que Votre Excellence retrouve vite cette fille, morte ou vivante. Le désespoir ne cesse de ronger mon secrétaire depuis qu'elle a disparu. Je comprends son chagrin, car c'était sa fiancée et une bien charmante jeune fille. Mais il y a beaucoup à faire dans mes propriétés, et depuis cette disparition il n'est plus capable de rien.

L'haleine vineuse et fortement alliagée de Tchou frappa le juge en plein visage. Il fut pris de nausées et murmura que le tribunal ferait tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver Liao Lien-fang. Puis il se leva et pria son hôte de bien vouloir l'excuser un petit moment.

Sur un signe du maître de maison, un serviteur muni d'un lampion accompagna le juge à l'intérieur. Après avoir suivi un dédale de couloirs obscurs, ils parvinrent enfin à une petite cour dans le fond de laquelle se trouvaient plusieurs salles d'eau.

Le juge se précipita dans l'une d'elles. Quand il en sortit, il trouva un autre serviteur qui l'attendait avec une bassine d'eau tiède. Le juge essuya son visage avec une serviette chaude et se sentit aussitôt beaucoup mieux.

— Inutile de m'attendre ! dit-il au serviteur. Je me souviens du chemin.

Il se mit à marcher de long en large dans la petite cour éclairée par la lune. À en juger par le silence qui régnait à cet endroit, le juge conclut qu'il devait se trouver dans le fond de la vaste propriété.

Au bout de quelque temps, il se décida à rejoindre les autres invités. L'immense demeure était plongée dans l'obscurité. Il suivit deux ou trois couloirs, revint sur ses pas, repartit. Mais très vite, il s'aperçut qu'il tournait en rond et qu'il s'était perdu ! Il frappa dans ses mains pour appeler un serviteur. Personne ne répondit. Ils étaient sans doute tous sur la terrasse, occupés à servir le dîner.

Le juge écarquilla les yeux et crut distinguer une faible lueur dans le lointain. Avancant à petits pas prudents, il arriva devant une porte entrouverte. Il la poussa : elle donnait sur un petit jardin entouré d'une haute palissade en bois. À l'exception, près de la porte du fond, de quelques arbustes dont les branches pliaient sous une épaisse couche de neige, il était vide.

Promenant un regard inquiet autour de lui, le juge sentit brusquement un étrange sentiment d'angoisse l'envahir.

— Pas de doute, j'ai la fièvre, murmura-t-il. De quoi pourrait-on avoir peur dans un si paisible jardin !

Il se força à descendre le petit escalier de bois et se dirigea vers la porte qui se trouvait au fond du jardin. Dans le profond silence, il entendait seulement le bruit de la neige craquant sous ses bottes. Une peur, très réelle cette fois, l'étreignit. Il avait la sensation qu'une menace planait sur lui. Involontairement, il fit halte et regarda autour de lui. Son cœur, un instant, s'arrêta de battre : une étrange silhouette blanche était assise, immobile, sous les arbustes.

Figé sur place, le juge la contempla avec horreur. Puis il poussa un soupir de soulagement. Ce n'était qu'un bonhomme de neige représentant un moine bouddhiste assis en profonde méditation, les jambes croisées.

Sur le point de rire de sa peur, le juge s'arrêta brusquement. Les morceaux de charbon qui auraient dû former les yeux du moine avaient disparu, et les orbites vides semblaient le fixer d'un air méchamment ironique.

Une oppressante atmosphère de pourriture et de mort entourait cette parodie de moine. Saisi d'une terreur panique, le juge se précipita vers la maison. Il trébucha sur les marches de bois et s'y cogna douloureusement le tibia. Il avança ensuite aussi vite qu'il le pouvait dans le couloir obscur en tâtant le mur avec sa main pour se guider. Après avoir franchi deux tournants sans encombre il rencontra enfin un serviteur muni d'une lanterne qui le reconduisit jusqu'à la terrasse.

Les convives semblaient plutôt de belle humeur. Ils chantaient à pleine voix une joyeuse chanson de chasse pendant que Tchou battait la mesure avec ses baguettes. Mais quand ce dernier aperçut le juge, il se leva vite et demanda d'une voix inquiète :

— Que se passe-t-il ? Votre Excellence paraît souffrante.

— Je crois que j'ai attrapé froid, répondit le juge, et, se forçant à sourire, il ajouta : Je me suis perdu dans votre immense demeure, et, vous aurez peut-être du mal à le croire, mais j'ai eu peur d'un bonhomme de neige !

Tchou éclata bruyamment de rire et dit :

— Je vais commander à mes serviteurs de ne plus laisser faire à leurs enfants que des bonshommes de neige comiques ! Mais que Votre Excellence boive donc une coupe de vin, cela la remettra !

Comme le juge portait la coupe à ses lèvres, le majordome arriva sur la terrasse suivi par un homme trapu dont le casque pointu, la cotte de mailles et le pantalon en cuir proclamaient un caporal de la police militaire montée. Il se mit au garde-à-vous avec raideur devant le magistrat et dit :

— J'ai l'honneur de signaler à Votre Excellence que ma patrouille a arrêté un certain Pan Feng à cinq miles au sud du village des Cinq Béliers, et à deux miles à l'est de la grande route. Cet individu vient d'être remis par mes soins au geôlier du tribunal de Votre Excellence...

— Voilà du bon travail ! s'exclama le juge, et il ajouta à l'adresse de son hôte : À mon grand regret, il faut que je vous quitte pour m'occuper de cette affaire. Mais je m'en voudrais de gâcher cette splendide fête ! Seul le sergent Hong va me suivre.

Tchou, ainsi que tous les convives, accompagnèrent le magistrat jusqu'à la première cour, où ce dernier prit congé de son hôte en le priant encore une fois d'excuser son brusque départ.

— Le devoir avant tout ! dit le chasseur avec bonne humeur. Je me réjouis que ce misérable soit enfin sous les verrous.

Dès leur retour au tribunal, le juge Ti fit venir le geôlier et lui demanda :

— Qu'as-tu trouvé sur le prisonnier ?

— Aucune arme, Votre Excellence. Seulement son laissez-passer et un peu d'argent.

— Il n'avait pas de sac en cuir avec lui ?

— Non, Votre Excellence.

Le juge hocha la tête et ordonna au geôlier de le conduire à la prison.

Comme celui-ci déverrouillait la lourde porte de fer de la cellule et en éclairait l'intérieur avec sa lanterne, le prisonnier se leva du banc sur lequel il était assis dans un cliquetis de chaînes. À première vue, se dit le juge, Pan Feng avait plutôt l'air d'un inoffensif vieillard. Il avait une grosse tête en forme d'œuf couverte de cheveux gris emmêlés et une moustache tombante. Une cicatrice rouge sur la joue gauche défigurait son visage. Au lieu de se lancer dans les habituelles protestations d'innocence, le prisonnier se contenta de regarder respectueusement le juge.

Celui-ci croisa ses bras dans ses larges manches et déclara d'un ton sévère :

— Une accusation de la plus haute gravité a été portée contre vous devant le tribunal, Pan Feng.

— Je peux facilement m'imaginer ce qui est arrivé Votre Excellence, soupira le vieillard. Ye Taï m'aura calomnié pour se venger. Ces derniers temps, ce bon à rien n'a pas cessé de m'emprunter de l'argent, et l'autre jour je l'ai envoyé promener !

— Comme vous le savez, poursuivit le magistrat, je n'ai pas le droit d'interroger un accusé en privé. Mais vous vous éviteriez des moments bien pénibles, demain devant la Cour, en m'avouant tout de suite si vous vous êtes querellé violemment avec votre femme il y a quelques jours ?

— Elle aussi ! s'écria le vieil antiquaire d'un ton amer. Je comprends maintenant son comportement étrange depuis quelques semaines et ses sorties à toute heure ! Elle aidait sans doute son coquin de frère à mettre au point leur petite affaire contre moi. Lorsque, avant-hier...

— Vous raconterez votre histoire demain, devant le tribunal, coupa le juge d'un ton sec. Et sans ajouter un mot, il quitta la prison.

5

TAO GAN RÉVÈLE LE CURIEUX PASSE-TEMPS D'UN BOXEUR. UN ANTIQUAIRE EST ENTENDU PAR LE TRIBUNAL.

LE LENDEMAIN, le juge Ti entra dans son cabinet un peu avant l'ouverture de l'audience du matin. Ses quatre lieutenants l'y attendaient.

Le sergent Hong regarda avec inquiétude le visage pâle et fatigué de son maître. Ce dernier avait dû veiller presque toute la nuit pour surveiller le chargement des chariots, et d'un pas lent il alla s'asseoir derrière son bureau, puis il déclara :

— Voilà qui est fait ! Ma famille vient de partir avec l'escorte militaire qui est arrivée avant l'aube. Et si nous n'avons pas de nouvelles chutes de neige, ils auront atteint Tai-yuan d'ici trois jours.

D'un geste las, le juge se passa la main sur les yeux, puis, faisant un effort sur lui-même, il reprit d'une voix plus animée :

— Hier soir, j'ai brièvement interrogé Pan Feng, et ma première impression confirme la justesse de notre théorie. C'est sûrement une tierce personne qui a tué sa femme. À moins que notre homme ne soit un acteur consommé, il n'a pas la plus petite idée de ce qui a bien pu se passer.

— Mais alors où courait-il comme un voleur le jour du meurtre ? demanda Tao Gan.

— Nous le saurons tout à l'heure lors de sa déposition devant le tribunal.

Le juge s'arrêta un instant pour avaler quelques gorgées du thé brûlant que lui avait servi le sergent, puis il reprit :

— Maintenant, il faut que je vous explique pourquoi je tenais tant à ce que vous restiez chez Tchou hier soir. D'abord je ne voulais pas gâcher la petite fête de notre ami, mais surtout parce

que j'avais une vague impression qu'il se passait des choses étranges dans cette immense demeure. Il est vrai que je me sentais fiévreux et que mon imagination m'a peut-être joué un tour ! Cependant, j'aimerais savoir si vous n'avez rien remarqué de particulier après mon départ ?

Ma Jong regarda Tsiao Taï, puis il se gratta la tête et commença d'un air contrit :

— À vrai dire, Votre Excellence, je crois que j'ai un peu trop bu hier soir. Je ne me souviens de rien ! Mieux vaut interroger Tsiao.

— Tout ce que je peux dire, intervint Tsiao Taï avec un pâle sourire, c'est que les convives m'ont paru d'une fort joyeuse humeur... tout comme moi, d'ailleurs !

Tao Gan qui, jusque-là, était resté silencieux tout en roulant autour de son index les trois longs poils qui poussaient sur sa joue gauche, déclara d'un ton posé :

— Pour moi, le vin qu'on nous a servi était bien trop fort et j'ai passé presque toute la soirée à converser agréablement avec maître Lan qui est sobre comme une jeune fille. Mais cela ne m'a pas empêché de surveiller du coin de l'œil les autres convives. À vrai dire, tout m'a paru se dérouler normalement.

Comme le juge gardait le silence, Tao Gan reprit :

— Cependant, certaines réflexions de maître Lan pourraient bien éclairer notre affaire d'un jour nouveau. Ainsi, quand nous en sommes venus à parler du meurtre, il m'a dit qu'il tenait Ye Pin pour un vieux radoteur, mais pas un mauvais homme, tandis qu'en revanche Ye Taï, son jeune frère, était un fieffé coquin dont il fallait se méfier.

— Pourquoi cela ? demanda vivement le juge.

— Il y a quelques années, répondit Tao Gan, maître Lan accepta de lui enseigner la boxe. Mais au bout de quelques semaines il refusa de continuer les leçons. Son élève ne voulait apprendre que les coups mortels, et ne montrait aucun intérêt pour la portée spirituelle de cet art de la lutte. Ce Ye Taï est d'après notre ami un gaillard d'une force impressionnante mais son vil caractère ne lui permettra jamais de devenir un grand boxeur.

— Voilà une information utile, remarqua le juge. T'a-t-il appris autre chose ?

— Non, répondit Tao Gan, car il était pressé de me montrer toutes les figures qu'il réussit à composer avec ses sept bouts de carton.

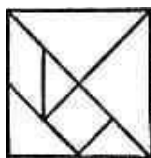
— Ses sept bouts de carton ? s'écria le juge d'un ton surpris, mais c'est un jeu pour les enfants ! Je me souviens d'y avoir joué moi-même lorsque j'étais encore un tout petit garçon ! Tu parles bien de ce carré de carton découpé en sept morceaux avec lesquels on peut composer toutes sortes de figures ?

— Exactement ! intervint Ma Jong en riant. C'est le nouveau passe-temps de notre grand boxeur ! Il prétend que ce jeu développe nos dons d'observation et nous aide à concentrer notre esprit !

— En un clin d'œil, il réussit toutes les figures qu'on lui demande, reprit Tao Gan.

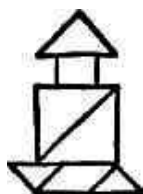
Le vieux secrétaire du juge sortit de sa manche quelques morceaux de carton qu'il posa sur la table et les disposa de manière à former un carré.

— Voici comment il faut découper le morceau de carton en sept fragments, dit-il.

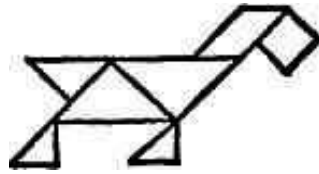


Puis mélangeant les morceaux, Tao Gan continua :

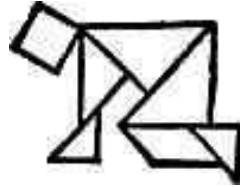
— Je lui ai d'abord demandé de me dessiner la tour du Tambour :



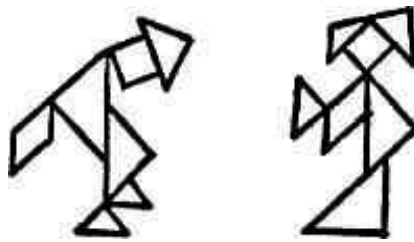
— Mais c'était trop facile ! Je lui ai alors réclamé un cheval au galop :



— Puis un criminel agenouillé devant le tribunal :



— Son habileté finit par m'irriter ! poursuivit Tao Gan. Je cherchais la difficulté et exigeai un sbire ivre mort et une danseuse. Mais ce diable d'homme réussit son coup en un tournemain :



— Agacé, conclut Tao Gan, je m'en tins là.

Le juge Ti éclata de rire avec les autres, puis il dit :

— Puisque vous semblez tous d'accord, j'en déduis que le sentiment de malaise que j'ai éprouvé hier soir était dû à mon état fiévreux. Et puis la demeure de Tchou est si vaste que je me suis presque perdu dans tous ces couloirs obscurs.

— La famille de notre hôte, observa Tsiao Taï, y habite depuis des générations. Dans ces grandes et vieilles maisons règne souvent une atmosphère un peu lugubre et mystérieuse.

— En tout cas, elle est à peine assez grande pour loger toutes ses épouses et ses concubines, déclara Ma Jong.

— Tchou est un brave homme, s'empressa de rétorquer Tsiao Taï. C'est un excellent chasseur et un bon propriétaire, sévère mais juste. Ses fermiers lui sont entièrement dévoués, et c'est tout dire ! Ils éprouvent une peine sincère pour leur maître qui est toujours sans héritier.

— Ce n'est sûrement pas faute d'avoir essayé ! remarqua Ma Jong avec un clin d'œil égrillard.

— J'ai oublié de signaler à Votre Excellence, coupa Tao Gan, que le secrétaire de Tchou, le jeune Yu Kang m'a semblé terriblement nerveux. Quand on s'adresse à lui, il sursaute comme s'il apercevait un fantôme. Je le soupçonne de penser comme nous que sa belle a filé avec un autre !

Le juge hocha la tête d'un air dubitatif, puis il dit :

— Il faut que j'interroge ce jeune homme avant qu'il n'ait complètement perdu la tête ! Quant au père de cette demoiselle Liao, il fait de tels efforts pour nous convaincre de la vertu de sa fille, que je commence à croire qu'il cherche surtout à s'en convaincre lui-même.

Comme il prononçait ces derniers mots, trois coups de gong résonnèrent. Le juge se leva prestement, enfila sa robe officielle et ajusta son bonnet de gaze noire sur sa tête.

LA NOUVELLE DE L'ARRESTATION de Pan Feng s'était répandue comme une traînée de poudre, et il ne restait plus une place libre dans la salle d'audience.

Après avoir ouvert la séance et fait l'appel, le juge remplit une formule officielle pour le gardien de la prison.

Peu après, un murmure de colère monta de la salle lorsque le chef des sbires amena l'antiquaire devant l'estrade. Les frères Ye, qui se tenaient au premier rang en compagnie de Tchou Ta-yuan et Lan Tao-kouei, voulurent se précipiter sur lui, mais les sbires les repoussèrent sans ménagement.

Le juge abattit violemment son martelet sur la table.

— Silence ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre. Ou je fais évacuer la salle !

Puis s'adressant à l'homme agenouillé devant lui, il commanda :

— Dites au tribunal votre nom et votre profession.

— L'insignifiante personne qui est au pied de ce tribunal, répondit Pan d'un ton calme, s'appelle Pan Feng et exerce la profession d'antiquaire.

— Pourquoi avez-vous quitté la ville si promptement avant-hier ? demanda le juge.

— Il y a quelques jours, Votre Excellence, un fermier du village des Cinq Béliers est venu me raconter qu'en creusant un trou dans son champ afin d'y mettre du fumier, il avait heurté avec sa bêche un ancien trépied en bronze. Sachant que sous la dynastie Han, et à l'emplacement exact de ce village, se trouvait un domaine féodal, j'expliquai à mon épouse que l'affaire valait peut-être la peine et que j'étais fortement tenté d'aller jeter un coup d'œil à cette pièce de bronze. Avant hier, comme le temps paraissait plus propice à ma petite expédition, je me décidai enfin à partir avec l'intention de rentrer dès le lendemain. C'est ainsi que...

— Qu'avez-vous fait, vous et votre épouse, le matin de votre départ ?

— Ma femme, répondit le vieil antiquaire, s'est rendue au marché puis elle a préparé notre déjeuner pendant que je réparais une petite table laquée ancienne.

Le juge hocha la tête.

— Poursuivez ! ordonna-t-il.

— Après avoir achevé mon repas, je roulai mon manteau de fourrure et le rangeai dans un sac en cuir, car les auberges de village sont souvent très mal chauffées. Dans notre rue, je rencontrai l'épicier qui m'avertit qu'il restait peu de chevaux au relais de poste. À ce renseignement, je me précipitai en direction de la porte Nord, et réussis par chance à louer la dernière bête disponible. Puis...

— Avez-vous rencontré quelqu'un d'autre sur votre chemin ? interrompit à nouveau le juge.

Pan Feng réfléchit un instant, puis il répondit :

— Je me souviens maintenant avoir croisé le surveillant Kao en me rendant au relais et nous avons échangé de rapides salutations.

Sur un signe du juge, il continua :

— J'arrivai au village des Cinq Béliers à la tombée du jour. Je me rendis directement à la ferme de mon informateur et j'y examinai le trépied. C'était effectivement une belle pièce et je commençai à en discuter le prix avec son propriétaire, mais pour mon malheur j'étais tombé sur une vraie tête de mule. Nous ne réussîmes pas à nous mettre d'accord et comme il se

faisait tard, je regagnai mon auberge. J'avalai un bol de riz et allai me coucher.

« Le lendemain matin, je fis le tour des fermiers des environs dans l'espoir de dénicher un objet ancien intéressant. Cela sans succès. Assez mécontent, je rentrai alors à l'auberge, déjeunai sur le pouce, puis je retournai une nouvelle fois chez mon racle-sapèques. Après une interminable discussion, nous réussîmes enfin à conclure l'affaire. Sans perdre une minute, j'enfilai mon manteau de fourrure, glissai le trépied dans le sac et enfourchai ma monture.

« Je galopais depuis un bon moment quand soudain j'aperçus deux brigands qui sortaient de derrière les collines enneigées et fonçaient dans ma direction. Effrayé, je poussai mon cheval à fond de train et parvins miraculeusement à leur échapper. Mais décidément, la chance était contre moi ! Dans ma précipitation à fuir, j'avais emprunté une mauvaise route et m'étais égaré. Et ce n'est pas tout, le sac contenant le trépied avait disparu ! Il s'était détaché du pommeau de ma selle sans que je m'en aperçoive. Je tournais en rond dans ce paysage de neige et mon angoisse grandissait à chaque minute.

« Soudain, à mon grand soulagement, je vis s'approcher cinq hommes à cheval et reconnus aussitôt une patrouille de la police militaire. Tout heureux, je me dirigeai vers eux. Mais quelle ne fut pas ma consternation lorsqu'ils m'arrachèrent de mon cheval, me lièrent pieds et mains, et me jetèrent en travers de ma propre monture. Puis, comme j'ouvrai la bouche pour leur demander la raison de cette étrange conduite, leur caporal me frappa au visage avec le manche de son fouet en m'ordonnant de me taire. Nous regagnâmes ainsi Pei-tcheou sans que j'aie pu obtenir un mot d'explication et ils me firent jeter en prison. Voilà toute l'absolue vérité, Noble Juge.

— Ce fils de chien ment, Votre Excellence ! s'écria Ye Pin.

— Les affirmations de l'accusé seront dûment vérifiées par le tribunal, répondit le juge d'un ton sec. Le plaignant Ye Pin est prié de ne prendre la parole que lorsqu'il y est invité par la Cour ! Puis s'adressant à Pan, il lui commanda : Décrivez-moi ces deux voleurs !

Après un moment d'hésitation, le vieil antiquaire répondit d'un ton embarrassé :

— À vrai dire, Votre Excellence, ma frayeur était telle que je les ai à peine regardés ! Je me souviens seulement que l'un d'eux portait un bandeau sur l'œil.

Le juge ordonna au premier scribe de lire à haute voix la déposition de l'accusé. Celui-ci reconnut que le texte lu correspondait bien à ce qu'il avait dit et apposa l'empreinte de son pouce au bas du document.

— Pan Feng, vous êtes accusé par Ye Pin, le frère de la victime, d'avoir assassiné votre épouse.

L'antiquaire pâlit.

— C'est faux ! s'écria-t-il d'un ton désespéré. Je ne sais rien de toute cette affaire ! Quand j'ai quitté mon épouse elle était vivante et en bonne santé. Je supplie Votre Excellence...

À un signe du juge, le chef des sbires reconduisit Pan dans sa cellule tandis que celui-ci continuait de clamer son innocence. S'adressant ensuite au plaignant, le magistrat dit d'une voix forte :

— Dès que nous aurons vérifié tous les points de la déclaration de Pan Feng, vous serez à nouveau convoqué par le tribunal.

Le juge expédia quelques affaires de routine et déclara l'audience close.

Quand il eut regagné son cabinet en compagnie de ses lieutenants, le sergent Hong s'empressa de lui demander :

— Que pense Votre Excellence de la déposition de Pan Feng ?

Le juge caressa d'un air pensif ses favoris puis il répondit :

— Je crois qu'il dit la vérité, et que c'est bien une tierce personne qui a assassiné madame Pan après le départ de son mari.

— Cela expliquerait pourquoi on n'a pas touché aux bijoux et à l'argent, intervint Tao Gan. Le meurtrier ne pouvait pas savoir qu'une petite fortune était cachée dans la chambre. Mais alors pourquoi a-t-il fait disparaître les vêtements de la victime ?

— La petite histoire de Pan Feng ne tient pas debout ! dit Ma Jong. Tout le monde sait que la police militaire patrouille régulièrement dans la région à la recherche de déserteurs et

d'espions tartares, et pas un seul voleur ne se risquerait à traîner dans le coin !

Tsiao Taï hocha la tête en signe d'approbation.

— Tout ce qu'il a trouvé à nous dire sur ces deux fameux brigands c'est que l'un d'eux portait un bandeau sur l'œil. C'est un peu maigre comme description. C'est le genre de boniment que l'on entend au marché les jours de foire.

— Peu importe, trancha le juge. Nous allons vérifier chaque point de sa version des faits. Sergent, que le chef des sbires se rende avec deux de ses hommes au village des Cinq Béliers pour interroger l'ancien propriétaire du trépied et le tenancier de l'auberge. Pour ma part, je vais écrire immédiatement au commandant du poste militaire au sujet de ces deux voleurs. Nous saurons ainsi à quoi nous en tenir.

Le juge resta silencieux un moment, perdu dans ses réflexions, puis il reprit :

— Et maintenant, nous allons tout mettre en œuvre pour retrouver la fille de Liao. Dès cet après-midi, Tao Gan, tu rendras visite au père de la disparue et au vieux Ye, le marchand de papier, pendant que vous, Ma Jong et Tsiao Taï, vous retournerez au marché. Peut-être que sur le lieu de la disparition vous découvrirez quelque chose d'intéressant.

— Pouvons-nous emmener maître Lan avec nous, Noble Juge ? demanda Ma Jong. Il connaît l'endroit comme personne.

— C'est une bonne idée ! répondit le juge. Je vais maintenant prendre mon déjeuner et faire une petite sieste sur le banc de repos qui se trouve dans cette pièce. Dès votre retour, venez me faire votre rapport.

6

TAO GAN RECUEILLE DE BIEN SURPRENANTES
INFORMATIONS. IL DÉJEUNE AUX FRAIS D'UN
MARCHAND DE RIZ.

TANDIS QUE ses trois compagnons se rendaient au corps de garde pour se restaurer, Tao Gan quitta le tribunal d'un pas décidé.

Il longea l'ancien terrain d'exercice couvert d'une épaisse couche de neige qui brillait au soleil. Un vent glacial soufflait, mais Tao Gan se contenta de resserrer son cafetan autour de sa maigre carcasse et accéléra le pas.

Arrivé devant le temple du dieu de la guerre, il demanda son chemin. Le magasin de Ye, le papetier, se trouvait une rue plus loin. Il aperçut bientôt sa large enseigne.

Tao Gan entra dans la petite boutique de légumes située en face et acheta pour une sapèque de navets salés.

— Coupez-les bien proprement en tranches fines et enveloppez-les dans un morceau de bon papier huilé, dit-il au marchand.

— Monsieur ne les mange pas ici ? demanda le commerçant étonné.

— Manger dans la rue est une preuve de mauvaise éducation ! trancha Tao Gan d'un ton hautain. Puis devant la mine vexée du marchand, il s'empessa d'ajouter : Mais je dois dire que vous avez là une bien jolie boutique et très propre. Les affaires doivent bien marcher ?

Le visage de l'autre s'illumina.

— Pas mal ! répondit-il. Je n'ai pas à me plaindre ! Ma femme et moi, nous avons tous les jours notre bol de riz et de potage aux légumes, et pas de dettes ! Puis il ajouta d'un ton

fier : Et nous mangeons même de la viande une fois toutes les deux semaines !

— Je parie, observa Tao Gan, que le marchand de papier, de l'autre côté de la rue, en mange tous les jours ?

— Grand bien lui fasse ! répondit son interlocuteur d'un ton indifférent. Les vaches maigres viennent vite pour les joueurs !

— Le vieux Ye, un joueur ? s'exclama Tao Gan en ouvrant des yeux étonnés. Je ne l'aurais jamais cru.

— Oh, pas lui. Je parle de sa grande brute de frère cadet, Ye Taï. Malheureusement pour lui, maintenant la source est tarie. Fini les tables de jeu !

— Pourquoi ? demanda Tao Gan. La boutique paraît plutôt prospère.

— Là n'est pas le problème, l'ami ! rétorqua le marchand de légumes d'un ton condescendant. Suivez bien mon raisonnement : premièrement, Ye Pin a des dettes et ne peut pas donner la moindre sapèque à Ye Taï. Deuxièmement, Ye Taï avait pris l'habitude d'emprunter de l'argent à sa sœur, l'épouse du vieil antiquaire. Troisièmement, on a coupé la tête de la belle madame Pan. Quatrièmement donc...

— Ye Taï ne recevra plus une sapèque ! acheva Tao Gan.

— Ça y est ! s'écria son interlocuteur d'un ton triomphant. Vous avez tout compris.

— Eh oui ! Ainsi va le monde ! conclut le lieutenant du juge d'un ton résigné.

Il enfouit le petit paquet contenant les morceaux de navet dans sa manche et poursuivit son chemin.

Il se promena un bon moment dans le quartier à la recherche d'une maison de jeu. Ancien joueur professionnel, il était doué d'un sixième sens pour deviner leur présence derrière des façades d'apparence honnête. Il pénétra bientôt dans le magasin d'un marchand de soieries et gravit l'escalier qui menait au premier étage.

Dans la grande pièce aux murs blanchis à la chaux, quatre personnages d'aspect cossu jouaient aux dés autour d'une table laquée de noir. Un homme trapu assis à une table plus petite buvait son thé à petites gorgées. Tao Gan alla tranquillement s'asseoir en face de lui.

Jetant un coup d'œil désapprobateur au cafetan rapiécé de Tao Gan, le tenancier du tripot lui lança d'un ton rogue :

— Va-t'en, l'ami ! Ici, la mise la plus basse est de cinquante sapèques.

Tao Gan prit la tasse de son interlocuteur et passa deux fois son index sur le rebord.

C'était le signe de reconnaissance des joueurs professionnels, et le tenancier s'écria aussitôt :

— Ma grossièreté est impardonnable, frère-né-avant-moi. Acceptez une tasse de thé, et dites-moi ce que je peux faire pour vous.

— Eh bien, à vrai dire, répondit Tao Gan, j'aurais besoin d'un petit renseignement. Ye Taï, le frère du papetier, me doit une assez grosse somme et prétend qu'il n'a pas la moindre sapèque pour me payer. Inutile de vouloir sucer une canne à sucre si un autre est déjà passé par là, alors je voudrais être sûr de sa solvabilité avant de me montrer méchant.

— Ne croyez pas toutes ses histoires ! s'exclama le tenancier. Quand il est venu hier soir, il a joué avec des pièces d'argent !

— Le sale menteur ! dit Tao Gan. Il m'a raconté que son frère était trop ladre pour l'aider, et que sa sœur, à laquelle il avait parfois recours, venait d'être assassinée.

— C'est peut-être vrai, mais croyez-moi, il a d'autres ressources ! Hier soir, il était passablement éméché et m'a glissé qu'il avait mis la main sur un pigeon des plus dodus !

— Ne pourriez-vous pas découvrir l'identité de l'oiseau en question ? demanda Tao Gan. J'ai été élevé à la campagne, et je sais assez bien plumer la volaille moi-même !

— Ce n'est pas une mauvaise idée, acquiesça le tenancier d'un ton approbateur. Quand Ye Taï viendra me voir, j'essayerai de savoir ce qu'il mijote. C'est une véritable montagne de muscles, mais son cerveau marche plutôt au ralenti. Si l'affaire vaut pour deux, je vous le ferai savoir.

— Je repasserai demain, dit Tao Gan. En attendant, que diriez-vous d'un petit pari ?

— Je suis tout oreilles, dit le tenancier avec un large sourire.

Tao Gan sortit de sa manche les sept morceaux de carton et les éparpilla sur la table.

— Je vous parie cinquante sapèques que je peux représenter tout ce que vous voudrez avec ces sept bouts de carton !

Leur jetant un rapide coup d'œil, le tenancier du tripot dit :

— Pari tenu ! Faites-moi une belle sapèque toute ronde, la vue de l'argent me fait toujours plaisir !

Tao Gan se mit aussitôt au travail, mais sans succès.

— Je n'y comprends rien ! s'écria-t-il d'un ton déconfit. L'autre jour, j'ai vu un ami à moi faire tout ce qu'on lui demandait, et ça paraissait très facile.

— C'est comme ça, déclara le tenancier d'un ton placide. La nuit dernière, un client lança huit fois de suite les dés gagnants. Rien de plus facile, dans le fond. Mais quand son ami essaya d'en faire autant, il a perdu jusqu'à sa dernière sapèque.

Comme Tao Gan ramassait ses morceaux de carton d'un air lugubre, son interlocuteur ajouta :

— Et maintenant, réglons nos petits comptes ! Les joueurs professionnels ont tout à gagner en montrant l'exemple d'un prompt règlement. Pas vrai, l'ami ?

Tao Gan hocha tristement la tête et comme il commençait à compter les cinquante sapèques, l'autre ajouta :

— À votre place, frère-né-avant-moi, je laisserais tomber ce petit jeu. Vous y perdrez tout votre argent.

Le malheureux secrétaire du juge approuva d'un petit mouvement de la tête les conseils de son compagnon. Il se leva et le cœur gros prit congé de ce dernier. Tout en se dirigeant vers la tour de la Cloche, il songea avec amertume que l'information concernant ce Ye Taï pouvait être intéressante mais qu'elle lui revenait bien cher !

Il trouva sans difficulté la demeure de Liao, située non loin du temple de Confucius. C'était une belle maison dont la large porte était décorée de motifs en bois délicatement sculptés. Tao Gan commençait à avoir faim. Il jeta un rapide regard autour de lui dans l'espoir de découvrir une modeste gargote. Mais le quartier était résidentiel, et seul un restaurant de belle apparence était en vue, juste en face de la demeure du maître de guilde.

Tao Gan pénétra à l'intérieur en poussant un gros soupir. Décidément, cette enquête allait vider sa bourse ! Il grimpa à

l'étage et prit place à une petite table placée devant la fenêtre, ce qui lui permettrait d'avoir l'œil sur la maison de Liao.

Un serveur l'accueillit avec un sourire aimable, mais son visage se rembrunit lorsque son client insista pour qu'on lui servît la plus petite cruche de vin que pouvait offrir le restaurant. Quand le serveur la posa devant lui, Tao Gan la considéra avec défaveur.

— Votre établissement semble encourager les abus de boisson, mon ami ! dit-il d'un ton désapprobateur.

— Écoutez, monsieur, répondit le serveur d'un ton ironique, si c'est un dé à coudre que vous cherchez, mieux vaut aller chez un tailleur.

Puis tout en posant une assiette de légumes salés sur la table, il ajouta d'une voix aigre :

— Ça fera cinq sapèques en plus !

— Merci, mais j'ai ce qu'il me faut, répliqua Tao Gan en sortant de sa manche le petit paquet de navets qu'il se mit à grignoter avec satisfaction en surveillant la rue du coin de l'œil.

Au bout d'un certain temps, il aperçut un homme corpulent enveloppé dans un épais manteau de fourrure sortir de chez maître Liao. Il était suivi d'un coolie qui titubait sous le poids d'un ballot de riz. L'homme leva les yeux vers le restaurant, puis, donnant un coup de pied au coolie, il lui cria :

— Porte ce ballot à mon magasin et ne t'amuse pas en route !

Un sourire se dessina sur les lèvres de Tao Gan à la perspective d'obtenir de cet homme des renseignements utiles... et un repas gratis par-dessus le marché.

Lorsque le marchand de riz parvint au haut des marches tout pantelant, Tao Gan se leva et lui offrit une place à sa table. Le gros homme s'affala sur la chaise et, sans attendre, commanda une cruche de vin chaud.

— La vie est bien difficile de nos jours, gémit-il d'une voix haletante. Si la marchandise est un tout petit peu humide on vous la renvoie. Et moi qui ai le foie délicat !

Il ouvrit son manteau de fourrure et se tâta doucement le côté.

— Oh, moi, je n'ai pas à me plaindre, dit Tao Gan d'un ton satisfait. J'ai une petite réserve, et je vais manger du riz à cent sapèques le boisseau pendant un bon bout de temps !

Le gros homme sursauta.

— Cent sapèques ! s'écria-t-il en roulant de gros yeux stupéfaits. Mais le prix au marché est de cent soixante !

— Pas pour moi ! dit Tao Gan d'un air suffisant.

— Pourquoi cela ? demanda l'autre d'une voix avide.

— Ah ça ! C'est un secret dont je ne peux m'ouvrir qu'à des marchands de riz professionnels.

— Buvez donc une coupe de vin avec moi, dit le gros homme. Et racontez moi ça. J'ai toujours aimé les bonnes histoires !

— Je n'ai pas beaucoup de temps, répondit Tao Gan, mais je vais vous donner un petit aperçu de ma bonne fortune. Ce matin, j'ai fait la rencontre de trois jeunes gars de la campagne qui étaient arrivés la veille à Pei-tcheou en compagnie de leur père pour vendre un chariot de riz. Mais dans la nuit le père eut une crise cardiaque et rendit l'âme. Les trois orphelins avaient donc besoin d'argent tout de suite pour mettre le défunt en bière et ramener sa dépouille dans leur village. Pour les aider, j'ai accepté d'acheter tout leur chargement à cent sapèques le boisseau. Voilà tout !

Tao Gan vida sa coupe d'un trait et conclut :

— Maintenant il faut que je parte. Garçon, l'addition !

Comme il faisait mine de se lever, le gros homme le retint par le bras et dit :

— Pourquoi êtes-vous si pressé ? Vous mangerez bien un morceau avec moi ? Hé, serveur, apportez-nous une autre cruche de ce bon vin, monsieur est mon invité.

— Je ne voudrais pas me montrer impoli, dit Tao Gan en se rasseyant, et il lança au garçon :

— J'ai l'estomac fragile. Alors, apportez-nous donc du poulet rôti. Et une bonne portion, je vous prie !

En redescendant l'escalier, le serveur grommela :

— Tout à l'heure il lui en fallait très peu, maintenant il lui en faut beaucoup. Ah, que la vie est donc dure pour les garçons de restaurant avec des clients qui ne savent pas ce qu'ils veulent !

— Pour tout vous dire, commença le gros homme sur un ton confidentiel, sachez que je suis moi-même marchand de riz, et je connais bien mon affaire, croyez-moi. Si vous stockez une telle quantité de riz trop longtemps, il finira par se gâter. Quant à le vendre au marché, c'est malheureusement impossible, car vous n'êtes pas membre de la guilde. Aussi je suis prêt à vous rendre un petit service en vous rachetant le tout à cent dix sapèques le boisseau.

Tao Gan parut hésiter. Il vida lentement sa coupe d'un air songeur, puis il dit :

— On pourrait en discuter. Buvons encore une coupe de ce bon vin, cela nous aidera à réfléchir.

Il remplit leurs coupes jusqu'au bord et tira vers lui l'assiette de poulet rôti. Après avoir choisi les meilleurs morceaux, il demanda :

— N'est-ce pas la maison du maître de guilde Liao dont la fille a disparu que l'on aperçoit en face ?

— Oui, répondit le gros marchand de riz. Et il peut se féliciter d'être débarrassé d'elle. Sa conduite laissait plutôt à désirer ! Mais pour en revenir à notre affaire...

— D'abord votre histoire ! l'interrompit Tao Gan en reprenant un morceau de poulet.

— Je n'aime pas beaucoup colporter des ragots sur mes bons clients, dit le gros homme. Je n'en parle même pas à ma femme.

— Si vous n'avez pas confiance en moi... commença Tao Gan sur un ton soudain très froid.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ! s'empessa de rectifier le marchand d'un air penaud. En deux mots, voilà ce qui s'est passé. L'autre jour, je me promenais dans la partie sud du marché quand j'aperçus mademoiselle Liao, sans sa duègne, qui sortait d'une maison aux volets clos située tout près du débit de vin La Brise du printemps. Elle jeta un rapide coup d'œil à droite et à gauche, puis fila à vive allure. Trouvant l'incident pour le moins étrange, je m'approchai de la maison pour voir qui habitait là lorsque la porte s'ouvrit à nouveau, et un jeune homme assez maigre en sortit. Lui aussi inspecta la rue d'un air inquiet avant de décamper. De plus en plus étonné, j'entrai dans

une boutique pour me renseigner. Et savez-vous ce qu'on m'a répondu ?

— Que c'était une maison de rendez-vous, dit le lieutenant du juge en plaçant dans son assiette les derniers morceaux de légumes salés.

— Comment avez-vous deviné ? demanda le marchand de riz désappointé.

— Un coup de chance !

Il vida sa coupe et, se levant, dit :

— Je reviendrai demain à la même heure avec les factures concernant le riz. Peut-être réussirons-nous à nous entendre. Merci pour la petite collation !

Et tandis que Tao Gan dirigeait ses pas vers l'escalier, son hôte jeta un regard éberlué sur les assiettes vides.

DEUX AMIS RENDENT VISITE À UN GRAND BOXEUR.
UN SOLDAT BORGNE RACONTE UNE NAVRANTE
HISTOIRE.

MA JONG ET TSIAO TAÏ terminèrent leur repas dans le corps de garde par une tasse de thé amer, puis ils prirent congé du sergent Hong avant de se rendre dans la première cour où un serviteur les attendait avec leurs montures.

Ma Jong observa le ciel et dit :

— Le temps n'est pas à la neige, vieux frère, allons-y à pied.

Tsiao Taï acquiesça et ils partirent d'un pas rapide.

Ils longèrent d'abord le haut mur qui se dressait devant le temple du dieu tutélaire de la Cité, puis ils tournèrent à droite et pénétrèrent dans le paisible quartier des riches marchands où habitait leur vieil ami, maître Lan.

Un jeune élève du boxeur, au corps bien découpé, leur ouvrit la porte et les informa que son maître les attendait dans la salle d'entraînement.

C'était une vaste pièce entièrement vide, à l'exception d'un banc de bois placé près de la porte. En revanche, les murs d'un blanc lumineux étaient décorés d'épées, de lances et cannes de toutes sortes.

Lan Tao-kouei se tenait au centre d'une épaisse natte de jonc qui recouvrait le sol, et malgré le froid glacial qui régnait dans la pièce, il ne portait qu'une petite serviette autour des reins.

Tsiao Taï et Ma Jong prirent place sur le banc tout en suivant avec beaucoup d'intérêt les gestes du boxeur qui s'entraînait avec un gros ballon noir d'environ trente centimètres de diamètre. Il le lançait en l'air, le recevait tantôt sur l'épaule gauche tantôt sur la droite, puis le laissait rouler le long de son bras jusqu'à sa main et le rattrapait juste au moment où il allait

toucher le sol, le tout avec une grâce aisée qui fascinait les deux spectateurs.

L'athlète avait le crâne rasé et l'on ne devinait pas sa musculature sous la rondeur de ses bras et de ses jambes. Sa taille était fine, mais la largeur de ses épaules et l'épaisseur de son cou révélaient sa force prodigieuse.

— Il a la peau aussi douce que celle d'une femme, murmura Tsiao Taï à Ma Jong, mais, crois-moi, dessous, ses muscles ont la dureté du marbre.

Ma Jong hocha la tête en silencieuse admiration.

Brusquement l'athlète s'arrêta. Il resta un instant immobile pour rendre à sa respiration son rythme normal, puis il se dirigea vers ses deux fidèles amis avec un large sourire. Le bras tendu, il présenta son ballon à Ma Jong en disant :

— Peux-tu me le tenir pendant que je remets ma robe ?

Ma Jong attrapa lestement le ballon mais celui-ci lui échappa des mains et alla rouler sur le sol avec un bruit mat. Il était en fer massif !

Les trois hommes éclatèrent de rire.

— Auguste Ciel ! s'écria Ma Jong. Te voyant travailler avec une telle facilité, j'ai cru que ta balle était en bois !

— Pourrais-tu m'apprendre cet exercice ? demanda Tsiao Taï avec un sourire d'envie.

— Je vous l'ai déjà dit, mes amis, répondit Lan avec bienveillance, j'ai pour principe de ne jamais enseigner un exercice seul. Ce serait pour moi un grand honneur de vous prendre comme élèves, mais vous devriez alors assister à tous mes cours et vous plier à une certaine discipline.

Ma Jong se gratta le crâne.

— Si je me souviens bien, dit-il, plus question de roucouler avec nos petites amies ?

— Les femmes minent notre force.

Ces mots sortirent avec une telle amertume de la bouche du boxeur que ses deux amis lui jetèrent un regard stupéfait. Il parlait en effet rarement avec cette véhémence, mais, se ressaisissant vite, il ajouta en souriant :

— Disons qu'elles ne sont pas nuisibles tant que nous savons nous dominer. Pour vous, je suis prêt à me montrer moins

sévère. Je vous demande simplement de renoncer au vin, de ne manger que ce que je vous prescrirai, et de ne dormir avec une femme qu'une fois par mois. Ce n'est pas si terrible !

Ma Jong lança un regard dubitatif à son compagnon d'armes.

— Voilà le hic, frère Lan ! Je ne crois pas aimer plus qu'un autre le vin et les filles, mais j'ai déjà vu passer plus de quarante printemps et je me suis habitué à ces petites douceurs de la vie ! Et toi, Tsiao Taï ?

Tout en tortillant sa moustache d'un air songeur, ce dernier répondit :

— Les femmes, passe encore ! Une fois par mois, après tout, ça me convient si la belle est de première classe. Mais passer toute la journée avec la gorge sèche, ça...

L'athlète éclata de rire.

— Nous y voilà ! dit-il. Mais peu importe, vous êtes déjà tous les deux des boxeurs du neuvième degré, et vous n'avez nul besoin de parvenir au dixième. Dans votre profession, vous ne rencontrerez jamais d'adversaire de cette force !

— Pourquoi ? demanda Ma Jong.

— C'est très simple ! Pour passer tous les degrés jusqu'au neuvième, un corps vigoureux et de la persévérance suffisent. Mais pour le dixième, la force et l'habileté sont d'importance secondaire. Seuls l'obtiennent ceux qui ont atteint la sérénité. Et ce n'est pas le genre de qualité que l'on trouve chez un criminel !

Ma Jong envoya un coup de poing amical dans les côtes de Tsiao Taï.

— Voilà une bonne nouvelle ! s'écria-t-il tout heureux. La vie va pouvoir continuer comme avant, frère Tsiao ! Et maintenant, habille-toi, frère Lan, nous voulons que tu nous accompagnes au marché couvert.

Tout en enfilant sa robe, le champion de boxe fit remarquer :

— En revanche, je suis convaincu que votre juge n'aurait aucun mal à obtenir ce dernier degré. J'ai été très impressionné par sa forte personnalité !

— Ça tu peux le dire ! renchérit Ma Jong. Et puis c'est un bretteur de premier ordre. Et je l'ai vu, un jour, corriger un

gredin de façon à nous rendre jaloux, Tsiao et moi³. Ajoute à cela qu'il mange et boit toujours modérément et qu'avec ses épouses... appelons ça de la routine ! Seulement, le hic c'est sa barbe et ses beaux favoris. Crois-tu qu'il accepterait de les raser ?

Sur cette bonne plaisanterie, les trois hommes sortirent gaiement de la pièce.

D'un pas allègre, ils se dirigèrent vers le quartier Sud et arrivèrent bientôt devant la haute porte sculptée du marché couvert. À l'intérieur, une foule compacte se bousculait dans les rues étroites, mais on s'écarta bien vite pour laisser passer maître Lan et ses compagnons. Le champion était un personnage très populaire à Pei-tcheou.

— Ce marché, expliqua le boxeur, date de l'époque où notre ville était le principal centre de ravitaillement des Tartares. Il paraît qu'en mettant bout à bout toutes les ruelles de cette gigantesque taupinière, on obtiendrait une route longue d'au moins cinq miles. Mais vous ne m'avez pas dit ce que vous étiez venu chercher dans un pareil endroit ?

— Nous avons reçu l'ordre, répondit Ma Jong, de trouver un indice concernant l'affaire Liao. La jeune fille qui a disparu ici l'autre jour.

— C'est arrivé alors qu'elle regardait un montreur d'ours, si je me souviens bien, dit le boxeur. Suivez-moi, je sais où les Tartares montrent leur petit spectacle.

Par un raccourci derrière les boutiques, maître Lan les entraîna jusqu'à une petite place où des marchands ambulants plantés derrière leurs misérables éventaires vantaient leurs marchandises d'une voix rauque.

— Le vieux Hong et Tao Gan ont déjà interrogé tous ces gens-là, et ils connaissent bien leur métier. Inutile donc de recommencer, fit observer Ma Jong. Mais je me demande ce que mademoiselle Liao venait chercher par ici. On s'attendrait plutôt à la voir aller dans le côté nord du marché où l'on trouve les marchands de soieries et de brocart.

³ Voir Le Squelette sous cloche, chapitre XXI, in Les Enquêtes du juge Ti.

— Qu'est-ce que sa duègne a dit à ce sujet ? demanda le boxeur.

— Elle dit qu'elles se sont égarées, expliqua Tsiao Taï. Et qu'en voyant la danse de l'ours, elles se sont arrêtées pour regarder.

— Deux rues plus au sud, c'est le quartier des bordels, dit maître Lan. Quelqu'un de ce monde-là ne serait-il pas mêlé à l'affaire ?

Ma Jong secoua la tête.

— Non, dit-il. J'ai déjà fait un petit tour de ce côté-là et je n'ai rien trouvé. Du moins, rien qui ait un rapport avec notre affaire, ajouta-t-il avec un sourire égrillard.

Comme il achevait sa phrase, il entendit un curieux baragouinage derrière lui. Il se retourna et vit un jeune garçon d'environ seize ans, très maigre et vêtu de haillons. Une horrible grimace tordait son visage tandis qu'il émettait ces sons étranges. Le brave lieutenant fourra sa main dans sa manche pour lui donner une sapèque, mais le garçon, le bousculant sans ménagement, se précipita vers maître Lan et se mit à tirer énergiquement sur sa manche.

Souriant, le boxeur posa sa grosse main sur la tête échevelée du jeune garçon. Celui-ci se calma aussitôt, et leva de grands yeux admiratifs vers le champion.

— Tu as des amis plutôt bizarres ! observa Tsiao Taï ébahi.

— Pas plus bizarre que tous les habitants de ce quartier ! répondit calmement maître Lan. C'est le fils d'un soldat chinois et d'une prostituée tartare. Ses parents l'ont abandonné. Je l'ai trouvé un jour que je me promenais par ici. Un ivrogne lui avait cassé quelques côtes à coups de pied. Je l'ai soigné et gardé quelque temps chez moi. Il est muet, mais il parvient à saisir ce qu'on lui dit si l'on parle très lentement. Il n'est pas bête. Je lui ai appris quelques coups utiles, et maintenant, pour songer à l'attaquer il faudrait être vraiment ivre ! J'ai horreur de voir les gens maltraiter les faibles. J'ai voulu l'employer comme garçon de courses, mais par moments son esprit s'égare, et il préfère rester dans ce quartier. Il vient régulièrement me voir pour bavarder un peu et manger un bol de riz.

À cet instant, le jeune protégé de maître Lan se remit à baragouiner frénétiquement. Le boxeur l'écouta attentivement, puis il dit :

— Il veut savoir ce que je suis venu faire ici. Nous ferions bien de l'interroger au sujet de cette demoiselle Liao. Le garçon a de bons yeux, et rien de ce qui se passe dans ce quartier ne lui échappe.

Ponctuant ses paroles de nombreux gestes, le boxeur raconta très lentement tout ce qu'il savait sur l'enlèvement de mademoiselle Liao au jeune muet. Celui-ci avait les yeux fixés sur les lèvres de maître Lan. Des gouttes de sueur perlaient à son front déformé. Le récit achevé, il recommença à bredouiller avec excitation. Il fourra sa main dans la manche de maître Lan et en retira prestement les sept morceaux de carton. Puis il s'accroupit sur le sol et se mit à les agencer.

— C'est moi qui lui ai appris ce petit jeu, dit le boxeur en souriant. Il lui est souvent utile pour me faire comprendre ce qu'il veut. Mais voyons ce qu'il a fait.

Les trois hommes se baissèrent et examinèrent la figure que venait de composer le jeune garçon.

— Pas de doute, c'est un Tartare ! observa le boxeur. Le triangle au-dessus de sa tête représente le bonnet noir que portent ces barbares de la plaine. Mais qui est ce Tartare ? ajouta-t-il à l'adresse du jeune muet.



Celui-ci secoua tristement la tête, puis il agrippa de nouveau la manche de Lan et d'horribles sons rauques sortirent de sa bouche.

— C'est trop difficile pour lui de m'expliquer tout ce qu'il sait, commenta le boxeur. Mais il veut que je l'accompagne chez

une vieille mendiante qui s'occupe plus ou moins de lui. Vous feriez mieux de m'attendre ici. Elle vit dans un affreux trou noir sous une boutique. L'endroit est sale et l'odeur insupportable, mais ils y ont chaud et, pour ces deux malheureux, c'est le plus important.

Tandis que maître Lan et son jeune ami s'engageaient dans une ruelle obscure, les deux lieutenants allèrent jeter un coup d'œil au petit éventaire d'un marchand de poignards tartares.

Au bout d'un long moment le boxeur revint seul. Il dit avec un sourire de satisfaction :

— Je crois que j'ai appris quelque chose ! Suivez-moi.

Il entraîna les deux hommes à l'écart et reprit à voix basse :

— La vieille femme m'a raconté qu'elle et son protégé se trouvaient dans la foule qui regardait la danse de l'ours. Remarquant une jeune fille bien habillée qu'accompagnait une femme plus âgée, ils voulurent s'approcher d'elles dans l'espoir de leur soutirer quelques sapèques. Mais, juste au moment où la vieille allait les aborder, une autre femme d'âge moyen qui se tenait derrière la jeune fille, chuchota quelque chose à l'oreille de cette dernière. La jeune fille jeta un bref regard sur son chaperon, vit que celle-ci n'avait d'yeux que pour le spectacle, et s'esquiva promptement avec l'inconnue. Mon jeune ami se glissa entre les jambes des spectateurs et leur courut après pour leur réclamer une sapèque. Mais à ce moment un fort gaillard coiffé du bonnet noir des Tartares le repoussa violemment et emboîta le pas au couple mystérieux. Devant l'air vraiment pas commode de l'homme à la coiffure tartare, mon protégé décida alors d'abandonner la partie. Que pensez-vous de ma découverte, mes amis ?

— Fort intéressante, dit Ma Jong. Crois-tu que la vieille ou ton jeune ami pourraient nous décrire la femme et le Tartare ?

— Non, hélas ! répondit le boxeur. Je leur ai évidemment posé la question ! Mais l'inconnue avait la partie inférieure de son visage dissimulée par un foulard, et le Tartare avait rabattu les ailes de son bonnet devant sa bouche.

— Allons immédiatement faire notre rapport, dit Tsiao Taï. C'est notre premier véritable indice concernant la disparition de cette fille.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à la sortie, déclara le boxeur.

Comme ils pénétraient dans une obscure ruelle grouillante de monde, ils entendirent soudain le cri strident d'une femme suivi d'un fracas de meubles brisés. En un clin d'œil, la foule s'évanouit autour d'eux et les trois hommes se retrouvèrent seuls au milieu de la rue.

— Cela venait de cette maison ! cria Ma Jong.

Tout en disant ces mots, il se précipita vers une sombre bâtisse, enfonça la porte d'un coup de pied, et pénétra à l'intérieur suivi de ses deux compagnons.

Ils traversèrent rapidement une vaste salle déserte qui menait à un grand escalier en bois qu'ils grimpèrent aussitôt. Au premier étage, il n'y avait qu'une seule pièce donnant sur la rue. Un spectacle étrange les y attendait. Au milieu de la chambre, deux ruffians s'acharnaient à coups de pied et à coups de poing sur deux hommes recroquevillés par terre. Une femme à moitié nue était tapie près de la porte. Sur le lit placé en face de la fenêtre, une autre femme essayait de cacher sa nudité avec une serviette.

— Arrêtez, fils de chiens ! cria Ma Jong.

Surpris, les deux ruffians se retournèrent, et l'un d'eux, un fort gaillard qui portait un bandeau sur l'œil droit décida de s'attaquer à maître Lan, le prenant, bien à tort, pour le plus faible des trois arrivants à cause de son crâne rasé. Son poing partit en direction du visage de Lan, mais celui-ci se contenta d'écarter imperceptiblement la tête. Tandis que le coup passait à quelques centimètres d'elle, le boxeur laissa tomber son poing – négligemment, semblait-il – sur l'épaule du ruffian, et l'homme alla s'abattre contre le mur avec une telle violence qu'un morceau de plâtre s'en détacha. Au même instant, son compagnon fonçait tête baissée dans l'estomac de Ma Jong. Celui-ci leva prestement son genou qui cueillit son adversaire en pleine figure. La femme dénudée se remit à hurler.

Pendant ce temps, le borgne avait réussi non sans peine à se remettre sur ses pieds. Tout en se frottant l'épaule, il bredouilla d'une voix haletante :

— Si j'avais mon épée, je vous aurais déjà réduits en chair à pâté, vils coquins !

Ma Jong s'apprêtait à assommer l'insolent quand le boxeur l'arrêta d'une main ferme.

— Je crois que nous avons choisi le mauvais camp, expliquait-il calmement. Et s'adressant aux deux prétendus brigands, il ajouta : Mes amis appartiennent au tribunal.

Entendant cela, les deux victimes des faux bandits, maintenant à genoux, se redressèrent d'un bond et se précipitèrent vers la porte. C'était compter sans Tsiao Taï qui leur barra le passage.

Le visage du borgne s'éclaira. Tout en essuyant le sang qui couvrait son visage il examina les trois amis et, s'adressant instinctivement à Tsiao Taï, dit :

— J'espère que vous nous pardonneriez notre erreur, mon capitaine ! Nous avons cru que vous étiez de mèche avec ces canailles. Mon camarade et moi appartenons à l'infanterie de la quatrième compagnie de l'armée du Nord, et sommes en permission.

— Montrez-moi vos papiers ! ordonna Tsiao Taï d'un ton sec.



MA JONG ET UN BOXEUR ÉCOUTENT L'HISTOIRE D'UN SOLDAT

L'autre tira de sa ceinture une enveloppe toute froissée. Elle portait le grand sceau de l'armée du Nord. Tsiao Taï parcourut rapidement les papiers qu'elle contenait, puis rendit l'enveloppe au soldat en disant :

— Ces papiers sont en règle. Et maintenant, racontez-nous votre petite histoire.

— La fille sur le lit là-bas, commença le soldat, nous a accostés dans la rue et invités à venir nous amuser un brin en sa compagnie. Nous l'avons suivie jusqu'ici où nous attendait l'autre fille. Nous avons payé d'avance, pris un peu de bon temps, puis nous avons fait un petit somme. Mais à notre réveil, nous avons découvert que tout l'argent que nous avions sur nous avait disparu. Pas très content, je commençais à élever la voix quand ces deux sales petits maquereaux sont arrivés. Ils ont prétendu que les filles étaient leurs épouses légitimes et que si nous ne filions pas tout de suite sans faire de raffut, ils iraient se plaindre à la police militaire en disant que nous les avons violées.

« Nous étions dans un sale pétrin ! Coupables ou non, la police militaire nous ferait passer un mauvais quart d'heure, histoire de se réchauffer un peu et de ne pas perdre la main ! Disant adieu à notre argent, nous nous apprêtions à laisser un petit souvenir à nos deux amis quand vous êtes entrés.

Ma Jong toisa les deux proxénètes des pieds à la tête. Brusquement, il s'écria :

— Mais je les reconnais, ces deux braves ! Ils travaillent pour le bordel situé deux rues plus bas !

Implorant grâce, les deux hommes tombèrent à genoux devant le redoutable lieutenant. L'aîné sortit une bourse de sa manche et la tendit au soldat borgne.

— Vous ne pourriez pas inventer quelque chose de nouveau ? lui demanda Ma Jong d'un ton dégoûté. Ça commence à devenir fatigant ! Allons, en route pour le tribunal ! Et ces dames aussi.

— Et vous, dit Tsiao Taï aux deux soldats, vous pouvez déposer une plainte.

Le borgne jeta un regard dubitatif à son camarade. Celui-ci secoua énergiquement la tête.

— Pour vous dire la vérité, expliqua le borgne, nous n'y tenons pas beaucoup ! Dans deux jours nous devons être de retour au camp, et passer notre permission à genoux devant une estrade ne nous enchante guère. Après tout, nous avons récupéré notre argent, et les filles se sont montrées plutôt gentilles avec nous, avant l'arrivée des deux lascars.

Tsiao Taï regarda Ma Jong qui haussa les épaules et déclara :

— Bah ! Peu importe ! De toute façon, nous devons arrêter ces deux proxénètes pour avoir exercé leur petit commerce dans cette maison sans licence. Puis se tournant vers l'aîné des deux fripons, il ajouta : J'imagine que de temps en temps vous louez cette charmante demeure à des clients qui préfèrent utiliser leur chauffe-lit personnel ?

— Jamais, Excellence ! protesta l'autre d'un air vertueux. C'est contre la loi de permettre aux clients de faire venir des filles non enregistrées. Mais vous trouverez une maison de ce genre dans la rue voisine, près du débit de vin La Brise du printemps. Mais sa propriétaire, qui n'appartenait même pas à notre association, est morte avant-hier, et...

— Que son âme repose en paix, dit pieusement Ma Jong. Nous en avons fini ici. Il ne nous reste plus qu'à dire au surveillant du marché de faire emmener tout ce beau monde au tribunal.

Tsiao Taï se tourna vers les deux soldats.

— Vous êtes libres, dit-il.

— Merci, mon capitaine ! s'écria le borgne avec gratitude. C'est notre premier coup de chance depuis quelque temps. Après la perte de mon œil les ennuis n'ont pas cessé de pleuvoir sur nous.

Quand Ma Jong vit que la fille qui frissonnait, toute nue, hésitait à se rhabiller devant eux, il lui cria :

— Ne fais donc pas la prude, ma petite. Tout ce que tu nous montres, c'est de la bonne publicité pour ta maison !

Comme la fille sortait enfin du lit, maître Lan se détourna pudiquement et demanda au borgne :

— Qu'est-il arrivé à votre œil ?

— Il a gelé alors que nous rentrions du village des Cinq Béliers. Nous espérions trouver quelqu'un qui nous aiderait à

gagner la ville au plus vite, mais nous avons seulement rencontré un vieux bonhomme qui ne devait pas avoir la conscience tranquille car, lorsqu'il nous a aperçus, il s'est enfui aussi vite que sa monture pouvait le porter. Alors, j'ai dit à mon camarade...

— Un instant ! l'interrompit Ma Jong. Ce vieux bonhomme transportait-il quelque chose ?

Le soldat se gratta la tête.

— Maintenant que vous m'y faites penser, dit-il, je me souviens qu'un sac en cuir pendait au pommeau de sa selle.

Ma Jong échangea un coup d'œil avec Tsiao Taï et dit au soldat :

— Voilà qui change nos plans. Notre juge s'intéresse tout particulièrement à ce vieillard. Il va falloir que vous nous suiviez au tribunal. Mais je vous promets que ce ne sera pas long. Nous pouvons partir, ajouta-t-il en se tournant vers le boxeur.

Celui-ci se contenta de répondre en souriant.

— Maintenant que j'ai vu le mal que vous vous donnez pour gagner votre salaire, je vous dis au revoir, mes amis. Je vais me restaurer un peu, et, après cela, je me rendrai à l'établissement de bains.

8

LE JUGE FAIT À SES LIEUTENANTS UN RÉSUMÉ DE LA SITUATION. UN JEUNE HOMME CONFESSE UNE GRAVE DÉFAILLANCE MORALE.

QUAND MA JONG ET TSIAO TAÏ arrivèrent devant le tribunal en compagnie des deux soldats, les gardes leur dirent que Tao Gan était déjà de retour de sa mission et faisait son rapport au juge. Ma Jong les avertit que le surveillant du marché allait bientôt arriver avec quatre prisonniers, deux hommes et deux femmes. Le geôlier devrait prendre les premiers en charge, et il fallait aller chercher madame Kouo pour qu'elle s'occupe des prostituées. Ces ordres donnés, ils gagnèrent le cabinet du juge en disant aux deux soldats d'attendre dans le couloir.

Le juge était en grande conversation avec le sergent Hong et Tao Gan lorsque Ma Jong et Tsiao Taï entrèrent dans son cabinet, mais, quand il les vit arriver, il leur ordonna aussitôt de faire leur rapport.

Ma Jong se lança dans un récit détaillé des événements survenus au marché, et conclut en disant que les deux soldats en question attendaient dehors.

Le juge semblait très satisfait. Il dit :

— Ajouté à ce que Tao Gan a découvert, nous pouvons maintenant nous faire une idée générale de ce qui est arrivé à mademoiselle Liao. Faites entrer ces soldats.

Quand les deux soldats eurent salué très respectueusement le magistrat, celui-ci leur fit répéter une nouvelle fois toute leur histoire. Puis il conclut :

— Vos informations sont de la première importance. Je vais vous remettre une lettre à l'intention de votre commandant afin que vous soyez assignés quelques jours dans la garnison la plus

proche de Pei-tcheou. Ainsi je pourrai faire appel à vous si votre témoignage se révélait nécessaire. Le sergent va maintenant vous conduire à la prison pour identifier notre suspect. Ensuite vous vous rendrez au greffe pour y faire votre déposition à un scribe. C'est tout.

Les deux soldats s'agenouillèrent et remercièrent le juge, fort joyeux de voir leur permission ainsi prolongée. Après leur départ en compagnie de Ma Jong, le juge Ti prit une feuille de papier officiel et rédigea une brève lettre adressée au commandant militaire. Puis il demanda à Tao Gan de donner à Ma Jong et Tsiao Taï un aperçu de ce qu'il avait appris dans la maison de jeu et le restaurant. Comme Tao Gan achevait son récit, le sergent revint, et annonça que l'identification s'était révélée concluante.

Le juge vida lentement sa tasse de thé, puis il déclara :

— Faisons un petit résumé de la situation. D'abord en ce qui concerne le meurtre de madame Pan. Maintenant que nous savons que le vieil antiquaire a dit la vérité sur sa rencontre avec de prétendus voleurs, je crois que nous pouvons raisonnablement en conclure qu'il ne nous a menti sur aucun point. Mais, pour en être tout à fait sûr, attendons le rapport des sbires partis enquêter au village des Cinq Béliers. Si tous les faits concordent, alors nous relâcherons ce pauvre monsieur Pan. Personnellement je suis convaincu de son innocence. Il ne nous reste plus maintenant qu'à trouver un indice sur le troisième personnage de cette affaire, celui qui a effectivement assassiné madame Pan entre l'après-midi du quinze et la matinée du seize de cette lune.

— Pour savoir que Pan quitterait la ville précisément cet après-midi-là, observa Tao Gan, le meurtrier devait être un familier du couple. Ye Taï, qui était très lié avec sa sœur, pourrait peut-être nous renseigner utilement sur les fréquentations de madame Pan.

— Tu as raison, acquiesça le juge, et il faudra que je l'interroge de toute façon. Ce que Tao Gan a appris sur lui dans la maison de jeu montre que les activités de ce gaillard méritent un examen approfondi. Venons-en maintenant à la disparition de mademoiselle Liao. Grâce à l'ami de Tao Gan, le marchand

de riz, nous savons qu'elle avait un rendez-vous secret avec un jeune homme dans une maison située près du débit de vin La Brise du printemps, celle-là même à laquelle le proxénète a fait allusion. Quelques jours plus tard, une femme aborde mademoiselle Liao dans le même endroit, et celle-ci disparaît en compagnie de l'inconnue. Je suppose que cette dernière lui a glissé à l'oreille que son amant l'attendait. À nous maintenant de deviner le rôle joué par l'énigmatique personnage coiffé du bonnet noir des Tartares.

— En tout cas, ce n'est pas lui l'amant de mademoiselle Liao, intervint le sergent. D'après la description du marchand de riz, celui-ci est mince et jeune, et notre Tartare, d'après le petit muet cette fois, est au contraire un homme grand et fort.

Le juge hocha la tête. Il caressa longuement ses favoris d'un air méditatif avant de poursuivre :

— Aussitôt après le rapport de Tao Gan sur les rendez-vous secrets de mademoiselle Liao, j'ai envoyé le chef des sbires chez le marchand de riz pour que ce dernier lui montre la fameuse maison. Après cela, il se rendra chez Tchou pour convoquer Yu Kang. Va donc voir s'il est de retour, sergent.

Le vieux Hong revint peu de temps après et déclara :

— Pas de doute, Noble Juge, la maison d'où est sortie mademoiselle Liao est bien celle située près de La Brise du printemps. D'après les voisins, la propriétaire est morte avant-hier, et son unique servante est repartie dans son village. Tout le voisinage savait bien qu'il se passait de drôles de choses dans cette demeure. On y faisait souvent du bruit tard dans la nuit, mais les gens trouvaient plus sage de faire la sourde oreille. Comme plus personne n'y habite depuis la mort de la propriétaire, le chef des sbires a dû forcer la porte. La maison, paraît-il, est luxueusement meublée, ce qui est plutôt étonnant dans un tel quartier. Et comme personne n'est encore venu réclamer l'héritage, le chef des sbires a jugé bon de dresser un inventaire et de poser les scellés sur la porte.

— Je doute que cet inventaire soit très complet ! dit le juge. La plupart des menus objets de valeur doivent maintenant orner la maison de notre chef des sbires. Je commence à me méfier des excès de zèle de ce drôle. Quel dommage que la propriétaire

ait justement choisi ce moment pour rendre l'âme, elle aurait pu nous en apprendre beaucoup sur l'amant de cette mademoiselle Liao ! Yu Kang est-il arrivé ?

— Il attend dans le corps de garde, Noble Juge, répondit le sergent. Je vais le chercher.

Comme le sergent revenait peu après avec le secrétaire de Tchou, le juge trouva que le beau jeune homme n'avait vraiment pas bonne mine. Des tics nerveux tordaient sa bouche et il n'arrivait pas à tenir ses mains tranquilles.

— Asseyez-vous, jeune homme, dit le juge d'un ton bienveillant. Notre enquête a fait quelques progrès, mais j'aimerais avoir plus de détails sur votre fiancée. Depuis combien de temps vous connaissez-vous ?

— Trois ans, Votre Excellence, répondit doucement Yu Kang. Le juge fronça les sourcils.

— Les anciens nous ont appris que lorsque deux familles ont décidé d'unir leurs enfants, mieux vaut que la cérémonie ait lieu le plus promptement possible, et cela dans l'intérêt de tous.

Le visage de Yu Kang s'empourpra. Il se hâta de répondre :

— Le vieux maître de guilde est très attaché à sa fille, Votre Excellence, et l'idée de se séparer d'elle lui brise le cœur. Quant à mes parents, ils vivent dans le Sud, et ils ont demandé à l'honorable monsieur Tchou de les représenter dans toutes les affaires me concernant. Depuis que je suis arrivé à Pei-tcheou, je vis chez lui, et je crois qu'il a peur que je ne lui serve plus à grand-chose si je me marie. Après tout, je comprends fort bien son attitude. Il m'a toujours traité comme un fils, Votre Excellence, et insister sur mon prompt mariage, serait de ma part montrer bien peu de reconnaissance.

Le juge ne fit aucun commentaire, et changea de sujet.

— Que croyez-vous qu'il soit arrivé à votre fiancée ?

— Je ne sais pas ! s'écria le jeune homme. Je ne cesse d'y penser. J'ai si peur...

Le juge observa silencieusement Yu Kang qui était assis devant lui et se tordait les mains de désespoir. Des larmes coulaient le long de ses joues.

— Vous ne craignez pas qu'elle se soit enfuie avec un autre homme ? demanda brusquement le juge.

Le jeune secrétaire releva la tête. Un sourire se dessina sur son visage en pleurs.

— C'est impossible, Votre Excellence, Lien-fang avoir un amant en secret ! Non, de cela au moins je suis sûr, Votre Excellence.

— Dans ce cas, prononça le juge d'un ton grave, j'ai de mauvaises nouvelles pour vous, Yu Kang. Quelques jours avant sa disparition, on l'a aperçue qui quittait une maison de rendez-vous en compagnie d'un jeune homme, dans le quartier du marché couvert.

Yu Kang devint très pâle. Ses yeux s'agrandirent comme s'il apercevait un fantôme et il s'écria :

— Notre secret est découvert ! Je suis perdu !

Il éclata en sanglots convulsifs. Sur un signe du juge le sergent lui offrit une tasse de thé. Le malheureux la but avec avidité, puis il reprit d'une voix plus calme :

— Votre Excellence, ma fiancée s'est suicidée, et je suis responsable de sa mort.

Le juge se renversa dans son fauteuil. Il caressa un moment ses favoris d'un air songeur, puis il demanda :

— Expliquez-vous, Yu Kang.

Après un terrible effort sur lui-même, le jeune homme réussit à se maîtriser et commença d'une voix sourde :

— Il y a environ six semaines, Votre Excellence, Lien-fang, accompagnée de sa duègne, se rendit chez mon maître avec un message de sa mère pour la Première Épouse de monsieur Tchou. Celle-ci prenait son bain, et les deux messagères durent attendre qu'elle ait fini. Au bout d'un moment, Lien-fang sortit dans le jardin où je la rencontrai. Ma chambre est située juste dans cette partie du bâtiment, et je réussis à la persuader de me suivre à l'intérieur... Ensuite, nous nous retrouvâmes plusieurs fois secrètement dans cette maison de rendez-vous du marché. Une vieille amie de sa duègne tient un petit commerce près de là, et cette dernière laissait sa jeune maîtresse regarder les éventaires des marchands pendant qu'elle bavardait interminablement avec l'autre vieille dame. C'est dans cette maison que nous nous sommes revus pour la dernière fois deux jours avant sa disparition.

— C'est donc vous que l'on a vu en sortir ! s'exclama le juge.

— Oui, Votre Excellence, répondit Yu Kang d'une voix morne. C'était moi. Ce jour-là, Lien-fang m'avait annoncé qu'elle était enceinte. Elle se désespérait à la pensée que notre honteuse conduite allait être connue de tous. Moi-même j'étais bouleversé, convaincu que son père la chasserait de chez lui, et que monsieur Tchou me renverrait chez mes parents. Il ne me restait plus qu'à obtenir le consentement de mon maître à mon mariage dans les plus brefs délais, et je suppliai ma bien-aimée de tenter la même démarche auprès de son père.

« Le soir même, j'abordai le sujet avec monsieur Tchou. Mais celui-ci se mit aussitôt dans une colère terrible, me traitant d'ingrat ! J'écrivis alors une note secrète à Lien-fang, la pressant de convaincre son père. Comme il fallait s'y attendre, celui-ci refusa aussi violemment que mon maître. N'ayant plus aucun espoir, je suis sûr que ma fiancée s'est suicidée en se jetant dans quelque puits. Et c'est moi, misérable lâche, qui suis responsable de sa mort !

Il éclata à nouveau en sanglots. Ce n'est qu'au bout d'un long moment qu'il reprit d'une voix étranglée :

— Ce terrible secret m'oppressait. À chaque instant, je m'attendais à apprendre que l'on avait retrouvé son corps. Et puis cet ignoble Ye Taï est venu me trouver. Il savait tout de ma première rencontre avec Lien-fang dans ma chambre. Pour le faire taire, je lui donnai de l'argent, mais à chaque fois il en voulait davantage ! Aujourd'hui il est revenu et...

— Comment, coupa le juge, Ye Taï a-t-il pu apprendre votre secret ?

— Apparemment, répondit Yu Kang, une vieille servante du nom de Liou nous espionnait. Elle avait été autrefois la nourrice de Ye Taï. Et un jour que celui-ci avait rendez-vous avec monsieur Tchou au sujet de quelque affaire, il la rencontra dans le couloir, devant la bibliothèque de mon maître. La vieille femme s'empressa de lui révéler notre secret, mais elle lui promit de n'en parler à personne d'autre.

— Elle n'a pas essayé de vous faire chanter pour son propre compte ? demanda le magistrat.

— Non, Votre Excellence. Je voulais lui parler moi-même pour m'assurer qu'elle tiendrait sa promesse, mais jusqu'à aujourd'hui j'ai vainement essayé de la rencontrer.

Devant le regard étonné du juge Ti, il s'empressa d'expliquer :

— Monsieur Tchou a divisé sa vaste demeure en huit corps de logis, chacun avec sa propre cuisine et ses serviteurs particuliers. Mon maître occupe le plus important avec sa Première Épouse. C'est là que se trouvent également la bibliothèque, son bureau et ma chambre, les sept autres appartements étant habités respectivement par ses sept épouses. Et quand j'aurai ajouté qu'il est interdit à chacun de sortir de son propre territoire, Votre Excellence comprendra combien il est difficile de rencontrer qui l'on veut pour parler de ses affaires personnelles. Mais ce matin, comme je sortais du bureau de mon maître avec qui j'avais parlé des comptes des fermiers, je tombai sur la vieille Liou. Immédiatement, je lui demandai ce qu'elle avait raconté à Ye Taï sur Lien-fang et moi, mais elle fit semblant de ne pas comprendre ce que je voulais dire. Selon toute apparence elle est complètement aux ordres de Ye Taï. D'ailleurs, ajouta le jeune homme d'un ton misérable, peu importe maintenant qu'elle garde mon secret ou non.

— Au contraire, Yu Kang, dit vivement le juge Ti, cela importe beaucoup car j'ai à présent la preuve que mademoiselle Liao ne s'est pas suicidée mais qu'elle a été enlevée.

— Par qui ? s'écria Yu Kang. Où est-elle ?

Le juge leva la main.

— L'enquête n'est pas terminée, dit-il calmement. Et c'est pourquoi je vous demande de bien garder votre secret pour ne pas alerter son ravisseur. Lorsque Ye Taï reviendra vous réclamer de l'argent, demandez-lui de patienter un jour ou deux. Je compte bien, entre-temps, avoir retrouvé votre fiancée et arrêté le criminel qui l'a enlevée.

Le juge Ti se tut un instant puis reprit :

— Vous vous êtes conduit d'une façon des plus répréhensible, Yu Kang. Au lieu de guider cette jeune fille dans le droit chemin, vous avez profité de son affection pour vous pour satisfaire vos désirs avant d'en avoir le droit. Les fiançailles

et le mariage ne sont pas des affaires purement personnelles. Ils concernent tous les membres des deux familles. Les vivants et les morts. Vous avez offensé vos ancêtres à qui vos fiançailles avaient été annoncées devant l'autel familial. Vous avez aussi dégradé votre future épouse. En même temps, vous avez fourni à un criminel le moyen de la faire tomber dans ses griffes, car il a pu s'emparer d'elle en lui faisant croire que c'était vous qui l'attendiez. Vous avez aussi prolongé inconsidérément son martyre en ne me disant pas la vérité aussitôt qu'elle eut disparu.

Vous avez beaucoup de torts envers elle à réparer. À présent, vous pouvez vous retirer. Je vous convoquerai de nouveau quand nous l'aurons retrouvée.

Yu Kang voulut parler, mais aucun son ne sortit de ses lèvres, et, d'un pas mal assuré, il se dirigea vers la porte et sortit.

Tous les assistants du juge Ti se mirent aussitôt à parler en même temps.

Le magistrat les arrêta d'un geste de la main.

— Voilà qui va nous permettre d'en finir avec l'affaire Liao, déclara-t-il. C'est forcément ce scélérat de Ye Taï qui a organisé l'enlèvement puisque, à part la vieille servante, il était le seul à connaître le secret des amoureux. D'ailleurs, il correspond parfaitement à la description du Tartare faite par le jeune muet. Et c'est sans doute la propriétaire de la maison de rendez-vous qui a servi d'intermédiaire. Après avoir délivré son faux message, elle a dû entraîner sa victime jusqu'au repaire de Ye Taï où celui-ci la retient maintenant pour son usage personnel ou pour la vendre le moment voulu. De toute façon, ce chien sait qu'il ne court aucun risque. Après ce qui lui est arrivé, la pauvre enfant n'osera plus jamais approcher son fiancé ou ses parents. Seul le Ciel sait ce qu'elle a dû déjà subir ! Et puis comme si cela ne suffisait pas, il a fallu que cette canaille fasse chanter Yu Kang.

— Je vais arrêter ce charmant personnage, Noble Juge ? demanda Ma Jong plein d'espoir.

— Mais bien sûr ! répondit le juge. Prends Tsiao Taï avec toi et rendez-vous tous les deux à la maison des frères Ye. Ils doivent être en train de dîner. Mais n'intervenez pas tout de

suite, contentez-vous de surveiller la maison. Puis quand Ye Tai sortira, suivez-le jusqu'à son repaire. Là, inutile de prendre des gants avec lui, mais ne l'abîmez pas trop, qu'il soit encore capable de répondre à mes questions à l'audience... Bonne chance, mes amis !

9

LE JUGE RAMÈNE CHEZ ELLE UNE PETITE FILLE ÉGARÉE. IL APPREND QU'UN NOUVEAU CRIME VIENT D'ÊTRE COMMIS.

APRÈS LE DÉPART de Ma Jong et de Tsiao Taï, le juge s'entretint encore un moment de quelques affaires de routine avec Tao Gan et le sergent. Puis il autorisa ses deux lieutenants à aller se restaurer et se plongea dans l'étude d'une pile de documents qu'on venait de lui apporter de la préfecture.

Peu de temps après, on frappa très doucement à la porte.

— Entrez, cria le juge, en poussant les documents de côté.

C'était sans doute un commis qui lui apportait son dîner, pensa-t-il, mais, levant les yeux, il découvrit la silhouette mince et gracieuse de madame Kouo.

Elle portait une longue robe de fourrure grise à capuchon qui lui seyait particulièrement bien. Comme elle s'inclinait respectueusement devant lui, le juge reconnut l'agréable odeur de fleurs séchées qui embaumait la boutique de son époux, le Bouquet de cannelle.

— Je vous en prie, madame, asseyez-vous, dit le juge. Nous ne sommes pas ici dans une salle d'audience.

Prenant place sur un tabouret, madame Kouo commença :

— Je me suis permis de venir déranger Votre Excellence, afin de lui faire mon rapport sur les deux femmes arrêtées cet après-midi.

— Je vous écoute, répondit le juge en se renversant dans son fauteuil.

Il prit sa tasse, mais s'apercevant qu'elle était vide, la reposa aussitôt. Sa visiteuse se leva promptement et la remplit avec la grande théière posée sur le coin du bureau. Puis elle reprit :

— Ce sont toutes les deux de simples filles de paysans, Votre Excellence. L'année dernière, à l'automne, les récoltes furent si mauvaises que leurs parents les vendirent à un proxénète. Celui-ci les emmena à Pei-tcheou et les vendit à son tour à un des bordels situés derrière le marché. C'est lui qui a eu l'idée de monter cette petite affaire de chantage qu'elles ont déjà expérimentée plusieurs fois, avec plus ou moins de succès.

« Je suis sûre que ce ne sont pas de mauvaises filles. Votre Excellence. Elles détestent la vie qu'on les force à mener. Mais que pourraient-elles faire d'autre ? Les papiers de la vente, en possession de leur propriétaire, sont parfaitement en règle, dûment signés et scellés par les parents.

Le juge poussa un soupir de découragement.

— La vieille histoire, hélas ! dit-il. Mais puisque le proxénète a utilisé une maison sans licence, nous pouvons faire quelque chose. Comment le coquin traite-t-il les filles qu'il emploie ?

— Là aussi c'est la vieille histoire, répondit madame Kouo avec un sourire triste. Elles sont souvent battues et doivent travailler dur pour nettoyer la maison et préparer les repas.

D'un geste gracieux, madame Kouo rajusta sa petite capuche. Le juge ne put s'empêcher de la trouver bien séduisante.

— La punition habituelle pour l'exercice de la prostitution dans un local sans licence à cet effet est une forte amende, remarqua-t-il. Cela ne servirait pas à grand-chose, le coquin la paierait et se vengerait sur les deux pauvres filles. Mais puisque nous avons aussi une charge de chantage contre lui, cela me permet de déclarer nul l'acte de vente des filles. Et puisque vous me dites qu'elles sont foncièrement honnêtes, je vais les renvoyer chez leurs parents.

— Elles apprécieront la bienveillance de Votre Excellence, dit madame Kouo en se levant.

Comme elle attendait que le juge lui permît de se retirer, celui-ci ne put s'empêcher de penser qu'il ne lui aurait pas déplu de prolonger leur entretien. Irrité contre lui-même, il dit d'un ton plutôt sec :

— Merci de votre prompt rapport, madame, vous pouvez partir maintenant.

À ces mots, madame Kouo s'inclina très bas et sortit.

Le juge se leva et se mit à parcourir la pièce à grandes enjambées. Son bureau lui paraissait plus froid et solitaire que de coutume. Il songea que ses épouses devaient maintenant être arrivées au premier relais de poste et se demanda si leurs logements y seraient confortables.

Un sbire entra avec son repas du soir. Le juge l'avalait très vite, puis il se leva et but une tasse de thé, debout près du brasero.

La porte s'ouvrit de nouveau, livrant passage à Ma Jong. L'air déconfit, il expliqua :

— Ye Taï est sorti aussitôt après le repas de midi et n'est pas rentré dîner. Un de ses serviteurs m'a dit qu'il mangeait souvent dehors le soir, en compagnie d'autres joueurs, et qu'il ne rentrait le plus souvent que fort tard dans la nuit. Tsiao Taï est resté pour surveiller la maison.

— C'est bien fâcheux ! s'écria le juge d'un ton dépit. Moi qui espérais délivrer la pauvre jeune fille au plus vite ! Mais c'est inutile de continuer la surveillance, Ye Taï se présentera demain matin devant le tribunal en compagnie de Ye Pin et nous l'arrêterons à ce moment-là.

Une fois seul, le juge prit à nouveau place derrière son bureau et se replongea dans la lecture de diverses pièces administratives. En vain. Il était incapable de concentrer ses pensées sur son travail. L'absence de Ye Taï le contrariait beaucoup. Elle tombait vraiment mal. Mais après tout, c'était lui qui était ridicule de se tourmenter ainsi ! Pourquoi le coquin aurait-il décidé de se rendre justement ce soir à son repaire ?

Malgré tout, c'était bien dommage de ne pas pouvoir agir tout de suite, à présent que la fin de l'affaire était en vue. Peut-être que juste en ce moment, après avoir dîné dans un restaurant, Ye Taï se dirigeait vers son coin secret ? Sa capuche noire se reconnaîtrait facilement dans la foule. Soudain, le juge Ti se redressa sur son siège. Où avait-il vu récemment une telle coiffure ? N'était-ce pas dans la foule qui se pressait près du temple du dieu de la Cité ?

Le juge se leva brusquement.

Il se précipita vers l'armoire placée contre le mur du fond et se mit à fouiller dans un tas de vieux vêtements. Il en sortit un

manteau de fourrure pelé et rapiécé mais encore capable de lui tenir chaud. Après l'avoir enfilé et troqué son bonnet de fourrure contre un épais foulard qu'il enroula bien serré autour de sa tête et du bas de son visage. Puis il prit la boîte à remèdes qui se trouvait toujours dans son cabinet, et la suspendit par la courroie à son épaule. Un rapide coup d'œil dans le miroir à coiffure le rassura tout à fait. Il passerait sans difficulté pour un médecin ambulancier. Sans plus attendre, il quitta le Yamen par la porte Ouest.

La neige tombait en petits flocons qui voltigeaient paresseusement çà et là. Le juge se dirigea d'un pas rapide en direction du temple du dieu de la Cité, tout en jetant un coup d'œil scrutateur à tous les passants chaudement enveloppés dans de gros manteaux de fourrure. Mais il n'aperçut que de simples bonnets en fourrure et de temps à autre un turban tartare.

Il marchait depuis un bon moment quand il s'aperçut que le ciel s'était éclairci. Il songea qu'il avait une chance sur mille de rencontrer Ye Taï. À son vif mécontentement, il comprit soudain qu'il n'avait jamais véritablement cru à cette rencontre. Ce qu'il voulait surtout c'était se changer les idées. Tout valait mieux que ce bureau froid et vide. Vexé par cette découverte, le juge s'arrêta et jeta un bref regard autour de lui. Il se trouvait dans une étroite ruelle obscure et à peu près déserte. Il reprit son chemin d'un pas ferme. Il n'avait plus qu'à rentrer au plus vite au Yamen. Travailler lui calmerait les nerfs.

Soudain, il entendit sur le côté gauche de la rue des gémissements plaintifs. Il s'arrêta et aperçut un petit enfant recroquevillé contre une porte. Il se pencha et vit que c'était une fillette de cinq à six ans qui pleurait à chaudes larmes.

— Que se passe-t-il, ma toute petite ? demanda doucement le juge.

— Je me suis perdue et je ne sais pas comment rentrer chez moi, sanglota la pauvre enfant avec désespoir.

— Ne t'inquiète pas, je sais où tu habites et je vais te ramener chez toi, dit le juge d'un ton rassurant.

Il posa sa boîte à remèdes sur le sol, s'assit dessus et prit gentiment la fillette dans ses bras. Sentant son petit corps

frémir dans sa mince robe de chambre, il ouvrit son manteau et l'en enveloppa en la serrant contre lui :

— Il faut d'abord que tu te réchauffes, dit le juge.

— Et après, tu me ramèneras chez moi, dit la petite d'un ton satisfait.

— Promis ! Comment t'appelle ta maman, déjà ?

— Mei-lan ! répondit l'enfant d'un ton de reproche. Tu ne sais pas ça ?

— Bien sûr que je connais ton nom, répliqua le juge. C'est Wang Mei-lan.

— Maintenant tu te moques de moi, protesta sa petite compagne d'un ton de reproche. Tu sais bien que je m'appelle Lo Mei-lan !

— Mais oui ! Et ton père tient cette boutique près de...

— Tu ne sais rien du tout ! s'écria la petite déçue. Papa est mort, et c'est maman maintenant qui s'occupe de la boutique de coton.

— Vois-tu, ma petite, je suis médecin et je suis toujours très occupé, dit le juge d'un ton contrit. Dis-moi maintenant, par quel côté passes-tu quand tu te rends au marché avec ta maman ?

— Du côté des deux grands lions en pierre. Lequel tu préfères ?

— Celui avec le ballon sous la patte, répondit le juge Ti, dans l'espoir que cette fois au moins il tombait juste.

— Moi aussi ! s'écria joyeusement la fillette.

Le juge se leva. D'une main il jeta sur son épaule la boîte médicinale et se mit en marche, tenant la petite fille dans ses bras.

— J'aimerais bien que maman me montre le petit chat, dit-elle soudain.

— Quel petit chat ? demanda distraitement le juge Ti.

— Le chaton auquel parlait le monsieur à la voix douce quand il est venu voir maman l'autre soir. Tu ne le connais pas ?

— Non, répondit le juge. Et pour occuper l'esprit de sa petite compagne, il ajouta : Qui est-ce ?

— Je ne sais pas, j'étais sûre que tu le connaissais. Il vient quelquefois à la maison, mais très tard le soir, et je l'entends

parler à un petit chat. Mais quand j'ai demandé à maman de me montrer le chaton, elle s'est fâchée très fort et m'a dit que j'avais rêvé. Mais ce n'est pas vrai !

Le juge soupira. Cette veuve Lo avait sans doute un amant.

Comme ils arrivaient devant le temple du dieu de la Cité, le juge se renseigna auprès d'un boutiquier qui lui indiqua l'emplacement du magasin de cotonnades. Reprenant sa marche, le juge demanda à la petite fille :

— Pourquoi es-tu sortie si tard ?

— J'ai fait un mauvais rêve. Et j'avais si peur quand je me suis réveillée ! C'est pour ça que j'ai couru dehors pour retrouver maman.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé la servante ?

— Maman l'a renvoyée après la mort de papa. J'étais toute seule !

Le juge s'arrêta devant une porte où était gravée en gros caractères l'inscription : Magasin de coton Lo. La rue paraissait paisible. Il frappa et aussitôt la porte s'ouvrit. Une femme petite et assez mince apparut dans l'embrasement. Levant sa lanterne au-dessus de sa tête, elle demanda aigrement :

— Que faites-vous avec ma fille ?

— Elle est sortie à votre rencontre et s'est perdue, répondit le juge d'un ton calme. Vous devriez mieux la surveiller, elle aurait pu attraper froid.

La femme lui jeta un regard venimeux. Elle devait avoir environ trente ans et était plutôt jolie, mais le juge n'aima pas la lueur farouche qui brillait dans ses yeux ni sa petite bouche cruelle.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde... charlatan ! lança-t-elle d'un ton aigre. Et n'espérez pas m'escroquer la moindre sapèque !

En disant ces mots, elle tira sa fille à l'intérieur et claqua violemment la porte.

— Charmante personne ! murmura le juge, puis, haussant les épaules, il se remit en marche vers la rue principale.

Comme il se frayait un passage parmi les badauds rassemblés devant l'éventaire d'un marchand de nouilles, il se heurta à deux hommes de haute taille qui semblaient fort

pressés. Poussant un juron, le premier le saisit par l'épaule... mais le relâcha aussitôt en s'écriant :

— Auguste Ciel ! Notre juge !

Le magistrat considéra avec un sourire amusé l'air surpris de ses lieutenants et expliqua, un peu gêné :

— Finalement, j'ai décidé de me mettre moi-même à la recherche de Ye Taï, mais j'ai dû d'abord reconduire chez elle une petite fille égarée. À présent, nous allons poursuivre nos recherches ensemble.

Voyant le visage de ses lieutenants demeurer toujours aussi sombre, le juge demanda avec inquiétude :

— Qu'est-il arrivé ?

— Nous rentrions au tribunal pour vous le dire, Noble Juge, répondit Ma Jong d'une voix sourde. On vient de trouver Lan Tao-kouei assassiné dans l'établissement de bains.

— Assassiné ? Mais comment ?

— Il a été empoisonné, Noble Juge, répondit Tsiao Taï d'un ton amer. Un crime lâche et odieux.

— Allons là-bas immédiatement, dit le juge.

10

LE JUGE TI SE REND SUR LE LIEU DU CRIME. IL DÉCOUVRE UNE FLEUR EMPOISONNÉE AU FOND D'UNE TASSE.

UN GROUPE DE PERSONNES surexcitées s'était formé devant l'établissement de bains. Le surveillant du marché et ses assistants montaient la garde devant la porte. Ils barrèrent le passage au juge. D'un geste impatient, celui-ci baissa le foulard qui cachait le bas de son visage.

Reconnaissant le magistrat, ils s'écartèrent bien vite pour le laisser passer.

Dans le vaste hall, un gros homme au visage lunaire se présenta comme étant le propriétaire de l'établissement. Le juge Ti n'y était jamais venu, mais il savait qu'une source souterraine lui fournissait l'eau chaude à laquelle on attribuait des propriétés médicinales.

— Conduisez-moi sur le lieu du crime, ordonna-t-il.

Le propriétaire le mena dans un vestibule rempli de vapeur. Ma Jong et Tsiao Taï commencèrent aussitôt à se débarrasser de leurs robes.

— Vous devriez en faire autant, Noble Juge ! conseilla Ma Jong. La chaleur est encore plus étouffante dans les chambres.

Tandis que le juge, suivant le conseil de son lieutenant, retirait ses vêtements, le propriétaire se lança dans une description détaillée des lieux. Au fond du couloir, à gauche, se trouvait l'étuve commune, et, à droite, dix chambres avec des bains privés. Maître Lan utilisait toujours la dernière, celle qui était située tout au fond, et où il était sûr de ne pas être dérangé.

Comme leur guide faisait coulisser une lourde porte et que des nuages de vapeur brûlante venaient balayer le visage des visiteurs, le juge aperçut indistinctement les silhouettes de deux

garçons de bains, revêtus d'une veste et d'un pantalon en tissu noir huilé servant à les protéger des brûlures de la vapeur.

— Vos deux officiers ont ordonné à tous les baigneurs de partir, Votre Excellence, observa le propriétaire. Voici la chambre de maître Lan.

Ils pénétrèrent à l'intérieur. Le sergent et Tao Gan, postés près de la porte, s'écartèrent silencieusement pour laisser le passage au juge. Une cuve remplie d'une eau fumante occupait un tiers du sol pavé de pierres lisses. Juste devant se trouvaient une petite table de marbre et un banc en bambou. Le corps athlétique de Lan Tao-kouei, entièrement nu, gisait recroquevillé entre les deux meubles. Son visage était convulsé et d'une étrange couleur verdâtre. Sa langue boursouflée sortait de sa bouche.

Le juge détourna vivement le regard. Il aperçut alors une théière et quelques morceaux de carton posés sur la petite table.

— Voici la tasse, s'écria Ma Jong en pointant le doigt vers le sol.

Le juge s'agenouilla et examina les fragments. Il ramassa le fond de la tasse sur lequel se trouvait encore un petit dépôt d'un liquide brunâtre. Il le déposa avec précaution sur la table et demanda au propriétaire :

— Quand et comment le meurtre a-t-il été découvert ?

— Maître Lan avait ses petites habitudes, Votre Excellence, répondit le propriétaire. Il venait ici régulièrement tous les deux jours et presque toujours à la même heure. D'abord il prenait un bain d'eau chaude pendant au moins une demi-heure, puis il buvait une tasse de thé et faisait quelques exercices. Nous avions ordre de ne pas le déranger pendant une heure environ. À ce moment-là, il appelait un garçon de bains qui lui apportait du thé frais. Il en avalait quelques tasses puis se rhabillait dans le vestiaire et rentrait chez lui.

Le propriétaire toussota pour s'éclaircir la gorge, puis il reprit :

— Tous mes garçons l'aimaient beaucoup, et l'un d'eux attendait toujours dans le couloir, une théière à la main, pour devancer son appel. Mais ce soir, maître Lan n'a pas appelé. Le garçon a attendu une demi-heure, puis il est venu me chercher,

car il n'osait pas déranger lui-même le boxeur. Connaissant les habitudes de notre illustre client, j'ai immédiatement craint qu'il n'ait eu un malaise. Sans perdre une minute, je me précipitai vers sa chambre, ouvris la porte, et c'est là que je vis...

Il y eut un petit silence, puis le sergent dit :

— Le surveillant a envoyé quelqu'un au tribunal, et comme Votre Excellence était sortie, nous nous sommes tous les quatre immédiatement rendus sur le lieu du crime pour qu'on ne touche à rien. Tao Gan et moi avons interrogé tout le personnel, tandis que Ma Jong et Tsiao Taï notaient le nom et l'adresse de tous les clients. Malheureusement, personne n'a vu entrer ou sortir qui que ce soit de cette pièce.

— Comment le poison a-t-il été mélangé au thé ? demanda le juge.

— Tout nous permet d'affirmer que cela a été fait ici même, Noble Juge, répondit le sergent. Toutes les théières servies dans les salles de bains privées sont remplies avec du thé déjà prêt contenu dans une grande cruche posée dans le couloir. Si l'assassin avait versé le poison dans ce pot, il aurait tué d'un seul coup tous les clients de cet établissement. Comme maître Lan ne fermait jamais sa porte à clef, nous pouvons supposer que le meurtrier est entré dans cette pièce et a mis le poison dans la tasse sans que sa victime ne s'aperçoive de rien.

Le juge hocha la tête. Désignant du doigt une petite fleur blanche collée à l'un des fragments de la tasse, il demanda au propriétaire :

— Servez-vous du thé au jasmin à vos clients ?

Le maître des lieux secoua vigoureusement la tête.

— Votre Excellence n'y pense pas ! Nous n'avons pas les moyens d'offrir un thé aussi coûteux.

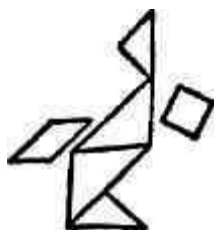
— Verse le reste de thé dans une petite cruche, ordonna le juge à Tao Gan, puis enveloppe le fond et les autres fragments de la tasse dans un morceau de papier huilé. Fais bien attention à ce que la fleur de jasmin ne se détache pas. Le contrôleur des décès découvrira bien vite si le thé contenu dans la théière renferme également du poison.

Tao Gan acquiesça d'un signe de tête distrait. Depuis un bon moment il avait les yeux fixés sur les morceaux de carton éparpillés sur la table. Brusquement, il s'exclama :

— Regardez, Noble Juge, notre ami jouait à son jeu favori quand l'assassin est entré.

Tous les regards se portèrent sur les petits bouts de carton qui paraissaient disposés au petit bonheur.

— Je n'en vois que six, remarqua le juge. Essayez de trouver le septième. Ce doit être le deuxième petit triangle.



Tandis que ses lieutenants examinaient attentivement le sol, le juge observait, immobile, le cadavre. Soudain il s'écria :

— Le poing de maître Lan est fermé ! Voyez s'il ne tient pas quelque chose.

Le sergent Hong desserra avec précaution les doigts du mort. Un morceau de carton en forme de triangle était collé à la paume. Il le tendit au juge.

— Voilà qui prouve, déclara le magistrat d'un ton grave, que la victime travailla à cette figure *après* avoir absorbé le poison ! Peut-être même a-t-il cherché par ce moyen à désigner son assassin ?

— On dirait que son bras a dérangé l'ordonnance de cette figure lorsqu'il est tombé sur le sol, remarqua Tao Gan. À présent, ces petits bouts de carton ne représentent plus rien du tout !

— Fais-moi quand même un croquis de leur disposition, Tao Gan, commanda le juge. Il nous faudra l'étudier soigneusement. Et toi, sergent, demande au surveillant de faire transporter le corps au tribunal. Ensuite, vous examinerez cette pièce pouce par pouce pendant que je vais aller interroger le caissier.

Ayant dit, le juge jeta un dernier regard attristé au boxeur et sortit de la pièce.

Après s'être rhabillé dans le vestibule, le magistrat ordonna au propriétaire de le conduire au bureau du caissier qui se trouvait à l'entrée de l'établissement.

Comme il prenait place derrière un petit bureau situé près de la caisse, il demanda au caissier qui suait à grosses gouttes :

— Avez-vous vu entrer maître Lan ? Et cessez de trembler ainsi, mon ami. Tranquillisez-vous ! Puisque vous êtes le seul à n'avoir pu quitter votre bureau et donc le seul dans cet établissement à n'avoir pu commettre le crime. Parlez, je vous écoute.

— Votre humble serviteur se souvient très bien de l'arrivée de maître Lan, Votre Excellence, bredouilla le malheureux. À son heure habituelle, et il paya ses cinq sapèques.

— Était-il seul ?

— Oui, Votre Excellence, comme toujours, répondit le caissier.

— Je suppose, poursuivit le juge, que vous connaissez de vue la plupart de ceux qui fréquentent cet établissement. Vous souvenez-vous des personnes qui sont entrées immédiatement après maître Lan ?

Le caissier plissa son front.

— Plus ou moins, Votre Excellence, car l'arrivée de notre célèbre boxeur marque toujours pour moi comme une sorte de coupure dans ma journée, si je puis dire. Ainsi, après maître Lan, est arrivé le boucher Liou, qui paya deux sapèques pour la cuve commune. Puis le maître de guilde Liao, cinq sapèques pour une salle de bains. Puis quatre bons à rien, de ceux qui fréquentent le bazar. Puis...

— Vous les connaissez tous les quatre ? l'interrompit le juge.

— Oui, Votre Excellence, répondit vivement le caissier. Puis se ravisant, il se gratta la tête d'un air perplexe, et rectifia : À la vérité, je n'en connais que trois. Pour le quatrième, c'était la première fois que je le voyais. Il était vêtu d'un pantalon et d'une veste noire comme en portent les Tartares.

— Combien ont-ils payé ? demanda le juge.

— Deux sapèques chacun pour le bain commun, et je leur ai remis leurs contremarques noires.

Comme le juge levait des sourcils interrogateurs vers le propriétaire, celui-ci attrapa deux petits carrés de bois laqué de noir suspendus par une ficelle à un tableau fixé au mur. Il les tendit au juge en expliquant :

— Voici les contremarques que nous utilisons, Votre Excellence. Les noires désignent la cuve commune, les rouges, les salles de bains privées. Chaque client remet un des deux bâtonnets constituant sa contremarque, au garçon, et il garde l'autre, marqué du même numéro, attaché autour du cou par une ficelle pendant son bain. Puis, une fois sorti de l'eau, il le rend au garçon qui, en échange, lui restitue ses vêtements.

— C'est votre seul moyen de contrôle ? demanda le juge d'un ton sarcastique.

— À vrai dire, Votre Excellence, répondit le gros homme d'un air penaud, notre seul but est de freiner les resquilleurs, ou d'empêcher que quelqu'un ne parte avec les vêtements d'un autre.

Le juge dut admettre en son for intérieur que ce n'était pas mal raisonné. Il se tourna vers le caissier et demanda :

— Les avez-vous vus repartir tous les quatre ?

— Je ne sais pas trop, répondit le caissier. Après la découverte du meurtre, les allées et venues n'ont pas cessé et...

L'entrée de Ma Jong et Tsiao Taï l'empêcha de poursuivre. Les deux lieutenants n'avaient trouvé aucun indice sur le lieu du crime.

— Lorsque vous avez vérifié l'identité des clients, demanda le juge à Ma Jong, se trouvait-il parmi eux un jeune homme vêtu à la façon tartare ?

— Non, Noble Juge, répondit promptement Ma Jong. Nous avons relevé le nom et l'adresse de tous les baigneurs, et si l'un d'eux avait porté le costume tartare nous l'aurions certainement remarqué. On n'en voit pas beaucoup par ici !

Se tournant vers le caissier, le juge lui dit :

— Allez voir si parmi les badauds attroupés dans la rue, ne se trouve pas un de ces jeunes gens.

Une fois le caissier parti, le juge garda le silence, tapotant la table avec une contremarque.

Le caissier revint bientôt accompagné d'un adolescent qui se tint embarrassé devant le juge.

— Qui est ce Tartare qui vous accompagnait ? demanda le magistrat.

L'adolescent lui jeta un regard anxieux.

— Je... je ne sais pas, monsieur ! bredouilla-t-il. Je l'ai rencontré avant-hier pour la première fois. Il traînait devant l'entrée de l'établissement de bains. Ce soir, il y était à nouveau, et quand nous sommes entrés, il nous a suivis.

— Décris-le, commanda le juge.

— Il est plutôt petit et mince. Il portait un grand foulard noir enroulé autour de la tête et de la bouche à la manière des Tartares. C'est pourquoi je n'ai pas pu voir s'il avait une moustache. Mais une grande mèche de cheveux dépassait du foulard. Quand mes amis ont voulu lui parler, il leur a jeté un regard si mauvais qu'ils n'ont pas insisté. On ne sait jamais avec ces Tartares, il paraît qu'ils portent toujours sur eux un long couteau et...

— Mais tu as pu mieux l'observer dans le bain ? coupa le juge.

— Il avait dû prendre une salle privée, monsieur, car nous ne l'avons pas revu.

Le juge Ti le regarda un instant, puis dit :

— C'est bon, tu peux partir.

Pendant que l'adolescent se précipitait vers la porte, le juge commanda au caissier.

— Comptez vos contremarques.

Le caissier s'empressa d'aligner les petits bâtonnets les uns à côté des autres et à les compter tandis que le juge observait ses gestes en caressant ses favoris d'un air songeur.

— C'est étrange, Votre Excellence ! dit enfin le caissier. Il me manque une contremarque noire, le numéro 36.

Le juge se leva brusquement et dit à ses lieutenants :

— Nous pouvons regagner le tribunal maintenant, nous avons vu ici tout ce qu'il y avait à voir. Nous savons comment le meurtrier a pu entrer et sortir sans être observé, et nous avons une idée générale de son apparence. Partons !

11

LE JUGE TI PARLE DE LA MORT DE MAÎTRE LAN AVEC MONSIEUR TCHOU ET SES LIEUTENANTS. LE CONTRÔLEUR DES DÉCÈS LE MET AU COURANT D'UNE MORT ANCIENNE BIEN SUSPECTE.

LE LENDEMAIN, au cours de la séance matinale, le juge Ti fit procéder à l'autopsie du corps de maître Lan. Tous les notables de Pei-tcheou étaient présents, et il ne restait plus une place libre dans la salle d'audience.

Quand il eut achevé son examen, le contrôleur des décès dit :

— Je puis affirmer à Votre Excellence que la mort de la victime est due à l'absorption d'un poison violent, une poudre extraite des racines de l'arbre à serpents qui pousse dans le sud de l'Empire. J'ai fait prendre à un chien malade un peu du contenu de la théière, puis du dépôt trouvé dans le fond de la tasse brisée. Le premier liquide se révéla complètement inoffensif, mais l'animal mourut aussitôt après avoir touché au dépôt avec sa langue.

— Comment le poison a-t-il été introduit dans la tasse ? demanda le juge.

— Le meurtrier a sans doute mis préalablement un peu de poudre de l'arbre à serpents dans une fleur de jasmin, répondit Kouo, puis il fit tomber celle-ci dans la tasse à l'insu de maître Lan.

— Qu'est-ce qui vous permet de faire une telle supposition ?

— Ce poison, Votre Excellence, expliqua le contrôleur des décès, n'a qu'une très légère odeur, mais si particulière qu'on la remarque aisément, surtout lorsque la poudre est mélangée à du thé brûlant. Mais en le glissant dans une fleur de jasmin, sa faible exhalaison est absorbée par le parfum subtil de la fleur. Lorsque j'ai fait chauffer le reste de dépôt après avoir pris soin

de retirer la fleur, j'ai immédiatement reconnu l'odeur du poison et ainsi pu l'identifier.

Le juge hocha la tête et ordonna au bossu d'apposer l'empreinte de son pouce au bas de sa déposition. Puis il abattit d'un coup sec son martelet sur la table :

— Ce tribunal n'a pas encore réussi à identifier le meurtrier de l'honorable maître Lan. Boxeur de grand renom, à maintes reprises champion des trois provinces du Nord, c'était également un homme noble et généreux. Notre Empire et plus encore le district de Pei-tcheou qu'il honora de sa présence pleurent aujourd'hui la disparition de cet homme éminent.

« Le tribunal fera tout ce qui est en son pouvoir pour que l'assassin soit retrouvé et puni afin que l'âme de maître Lan repose en paix.

Frappant de nouveau la table de son martelet, le juge continua :

— J'en arrive maintenant à l'affaire Ye contre Pan.

Il fit un signe au chef des sbires qui aussitôt poussa le vieil antiquaire devant l'estrade.

— Le scribe va maintenant faire lecture des deux témoignages concernant l'emploi du temps de Pan Feng le jour du meurtre, déclara le juge.

Le premier scribe se leva et d'une voix forte lut d'abord la déposition des deux soldats, puis le rapport des deux sbires sur l'enquête qu'ils avaient menée dans le village des Cinq Béliers.

D'une voix solennelle, le juge annonça alors :

— Ces témoignages prouvent que Pan Feng a dit toute la vérité concernant ses allées et venues entre le quinzième et le seizième jour de ce mois. En outre, cette Cour estime que si cet homme avait effectivement assassiné son épouse, il se serait bien gardé de quitter la ville pendant deux jours sans prendre la précaution de cacher le cadavre, du moins temporairement. Cette Cour juge donc insuffisamment fondée l'accusation portée contre lui et invite le plaignant à dire s'il peut présenter d'autres faits pour soutenir sa plainte ou s'il préfère la retirer purement et simplement.

— L'insignifiante personne agenouillée devant vous, se hâta de dire Ye Pin, demande respectueusement à la Cour la

permission de retirer sa plainte et d'accepter ses plus humbles excuses pour avoir commis un acte aussi insensé qui lui fut seulement dicté par le profond chagrin qui le frappa à la mort de sa sœur bien-aimée. Que la Cour, enfin, lui permette de parler également au nom de son frère cadet, Ye Taï.

— Votre déclaration sera dûment enregistrée, déclara le juge.

Puis se redressant de toute sa hauteur, il promena un regard rapide sur tous les visages assemblés devant l'estrade et demanda :

— Pourquoi votre frère ne s'est-il pas présenté en même temps que vous devant le tribunal ?

— Votre Excellence, répondit Ye Pin d'une voix inquiète, mon frère a disparu. Il est sorti hier après le repas de midi et depuis n'a pas reparu.

— Passe-t-il souvent la nuit dehors ? demanda le magistrat.

— Jamais, répondit Ye Pin avec un regard préoccupé. Il rentre souvent tard, c'est vrai. Mais il dort toujours à la maison.

Le juge fronça les sourcils.

— À son retour, dites-lui de se présenter immédiatement devant le tribunal. Il est tenu de retirer personnellement sa plainte contre Pan Feng.

Il abattit son martelet sur la table et annonça :

— Vous êtes libre, Pan Feng. Soyez convaincu que cette Cour fera tout ce qui est en son pouvoir pour retrouver le meurtrier de votre épouse.

Le vieil antiquaire frappa plusieurs fois le sol de son front en signe de reconnaissance. Quand il se releva, Ye Pin se précipita vers lui et se confondit en excuses.

Le juge ordonna alors au chef des sbires d'amener le propriétaire du bordel, les deux proxénètes et les deux prostituées. Il remit aux deux malheureuses les reçus dûment annulés par la Cour en leur annonçant qu'elles étaient libres. Puis il condamna les trois vilains personnages à trois mois de prison et à cinquante coups de fouet. Tous trois éclatèrent en protestations, le propriétaire du bordel plus fort que les autres. Son dos lacéré par les coups de fouet guérirait, mais la perte de deux belles filles, la chose était plus sérieuse !

Tandis que les sbires emmenaient les trois hommes, le juge expliqua aux deux femmes qu'elles pouvaient travailler dans la cuisine du tribunal en attendant le départ du prochain convoi militaire qui les ramènerait chez elles.

Les ex-prostituées tombèrent à genoux devant l'estrade et fondirent en larmes.

Une fois la séance close, le juge ordonna au sergent Hong d'inviter Tchou à les rejoindre dans son cabinet.

Le magistrat s'assit derrière son bureau et invita Tchou à prendre un fauteuil, puis les quatre lieutenants s'installèrent sur leurs tabourets pendant qu'un commis servait le thé dans un morne silence.

— La nuit dernière, dit enfin le juge, je n'ai pas poursuivi plus avant notre entretien sur le meurtre de maître Lan, car je tenais à connaître les résultats de l'autopsie et entendre l'opinion de monsieur Tchou sur toute cette affaire.

— Je ferai l'impossible pour que le misérable qui a assassiné notre illustre boxeur tombe entre les mains de la justice ! s'écria Tchou Ta-yuan. C'était le meilleur athlète que j'aie jamais connu. Votre Excellence a-t-elle quelque soupçon concernant l'identité de l'ignoble lâche qui a commis ce forfait ?

— Le meurtrier, dit le juge, est un jeune Tartare, ou du moins quelqu'un qui s'est fait passer pour tel.

Le sergent Hong jeta un coup d'œil à Tsiao Taï et dit :

— Quelles sont les raisons qui vous font penser que l'auteur du crime est un jeune homme, Noble Juge ? Après tout, il y avait plus de soixante personnes dans l'établissement de bains à ce moment-là d'après la liste établie par Ma Jong et Tsiao Taï.

— Mais aucune d'elles, répliqua le juge, n'aurait pu entrer dans la pièce occupée par maître Lan et en ressortir sans qu'on la remarquât. L'assassin savait que les garçons de bains portent des vêtements en toile huilée de couleur noire qui ressemblent à la tenue tartare ! Notre homme est entré dans l'établissement en même temps que les trois jeunes témoins. Mais au lieu de rendre sa contremarque dans le hall, il emprunta directement le couloir, comme s'il était l'un des employés de la maison. Souvenez-vous, à cet endroit la vapeur est si dense que l'on y voit à peine. Puis il se glissa furtivement dans la salle de bains

de sa victime, mit la fleur de jasmin empoisonnée dans la tasse et ressortit aussitôt. Je suppose qu'il a ensuite quitté l'établissement par la porte de derrière.

— Le coquin a pensé à tout ! s'écria Tao Gan.

— Nous possédons heureusement certains indices le concernant, déclara le juge. J'imagine qu'il s'est empressé de détruire la contremarque et son déguisement tartare. Mais dans sa hâte à quitter le lieu du crime, il ne s'est pas aperçu que maître Lan, luttant courageusement contre la mort, tentait de composer une figure avec ses sept bouts de carton, figure qui devrait permettre à la justice d'identifier son assassin ! D'autre part, nous savons que la victime connaissait bien cet homme, et nous possédons la description détaillée que nous en ont faite les trois jeunes gens. Monsieur Tchou pourra certainement nous dire si Maître Lan avait un élève de petite taille, plutôt mince, et aux cheveux assez longs.

— Aucun d'eux ne correspond à votre description, Noble Juge, répondit immédiatement Tchou Ta-yuan. Je les connais tous, ce sont de solides garçons, et, de plus, le maître exigeait que leurs crânes soient rasés ! Mais quelle tristesse qu'un tel athlète ait été assassiné à l'aide de poison, l'arme d'un lâche !

Pendant quelques instants le silence régna dans la pièce, puis Tao Gan qui tortillait les trois longs poils de sa verrue d'un air songeur murmura :

— L'arme d'un lâche... ou d'une femme.

— Lan ne s'est jamais intéressé aux femmes ! lança Tchou avec mépris.

Tao Gan secoua la tête.

— C'est peut-être justement pour cette raison que l'une d'elles l'aura tué, dit-il. Lan a peut-être repoussé les avances d'une femme, et cela donne parfois naissance à des haines violentes.

— Tout ce que je sais, moi, intervint Ma Jong, c'est que bien des jolies danseuses se lamentaient de son indifférence à leur égard. Elles me l'ont souvent répété. Sa réserve semblait les attirer, le Ciel seul sait pourquoi !

— C'est absurde ! s'écria Tchou avec colère.

Le juge Ti, qui avait jusqu'ici écouté en silence, prit à son tour la parole :

— Je vous avoue que cette idée me plaît assez, dit-il. Une femme mince aurait pu sans peine se déguiser en jeune Tartare. Mais, dans ce cas, elle était la maîtresse du boxeur. Quand elle est entrée dans la salle de bains, sa victime n'a même pas cherché à cacher sa nudité. Nous avons retrouvé les serviettes bien pliées sur l'étagère.

Tchou bouillonnait d'indignation.

— Maître Lan ! Une maîtresse ! cria-t-il. C'est hors de question !

— Je me souviens maintenant, intervint Tsiao Taï d'une voix posée, que lorsque frère Ma et moi avons rendu visite à notre ami, il s'est soudain violemment emporté contre les femmes. Il leur reprochait de miner nos forces. L'incident m'avait frappé car maître Lan se montrait d'ordinaire toujours très modéré dans ses propos.

Tandis que Tchou Ta-yuan ruminait sa désapprobation, le juge sortit de son tiroir les sept morceaux de carton qu'il avait demandé à Tao Gan de lui fabriquer. À l'aide de six fragments seulement, il reproduisit la figure que l'on avait trouvée près du mort, puis il essaya d'adapter la septième pièce, la clef de l'énigme. Au bout d'un instant, il dit :

— Si Lan a été tué par une femme, cette figure pourrait nous aider à découvrir son identité. Mais il a mélangé les pièces en tombant et est mort avant de pouvoir ajouter le dernier triangle. Nous sommes là en face d'un problème bien difficile !

Repoussant les morceaux de carton, il poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, notre première tâche est de procéder à une enquête sur tous les amis et familiers de la victime. Je vous propose, monsieur Tchou, de vous en charger avec Ma Jong, Tsiao Taï et Tao Gan et de vous partager la besogne afin de pouvoir commencer immédiatement. Quant à toi, Sergent, rends-toi au marché couvert pour interroger une nouvelle fois nos trois jeunes témoins. Montre-toi amical et offre-leur une tasse de vin ou deux. Cela leur rafraîchira peut-être la mémoire ! Ma Jong te donnera leurs noms et adresses. En sortant, dis au

contrôleur des décès que je désire le voir. J'aimerais avoir plus d'informations sur le poison qui fut utilisé par l'assassin.

Une fois seul, le magistrat but plusieurs tasses de thé d'un air songeur. L'absence de Ye Taï l'inquiétait. Le coquin se doutait-il des soupçons qui pesaient sur lui ? Le juge se leva et se mit à marcher de long en large. Le meurtre de madame Pan n'était toujours pas élucidé, et maintenant venait cette affaire d'empoisonnement. Ce serait un grand soulagement si l'on pouvait au moins retrouver mademoiselle Liao !

Lorsque Kouo se présenta, le juge l'accueillit par quelques mots aimables, et, se rasseyant derrière son bureau, l'invita à prendre place sur l'un des tabourets. Après quoi, il demanda :

— En votre qualité de pharmacien, vous allez sans doute pouvoir me dire comment l'assassin s'est procuré le poison. Il est plutôt rare, n'est-ce pas ?

Kouo repoussa la mèche de cheveux qui tombait sur son front, puis, posant ses grosses mains sur ses genoux, il répondit :

— Hélas, rien de plus facile au contraire à obtenir, Votre Excellence. Il est utilisé en petites doses pour les maladies de cœur, et la plupart des pharmacies en ont toujours en réserve.

Le juge poussa un soupir de découragement.

— Dans ce cas, aucune indication à espérer de ce côté ! Il remplaça les sept morceaux de carton devant lui, et tout en les disposant au petit bonheur, il ajouta : Notre dernière chance est dans ce puzzle.



LE JUGE TI ÉCOUTE LE CONTRÔLEUR DES DÉCÈS KOUO

Kouo secoua tristement la tête.

— Je n'en suis pas si sûr, Votre Excellence. Les souffrances provoquées par ce poison sont insoutenables, et la mort de la victime est presque instantanée.

— Peut-être, dit le juge. Mais n'oubliez pas que notre illustre boxeur était un homme d'une volonté hors du commun. Et il était devenu remarquablement habile à ce petit jeu de patience. Je suis persuadé que sentant qu'il n'aurait pas la force de se traîner jusqu'à la porte pour appeler de l'aide, maître Lan a essayé de désigner son assassin à l'aide de cette figure.

— Je dois reconnaître qu'il se montrait d'une adresse étonnante avec ces bouts de carton, admit le bossu. Lorsqu'il nous rendait visite, il nous amusait toujours, ma femme et moi, en composant en un clin d'œil les personnages les plus variés.

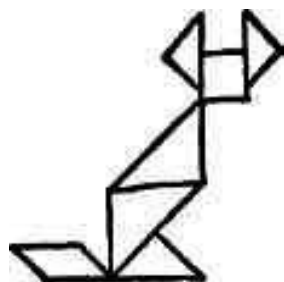
— Je n'arrive pas à comprendre ce que pouvait représenter la dernière figure composée par lui, murmura le juge en continuant vainement ses essais avec les bouts de carton :

D'un air pensif, le bossu reprit :

— Maître Lan était un homme d'une grande bonté, Votre Excellence. Apprenant que des vauriens du marché me

poussaient et me rudoyaient, il prit la peine d'inventer un système de lutte adapté à ma conformation physique : des jambes faibles, mais beaucoup de force dans les bras. Après cela, il eut la patience de me l'enseigner, et, depuis, personne n'ose plus s'attaquer à moi !

Le juge Ti n'avait pas entendu les derniers mots prononcés par le contrôleur des décès. Jouant distraitement avec ses sept morceaux de carton, il vit soudain qu'il venait de dessiner un chat.



Il remélangea prestement les bouts de carton. Le poison utilisé, la fleur de jasmin, le chat... Tout semblait désigner... Il se refusa à suivre jusqu'au bout le fil de ses pensées. Il releva la tête, et remarquant le regard étonné du contrôleur des décès, il s'empressa d'expliquer pour dissimuler sa consternation :

— Brusquement, je me suis souvenu d'une étrange rencontre que j'ai faite la nuit dernière. J'ai reconduit chez elle une petite fille qui s'était perdue, mais pour tout remerciement, sa mère m'a couvert d'injures ! C'est une veuve, et une bien désagréable personne. J'ai compris d'après l'innocent babillage de la petite que sa mère avait en secret un amant.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Kouo avec curiosité.

— Madame Lo. Elle tient une boutique de cotonnades.

Le contrôleur des décès sursauta.

— C'est une méchante femme, Votre Excellence ! s'exclama-t-il. J'ai été en relation avec elle à la mort de son époux, il y a cinq mois. Une bien curieuse affaire !

Le juge Ti était perplexe à la pensée de ce chat suggéré par les bouts de carton. Et ce Kouo qui venait de lui apprendre que maître Lan leur faisait souvent d'amicales visites ! Distraitement, il demanda :

— Qu'y avait-il de si étrange dans le décès de ce marchand de coton ?

Le bossu hésita un instant avant de répondre :

— Pour vous dire la vérité, Votre Excellence, j'ai trouvé que l'on avait traité toute cette affaire bien à la légère ! À l'époque, les hordes tartares avaient attaqué l'armée du Nord et des centaines de réfugiés envahirent la ville. Et je comprends que le prédécesseur de Votre Excellence ait eu d'autres chats à fouetter que de perdre un temps précieux avec le décès d'un marchand de coton !

— Pourquoi cette affaire lui aurait-elle pris tant de temps ? demanda le juge heureux de cette discussion. L'autopsie était là pour révéler tout indice suspect.

Le bossu secoua la tête d'un air malheureux.

— C'est bien là le problème, Votre Excellence, il n'y a pas eu d'autopsie.

Le juge retrouva toute son attention. Il se renversa dans son fauteuil et dit d'une voix sèche :

— Je vous écoute !

— Il y a cinq mois, à la fin de l'après-midi, commença Kouo, madame Lo se présenta au tribunal en compagnie du docteur Kouang, un médecin bien connu de Pei-tcheou. Celui-ci déclara que Lo Ming, le marchand de coton, s'était plaint de maux de tête au cours du repas de midi et qu'il était allé s'étendre. Peu après, sa femme l'avait entendu gémir. Quand elle entra dans la chambre à coucher, il était mort. Elle envoya aussitôt chercher le docteur Kouang qui examina le corps. Elle lui expliqua que son époux avait toujours eu le cœur faible. Le docteur lui demanda alors ce que le défunt avait mangé au cours de son repas. Elle lui répondit qu'il avait mangé du bout des lèvres mais qu'en revanche il avait vidé deux cruches de vin dans l'espoir de se débarrasser de son mal de tête. Se contentant de ce bref examen, le docteur Kouang signa un constat de décès déclarant que Lo Ming était mort d'une crise cardiaque due à une trop grande absorption d'alcool. Et le prédécesseur de Votre Excellence fit enregistrer la mort du marchand de coton comme étant due à cette cause.

Le juge demeurant silencieux, Kouo poursuivit :

— Peu de temps après, le frère du défunt me fit part d'un fait bien surprenant. Il m'apprit qu'il avait assisté à la toilette du mort et qu'il avait remarqué que si la couleur de son visage était normale, en revanche il avait les yeux très exorbités. Sachant que ce symptôme indique généralement un coup porté derrière le crâne, je rendis visite à madame Lo et je lui demandai de plus amples détails sur les circonstances de la mort de son époux. Cette furie se mit aussitôt à m'injurier. Je pris la liberté de rapporter ces quelques faits au juge, en ajoutant que madame Lo n'avait pas très bonne réputation à Pei-tcheou. Mais le magistrat me répondit qu'il était pleinement satisfait du constat de décès établi par le docteur Kouang, et qu'il ne voyait aucune raison d'ordonner une autopsie. C'est ainsi que se termina cette affaire.

— Vous n'en avez jamais reparlé avec le docteur Kouang ? demanda le juge. Après tout, c'est lui qui avait examiné le corps.

— J'ai fait plusieurs tentatives dans ce but, Votre Excellence, mais il semblait m'éviter. Puis des rumeurs circulèrent selon lesquelles il s'occupait de magie noire. Il quitta Pei-tcheou en même temps qu'un flot de réfugiés en direction du Sud, et personne n'a jamais plus entendu parler de lui.

Le juge Ti caressa sa barbe d'un air pensif.

— Voilà effectivement une bien étrange affaire, dit-il. Comment se fait-il que l'on pratique encore la magie noire à Pei-tcheou ? Tout le monde sait pourtant que l'exercice de ces rites étranges est puni de la peine capitale selon notre code.

Le contrôleur des décès haussa les épaules.

— De nombreuses familles de Pei-tcheou ont du sang tartare dans les veines, Votre Excellence. Quelques illuminés s'imaginent posséder l'art secret de leurs ancêtres. Ils racontent qu'ils peuvent tuer quelqu'un simplement en récitant des incantations, en brûlant ou en découpant un portrait de leur malheureuse victime ! D'autres obéissent aux enseignements du taoïsme en prenant pour maîtresse une sorcière, afin d'obtenir une jeunesse éternelle. C'est du moins ce qu'ils disent ! Pour moi tout ça n'est que superstitions barbares, mais maître Lan, qui avait étudié cette question avec un grand sérieux, m'a assuré qu'il y avait du vrai dans ces croyances !

— Notre maître Confucius, objecta le juge Ti d'un ton impatient, nous a expressément enjoint de nous tenir à l'écart de ces sombres pratiques. Jamais je n'aurais cru qu'un homme de la sagesse de maître Lan ait pu perdre son temps à étudier ces singulières doctrines.

— C'était un homme d'une grande curiosité, Votre Excellence, répondit timidement le bossu.

— En tout cas, reprit le magistrat, je vous remercie de m'avoir mis au courant de cette affaire. Je vais convoquer madame Lo pour qu'elle me donne plus de détails sur la mort de son mari.

Le juge prit un papier sur son bureau et Kouo se hâta de s'incliner devant lui et quitta la pièce.

12

LE JUGE ÉCHANGE DES VUES POÉTIQUES AVEC MADAME KOUO. UNE FEMME DÉSOBÉIT AUX ORDRES DU TRIBUNAL.

DÈS QUE LA PORTE se fut refermée sur le contrôleur des décès, le juge Ti jeta le papier qu'il tenait sur la table. Se croisant les bras, il chercha à démêler les pensées confuses qui se pressaient dans son esprit.

N'arrivant à rien, il se leva et enfila son costume de chasse. Un peu d'exercice l'aiderait peut-être à s'éclaircir les idées. Il commanda au garçon d'écurie d'amener son cheval favori dans la grande cour, l'enfourcha et sortit.

Après avoir fait plusieurs fois le tour du terrain d'exercice au galop, il suivit la rue principale jusqu'à la porte Nord et sortit de la ville.

Forçant sa monture à avancer lentement dans la neige, il descendit vers la grande plaine blanche. Le ciel était lourd et annonçait une nouvelle chute de neige.

À droite de la route, deux grosses pierres indiquaient le début de l'étroit sentier menant à l'amas rocheux connu sous le nom de la colline aux herbes médicinales. Le juge décida de grimper là-haut et de rentrer au Yamen après ce petit exercice. D'un léger coup de cravache, il encouragea sa monture à gravir le sentier escarpé, mais, lorsque la pente devint trop raide, il mit pied à terre, tapota le cou du cheval, et attacha les rênes à un tronc d'arbre.

Comme il commençait son escalade, il s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir la trace de petits pieds dans la neige. Il se demanda un instant s'il devait continuer, puis haussant les épaules, il reprit son ascension.

Un seul arbre ornait le sommet de la colline, un beau prunier d'hiver dont les branches noires étaient décorées de centaines de petits boutons rouges. De l'autre côté, près de la balustrade en bois, une femme en manteau de fourrure grise creusait la neige avec une petite truelle. Quand elle entendit la neige crisser sous les bottes du juge Ti, elle se redressa, et, posant sa truelle dans le panier placé à côté d'elle, s'inclina très bas.

— Je vois que vous ramassez de l'herbe de lune, dit le juge.

Madame Kouo acquiesça d'un petit signe de tête.

La capuche en fourrure entourant son visage faisait admirablement ressortir la délicatesse de ses traits.

— Je n'ai pas eu beaucoup de chance jusqu'ici, Votre Excellence, répondit-elle en souriant. Et, désignant les quelques herbes au fond de son panier, elle ajouta : Voilà tout ce que j'ai trouvé !

— Je suis venu me perdre dans ces collines, dit le juge, pensant qu'un peu d'exercice me ferait grand bien. Le meurtre affreux de maître Lan ne quitte pas mes pensées !

À ces mots, le visage de madame Kouo s'assombrit. Elle resserra son manteau autour d'elle et murmura :

— Je n'arrive pas à y croire ! Lui qui était si fort et en si bonne santé.

— L'homme le plus robuste est sans défense contre le poison, observa sèchement le juge. Mais je crois savoir qui a commis ce meurtre affreux.

Madame Kouo ouvrit de grands yeux.

— Qui est cet homme, Votre Excellence ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— Je n'ai pas dit que c'était un homme, corrigea vivement le juge.

Son interlocutrice secoua lentement sa petite tête.

— Ce ne peut être qu'un homme ! affirma-t-elle d'un ton ferme. J'ai souvent rencontré le maître qui entretenait des relations amicales avec mon mari. Il se montrait courtois et même aimable avec moi aussi, mais on sentait bien qu'avec les femmes il était... différent.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda le juge.

— Eh bien, répondit-elle en pesant chaque mot, il donnait l'impression de ne pas être conscient de leur présence...

Une légère rougeur colora ses joues et elle détourna la tête.

Mal à l'aise, le juge se dirigea vers la balustrade et jeta un regard dans le vide. Involontairement, il recula. Au-dessous de lui, à au moins cinquante pieds plus bas, des rochers aigus émergeaient de la neige.

Il promena son regard sur la vaste plaine enneigée ne sachant pas trop comment poursuivre la conversation.

Être conscient de la présence d'une femme... Cette idée le troublait étrangement. Réussissant malgré tout à se dominer, il pivota sur lui-même et demanda :

— Lors de ma visite chez vous, j'ai été étonné par le nombre de chats que vous possédiez, et je me demandais qui de vous ou de votre époux affectionne si fort ces petites bêtes ?

— Nous les aimons tous les deux, Votre Excellence, répondit madame Kouo. Mon mari ne supporte pas de voir souffrir les animaux et il rapporte souvent à la maison des chats égarés ou malades dont je m'occupe. Nous en avons maintenant sept, des grands et des petits !

Le juge hocha la tête d'un air absent. Son regard se posa sur le prunier solitaire.

— Cet arbre doit être très beau lorsqu'il est en fleur, dit-il.

— Oh oui ! s'écria madame Kouo. Et cela peut maintenant se produire d'un jour à l'autre. Je ne sais plus quel poète a si bien décrit cela... la joie de celui qui entend les pétales tomber sur la neige.

Le juge connaissait parfaitement ce vieux poème mais il se contenta de dire :

— Je me souviens en effet de quelques vers à ce sujet. Puis il ajouta sèchement : Il est tard, madame, je dois maintenant regagner le tribunal.

Madame Kouo s'inclina très bas et le juge commença à redescendre lentement le sentier escarpé.

TOUT EN MANGEANT distraitement son simple repas de midi, le juge songea à nouveau à sa conversation avec le

contrôleur des décès. Quand un commis entra avec le thé, il lui dit d'aller chercher le chef des sbires.

Lorsque ce dernier entra dans la pièce, il lui ordonna :

— Rends-toi au magasin de cotonnades de madame Lo, près du temple du dieu de la Cité, et amène cette dame ici. J'ai quelques questions à lui poser.

Le chef des sbires parti, le juge but lentement son thé. Une pensée désagréable venait de lui venir à l'esprit : n'était-ce pas stupide de sa part de vouloir ramener au jour cette vieille affaire du décès suspect de Lo Ming alors qu'il avait déjà deux meurtres sur les bras ? Mais les paroles du contrôleur des décès l'intriguaient. Et puis cela l'empêcherait peut-être de penser à cet autre soupçon qui commençait à obséder son esprit !

Il s'allongea sur son banc de repos pour dormir un peu, mais il n'arriva pas à trouver le sommeil. Se tournant et se retournant sans cesse, il essaya de retrouver le texte exact du poème sur les pétales de fleurs de prunier. Soudain, tout lui revint. Écrit par un poète qui avait vécu près de deux siècles auparavant, il s'intitulait : *Une soirée d'hiver dans l'appartement des femmes.*

*L'oiseau pleure sa solitude dans la tristesse d'un soir d'hiver,
Mais plus solitaire encore est le cœur qui ne peut pas pleurer.
De sombres pensées venues de jours lointains la hantent,
Tandis que s'enfuit le bonheur, remords et tristesse sont là
pour toujours.*

*Oh, qu'un nouvel amour vienne chasser mon ancienne douleur
Et que la fleur du prunier fleurisse à nouveau !
Ouvrant la fenêtre, elle voit les branches trembler sous le vent
Et elle entend les pétales tomber sur la neige cristalline.*

Le poème n'était pas très connu, et madame Kouo n'en avait sans doute vu que les deux dernières lignes citées dans quelque roman. À moins qu'elle ne l'ait lu en entier et y ait fait allusion à dessein ? Fronçant les sourcils, le juge se leva brusquement. Jusqu'à présent, il s'était toujours uniquement intéressé à la poésie didactique, et considérait les poèmes d'amour comme une perte de temps. Mais cette fois, il découvrait dans cette

élégie sentimentale une profondeur psychologique qu'il n'avait jamais remarquée auparavant.

Agacé, il s'approcha du réchaud à thé, et se frotta le visage avec une serviette chaude. Puis il retourna s'asseoir derrière son bureau et se plongea dans la lecture des documents administratifs que le premier scribe lui avait apportés.

Il était encore occupé à cette tâche quand le chef des sbires revint. Voyant son air penaud, le juge Ti demanda :

— Qu'est-il encore arrivé ?

Le chef des sbires tortilla nerveusement sa moustache, hésita, puis finit par dire :

— Madame Lo a refusé de venir, Noble Juge.

— Quoi... que dis-tu ? s'écria le juge abasourdi. Mais pour qui se prend-elle ?

— Elle m'a dit, continua le chef des sbires, que puisque je n'avais pas de mandat d'amener, elle n'était pas obligée de me suivre.

Voyant que la colère du juge était sur le point d'exploser, il se hâta de continuer :

— Après cela elle m'a couvert d'injures et a fait un tel tapage que bientôt tout le quartier était rassemblé autour de nous. Elle hurlait qu'il y avait encore des lois dans l'Empire et que l'on n'avait pas le droit de tramer une honnête femme devant le tribunal sans raison valable. J'ai voulu l'entraîner de force, mais elle se débattait comme un chat sauvage et comme la foule commençait à prendre son parti, j'ai préféré venir demander de nouvelles instructions à Votre Excellence.

— Si c'est un mandat d'amener que veut cette femme, eh bien, elle l'aura ! s'écria le juge furieux.

Il prit son pinceau et remplit rapidement une formule officielle. Puis il la tendit au chef des sbires en disant :

— Prends quatre hommes avec toi et ramène-moi cette femme !

Sans perdre une minute, le chef des sbires sortit de la pièce.

Le juge Ti se mit à marcher de long en large dans son cabinet. Quelle harpie cette madame Lo ! Le juge songea qu'il avait beaucoup de chance d'avoir de si bonnes épouses. La Première était d'une grande beauté et avait reçu une excellente

éducation. C'était une femme très cultivée et la fille aînée du meilleur ami de son père. Ils se comprenaient à mi-mot, et elle avait toujours été pour lui d'un grand secours dans les moments difficiles. Leurs deux fils lui étaient une source constante de joie. Sa Deuxième Épouse n'était peut-être pas aussi cultivée, mais elle avait belle allure et possédait un solide bon sens qui lui permettait de diriger au mieux leur grande maisonnée. La petite fille qu'elle lui avait donnée semblait douée du même esprit pratique que sa mère. Il avait rencontré sa Troisième Épouse alors qu'il occupait son premier poste de magistrat à Peng-lai. Dans de tragiques circonstances, la malheureuse avait été abandonnée par sa famille⁴ et le juge l'avait recueillie chez lui en qualité de femme de chambre de sa Première Épouse. Mais cette dernière s'était prise d'affection pour la jeune fille et elle avait insisté auprès du juge pour qu'il en fît sa Troisième Épouse. Le magistrat avait d'abord refusé, craignant d'abuser de la reconnaissance de la jeune fille. Mais comprenant bientôt qu'elle lui était profondément attachée, il céda et n'eut jamais à le regretter. C'était une jeune femme intelligente, vive, au caractère enjoué, et ils pouvaient maintenant jouer tous les quatre aux dominos, le passe-temps favori du juge.

Brusquement, il songea que la vie à Pei-tcheou devait manquer d'attraits pour elles, et, comme les fêtes du Nouvel An approchaient, il se promit de leur choisir quelques jolis présents.

Il alla ouvrir la porte et demanda :

— Aucun de mes lieutenants n'est encore de retour ?

— Non, Votre Excellence, répondit un sbire. Après avoir eu une longue consultation dans la salle du greffe avec l'honorable Tchou Ta-yuan, ils sont tous partis ensemble.

— Dis au garçon d'écurie d'amener mon cheval, commanda-t-il.

Pendant que ses lieutenants recueillaient des renseignements qui lui permettraient d'arrêter l'assassin de maître Lan, le mieux pour lui, pensa-t-il, était d'aller interroger

⁴ Voir *Trafic d'or sous les Tang*, chapitre XV, in *Les Débuts du juge Ti*.

de nouveau Pan Feng. En chemin, il s'arrêterait chez le papetier Ye Pin pour savoir si son frère avait reparu. Il n'arrivait pas à se débarrasser du désagréable sentiment que l'absence prolongée de Ye Tai présageait de nouveaux ennuis.

13

LE JUGE TI REND VISITE À UN ANTIQUAIRE. SON HÔTE LUI APPREND LES DANGERS DE LA LAQUE.

LE JUGE arrêta sa monture devant la papeterie et cria au commis planté devant la porte d'aller chercher son maître.

Le vieux commerçant sortit en toute hâte et invita respectueusement le juge à entrer boire une tasse de thé. Mais celui-ci refusa et, sans descendre de cheval, il expliqua à Ye Pin qu'il désirait simplement savoir si Ye Taï était rentré.

— Non, Votre Excellence, répondit Ye Pin d'un ton inquiet, je suis toujours sans nouvelles de lui ! J'ai envoyé mon commis faire le tour de tous les restaurants et maisons de jeux que fréquentait mon pauvre frère, mais personne ne l'a vu depuis deux jours. Je commence sérieusement à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de fâcheux.

— S'il n'est pas rentré ce soir, dit le juge, je ferai apposer des placards sur les murs de la ville avec son signalement, et j'avertirai également la police militaire. Mais ne vous tracassez pas trop, votre frère ne m'a pas donné l'impression de pouvoir être une victime facile pour les voleurs de grands chemins ou autres mauvais garçons. Cependant, si vous continuez à être sans nouvelles de lui, prévenez-moi après le repas du soir.

Ayant dit, le juge éperonna son cheval et reprit sa route en direction de la demeure de Pan Feng. À nouveau, il fut frappé par l'aspect lugubre de l'endroit, même à une heure proche du repas du soir, la rue était entièrement déserte.

Il descendit devant le corps de logis réservé à l'antiquaire et attacha les brides de sa monture à un anneau de fer fixé dans le mur. Il dut frapper à coups redoublés un bon moment avec le manche de sa cravache avant que le vieil homme vienne enfin lui ouvrir.

L'antiquaire eut l'air fort surpris en reconnaissant son visiteur. Il conduisit le juge dans le hall et là se confondit en excuses pour n'avoir pas allumé de feu.

— Si Votre Excellence veut bien m'attendre un instant, j'irai chercher le brasero qui se trouve dans mon atelier.

— Ne prenez pas cette peine, dit le juge, allons plutôt là-bas. J'ai toujours aimé voir l'endroit où travaillent les gens.

— Mais mon atelier est dans un désordre affreux ! s'écria Pan, effrayé. Je viens juste de commencer mes rangements.

— Aucune importance, dit le juge d'un ton sec. Allons-y !

Lorsqu'ils entrèrent dans le minuscule atelier, le juge vit que la pièce ressemblait plus que jamais à une chambre de débarras. Des vases de porcelaine de toutes tailles jonchaient le sol entre deux caisses vides, et la table croulait sous les livres, les boîtes et les paquets. Mais dans le brasero de cuivre, le charbon brillait sous les flammes et une agréable chaleur régnait dans la pièce.

Le vieil antiquaire aida le juge à ôter son lourd manteau de fourrure et l'invita à s'asseoir sur le tabouret placé à côté du brasero. Tandis que le maître des lieux se précipitait dans la cuisine pour préparer du thé, le juge jeta un regard plein d'intérêt au gros couperet posé au milieu de la table sur un chiffon huilé. Apparemment, Pan Feng était en train de le nettoyer au moment où le juge avait frappé. Puis ses yeux tombèrent sur un gros objet de forme cubique qui se trouvait posé par terre, à côté de la table, et recouvert d'un morceau de chiffon humide. Par curiosité, il s'apprêtait à soulever un coin du tissu quand Pan revint dans la pièce.

— N'y touchez pas ! s'écria-t-il.

Le juge jeta un regard étonné à l'antiquaire qui se hâta d'expliquer :

— C'est une petite table laquée que je suis en train de réparer, Votre Excellence. Et il ne faut jamais toucher à la laque humide avec les mains nues. La peau risque de s'infecter dangereusement.

Le juge se souvint alors d'avoir vaguement entendu parler des pénibles effets de l'empoisonnement par la laque humide. Tandis que son hôte remplissait les tasses, il dit :

— Vous avez là un bien beau couperet, ce me semble.

Pan prit l'instrument et passa prudemment son pouce sur le fil de la lame.

— En effet, dit-il avec fierté. Cet objet a plus de cinq cents ans. À l'époque, on s'en servait pour égorger les taureaux destinés aux sacrifices. Sa lame est encore en parfait état.

Le juge but lentement son thé. Il nota combien tout était tranquille dans la maison. On n'y entendait pas le moindre son.

— J'ai le regret, commença-t-il soudain, de devoir vous poser une question très embarrassante. Le scélérat qui a assassiné votre femme savait que vous deviez quitter la ville ce jour-là — les faits le prouvent —, et seule votre épouse a pu le renseigner. Avez-vous quelque raison de croire qu'elle entretenait des relations avec un autre homme ?

Pan devint affreusement pâle et jeta au juge un regard gêné.

— Je dois avouer, dit-il d'un ton morne, que depuis quelques semaines j'avais remarqué un changement dans l'attitude de mon épouse. Il est difficile d'exprimer ce genre d'impression avec des mots, mais...

Il hésita un instant, puis, voyant que le juge ne faisait aucun commentaire, il continua.

— Je ne veux pas proférer d'accusations hasardeuses, mais je ne peux m'empêcher de penser que Ye Taï est pour quelque chose dans tout ce qui s'est passé. Il profitait toujours de ce que j'étais sorti pour rendre visite à mon épouse. Celle-ci n'était pas sans charme, Votre Excellence, et j'ai parfois soupçonné Ye Taï de la pousser à me quitter. Il envisageait sans doute de la vendre comme concubine à un homme plus riche que moi. La malheureuse aimait le luxe, Votre Excellence, et mes pauvres moyens ne m'ont jamais permis de la couvrir de bijoux, et...

— Excepté de lui offrir des bracelets en or incrustés de rubis, interrompit le juge d'un ton glacial.

— Des bracelets en or ? s'exclama Pan éberlué. Votre Excellence doit se tromper ! Ma femme n'a jamais possédé qu'une bague en argent que sa tante lui avait donnée.

Le juge se leva.

— N'essayez pas de me tromper, Pan Feng, dit-il d'un ton sévère. Vous savez aussi bien que moi que votre épouse

possédait de lourds bracelets en or ainsi que plusieurs épingles à cheveux également en or.

— C'est impossible. Votre Excellence ! s'écria, bouleversé, le vieil antiquaire. Elle n'a jamais eu en sa possession d'objets aussi coûteux.

— Suivez-moi, commanda le juge. Je vais vous les montrer.

Pan lui emboîtant le pas, le juge pénétra dans la chambre à coucher.

— Ouvrez la première de ces boîtes, les bijoux sont à l'intérieur, ordonna le juge d'un ton ferme en désignant du doigt les boîtes à vêtements empilées sur le sol.

Dès que l'antiquaire eut soulevé le couvercle du coffre, le juge vit immédiatement qu'il était rempli à moitié de vêtements féminins en désordre. Il se souvenait parfaitement, pourtant, que lors de leur première visite, ils avaient trouvé les vêtements rangés et pliés avec soin et que Tao Gan avait pris la peine, après sa fouille minutieuse, de les remettre dans le même ordre.

Le juge garda les yeux fixés sur Pan pendant tout le temps qu'il retirait un à un les vêtements et les empilait sur le sol. Une fois la boîte vide, l'antiquaire s'écria avec un gros soupir de soulagement :

— Votre Excellence voit bien maintenant qu'il n'y a jamais eu de bijoux dans ce coffre.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil, dit le juge en écartant Pan d'un geste brusque.

Il s'agenouilla devant le coffre et souleva, tout au fond, le couvercle du compartiment secret. Le compartiment était vide.

Se relevant, il dit d'un ton glacial :

— Vous n'êtes pas très intelligent, Pan Feng. On ne trompe pas ainsi un magistrat du tribunal. Cacher ces bijoux ne vous servira à rien ! J'exige que vous me disiez la vérité sur toute cette affaire, toute la vérité.

— Je jure à Votre Excellence, s'écria Pan Feng d'un ton grave, que j'ignorais jusqu'à l'existence de ce tiroir secret !

Le juge réfléchit un moment, puis son regard fit lentement le tour de la pièce. Soudain, il alla vers la fenêtre de gauche et tira sur l'un des barreaux qui paraissait légèrement tordu. Deux morceaux de métal lui restèrent dans la main. Il palpa les autres

barreaux. Tous avaient été sciés en deux endroits, puis, après coup, la partie manquante avait été soigneusement remise en place.

— Un voleur est entré ici pendant votre absence, dit le juge.

— Mais on ne m'a rien pris, Votre Excellence ! À mon retour du tribunal, j'ai retrouvé tout mon argent bien rangé au même endroit !

— Et les vêtements ? demanda le juge. Lorsque j'ai examiné cette pièce après le meurtre, le coffre était plein. Pourriez-vous me dire quels vêtements ont disparu ?

Après avoir fouillé rapidement dans le tas empilé sur le sol, Pan déclara :

— Il manque deux robes en lourd brocart doublées de zibeline. Ce présent de grande valeur avait été fait à ma femme par sa tante à l'occasion de son mariage.

Le juge hocha la tête d'un air songeur. Puis il jeta à nouveau un rapide coup d'œil autour de lui.

— J'ai l'impression qu'il manque encore autre chose. Que je me souviene... Mais oui, il y avait une petite table laquée de rouge dans ce coin là-bas !

— Bien sûr, Votre Excellence, c'est celle-là même que vous avez aperçue tout à l'heure dans mon atelier, répondit Pan.

Le juge ne fit aucun commentaire. Caressant d'un air pensif ses longs favoris, il voyait maintenant se dessiner peu à peu la trame de toute cette affaire. Quel idiot il avait été de ne pas discerner plus tôt toute l'importance de l'indice des bijoux ! Le criminel avait commis une grosse erreur, et lui n'avait pas su en profiter, mais, à présent, tout devenait clair !

S'arrachant enfin à ses réflexions, il déclara au vieil antiquaire qui l'observait avec de grands yeux anxieux :

— Je suis sûr maintenant que vous avez dit la vérité, Pan Feng. Retournons dans votre atelier.

Tandis que le juge avalait une tasse de thé pour se réchauffer un peu, Pan enfila une paire de gants et souleva le morceau de tissu humide qui recouvrait la table laquée.

— Voici la petite table dont parlait Votre Excellence. C'est une belle pièce. Mais j'ai dû remettre une nouvelle couche de laque. L'autre jour, avant de partir pour le village des Cinq

Béliers, je l'avais mise dans un coin de notre chambre à coucher pour qu'elle sèche. Malheureusement, quelqu'un a dû y toucher sans précaution pendant mon absence, et lorsque je l'ai examinée ce matin j'y ai découvert une large éraflure sur le dessus. C'est pourquoi je viens d'y repasser une nouvelle couche de laque.

Le juge posa sa tasse.

— Ce n'est pas votre épouse qui aurait pu l'abîmer en s'appuyant dessus ? demanda le juge.

— Elle n'était pas si ignorante, Votre Excellence ! Je l'avais avertie à maintes reprises des dangereuses brûlures provoquées par la laque tiède. Elle n'ignorait pas les souffrances qui en résultaient ! Le mois dernier, madame Lo, celle qui tient la boutique de coton, est venue me trouver pour une brûlure de ce genre. Elle souffrait horriblement de la main droite qui était enflée et couverte de vilaines pustules. Elle voulait savoir comment soigner ces plaies et je lui expliquai que...

— Comment connaissez-vous cette femme ? interrompit le juge.

— Quand elle était encore une petite fille, Votre Excellence, ses parents habitaient dans la maison à côté de la mienne dans le quartier Ouest. Une fois mariée, je l'ai perdue de vue. Et je ne l'ai pas regretté d'ailleurs, car je n'ai jamais aimé aucune des femmes de cette famille. Son père était un honorable commerçant, mais sa mère était d'origine tartare et s'occupait de magie noire. Sa fille partageait ses goûts étranges. Toujours à préparer des potions maléfiques dans sa cuisine, il lui arrivait de tomber en transe et elle racontait alors des choses à vous donner la chair de poule. Apparemment, elle connaissait ma nouvelle adresse et en profita pour venir me consulter au sujet de sa main brûlée par la laque. C'est à cette occasion qu'elle m'annonça le décès de son mari.

— Tout cela est fort intéressant, dit le juge en jetant un regard de pitié à l'antiquaire. Puis il ajouta : Je sais maintenant qui a tué votre femme, Pan Feng, mais c'est un fou dangereux et il va nous falloir agir avec précaution. Ne quittez pas votre maison ce soir et clouez de solides planches à cette fenêtre de

vosre chambre à coucher. Et fermez bien vosre porte à clef. Demain, vous saurez tout.

Pan Feng avait écouté ces paroles bouche bée. Sans lui donner le temps de poser la moindre question, le juge Ti le remercia pour sa tasse de thé et prit congé de lui.

14

UNE JEUNE VEUVE EST ENTENDUE PAR LE TRIBUNAL. SON INSOLENCIE FAIT PERDRE PATIENCE AU JUGE TI.

À SON RETOUR au tribunal, le juge Ti trouva Ma Jong, Tsiao Taï et Tao Gan qui l'attendaient dans son cabinet. Leur mine déconfite lui apprit tout de suite le peu de succès de l'enquête dont il les avait chargés.

— Monsieur Tchou avait pourtant établi un bon plan, Votre Excellence, commença tristement Ma Jong, mais cela n'a pas servi à grand-chose. Lui et Tsiao Taï ont rendu visite à tous les notables de la ville et dressé une liste de tous les élèves qu'a eus maître Lan. La voici, mais je ne sais pas trop ce qu'on pourra en tirer.

Il sortit de sa manche un rouleau de papier qu'il remit au juge. Pendant que ce dernier y jetait un coup d'œil, Ma Jong poursuivit :

— Avec l'aide du sergent Hong et de Tao Gan, j'ai moi-même fouillé la maison de maître Lan. Nous n'y avons rien découvert suggérant que le boxeur ait jamais eu maille à partir avec qui que ce fût. Heureusement, l'interrogatoire de son chef-assistant, un gentil garçon nommé Mei Tchong, nous a appris un fait nouveau qui pourrait avoir son importance.

Jusqu'ici, le juge avait écouté Ma Jong d'une oreille distraite, l'esprit encore occupé par ses étonnantes découvertes dans la maison de Pan Feng, mais aux dernières paroles de son lieutenant il se redressa et demanda vivement :

— Quel fait nouveau ?

— Un soir, en revenant inopinément chez son maître, répondit Ma Jong, il a entendu celui-ci parler à une femme.

— Qui était cette femme ? demanda le juge Ti très intéressé.

Ma Jong haussa les épaules et dit :

— Mei Tcheng ne l'a pas vue. Il a seulement entendu quelques mots dont il n'a pas compris le sens, mais, d'après le ton de sa voix, cette femme paraissait très en colère. Mei Tcheng n'est pas du genre à écouter aux portes, aussi est-il rapidement parti.

— Mais cela montre du moins que maître Lan était en relation avec une femme, insista Tao Gan.

Sans avoir l'air d'entendre cette remarque, le juge Ti demanda :

— Où est le sergent Hong ?

— Quand nous en avons eu fini avec la maison de maître Lan, répondit Ma Jong, le sergent est retourné au marché pour essayer d'obtenir des deux jeunes gens plus de détails sur l'apparence du Tartare qui les avait suivis dans l'établissement de bains. Il a dit qu'il serait de retour pour le riz du soir.

Trois coups de gong résonnèrent dans le tribunal.

Les sourcils froncés, le juge dit :

— C'est l'heure de l'audience vespérale. J'ai convoqué une certaine madame Lo, une veuve, dont le mari est mort il y a cinq lunes en des circonstances suspectes. Pour aujourd'hui, je m'en tiendrai avec elle aux questions d'usage et j'espère que nous n'aurons pas d'autres affaires à traiter. J'ai fait cet après-midi une importante découverte dans la maison de Pan et je crois maintenant savoir qui a assassiné son épouse.

Aussitôt, ses trois lieutenants l'assaillirent de questions, mais le magistrat les arrêta d'un geste de la main.

— Je tiens à ce que le sergent Hong soit présent quand je vous exposerai ma théorie.

Il se leva et, avec l'aide de Tao Gan, enfila sa robe officielle.

Il y avait foule dans la grande salle du tribunal. Les habitants de Pei-tcheou brûlaient d'en savoir davantage sur le meurtre du célèbre boxeur.

Après avoir déclaré l'audience ouverte, le juge annonça que l'enquête concernant l'empoisonnement de maître Lan avait fait des progrès et que la Cour était maintenant en possession d'indices importants.

Puis il prit son pinceau vermillon et remplit une formule à l'intention du geôlier. Des murmures étonnés montèrent de la

salle lorsque les spectateurs virent entrer madame Kouo escortant la veuve Lo. Le chef des sbires conduisit la prisonnière devant l'estrade tandis que la gardienne regagnait sa place.

Le juge nota que madame Lo avait pris grand soin de son apparence. Son visage était discrètement maquillé et un trait de pinceau soulignait le dessin de ses sourcils. Une simple robe brun foncé mettait en valeur ses formes harmonieuses, mais le rouge appliqué à ses lèvres n'arrivait pas à dissimuler les lignes cruelles de sa petite bouche.

Avant de s'agenouiller sur les dalles de pierre, elle jeta un regard rapide au juge sans laisser voir si elle l'avait reconnu ou non.

— Dites au tribunal votre nom et votre profession, commanda-t-il.

— L'insignifiante personne que je suis, répondit-elle d'une voix mesurée, est la veuve Lo, née Tsien. Elle tient la boutique de cotonnades de feu son mari, Lo Ming.

Quand ces premières informations furent consignées par le scribe, le juge reprit :

— Je vous ai convoquée une première fois, madame, espérant que vous pourriez éclaircir certains détails concernant la mort de votre époux. Mais vous avez refusé de collaborer avec la justice et avez obligé le tribunal à employer des moyens extrêmes. Moi, magistrat de ce district, je vous ordonne aujourd'hui de répondre à mes questions.

— La mort de mon mari, répliqua madame Lo, est survenue avant l'entrée en fonctions de Votre Excellence et fut officiellement enregistrée par votre prédécesseur. L'humble personne agenouillée devant ce tribunal ne comprend pas pour quel motif le magistrat de ce district désire ouvrir à nouveau cette affaire. Pour autant que cette personne en ait été informée, aucune plainte n'a été portée contre elle devant le tribunal.

Le juge pensa qu'il avait devant lui une femme non seulement intelligente mais qui s'exprimait en termes éloquents et saurait convaincre le public. Il répliqua d'un ton tranchant :

— Le tribunal a jugé nécessaire de vérifier certaines remarques faites par le contrôleur des décès.

En un éclair, madame Lo fut debout. Se tournant à demi vers la salle, elle cria :

— Un horrible bossu sera-t-il autorisé à jeter le discrédit sur une veuve honorable ? Tout le monde sait bien que lorsque le corps est tordu, l'esprit ne vaut guère mieux !

Le juge abattit violemment son martelet et répliqua avec colère :

— Vous n'avez pas le droit d'insulter un fonctionnaire de cette cour, madame !

— Et quelle Cour ! lança-t-elle avec mépris. Vous, son magistrat, ne vous êtes-vous pas déguisé pour venir chez moi, l'autre soir ? Et comme je n'ai pas voulu vous laisser entrer, ne m'avez-vous pas envoyé chercher, aujourd'hui, pour me recevoir en privé, sans mandat ni rien ?

Le juge Ti devint pâle de colère, mais réussissant à se dominer, il dit d'une voix calme :

— Cette femme a offensé la Cour. Qu'on lui administre cinquante coups de fouet !

Un murmure monta de la salle. Les spectateurs n'approuvaient pas la décision du juge. Mais le chef des sbires avait déjà saisi madame Lo par les cheveux et la forçait à s'agenouiller. Deux sbires la dépouillèrent de sa robe, puis deux autres lui lièrent les mains dans le dos et posèrent un pied sur ses mollets. La lanière tournoya dans l'air en sifflant.

Aux premiers coups, l'insolente s'écria :

— Ce chien de fonctionnaire ! Voilà comme il se venge d'une honnête femme qui a repoussé ses avances ! Il...

La fine lanière entailla son dos nu et sa voix se transforma en un long cri sauvage. Mais quand le chef des sbires s'arrêta pour marquer le dixième coup, elle hurla de plus belle :

— Au lieu de rechercher l'assassin de maître Lan, ce chien ne pense qu'à séduire une femme. Quand je vous disais que...

Un nouveau coup de fouet l'empêcha de poursuivre sa harangue et un hurlement atroce s'échappa de sa gorge. Au vingtième coup, elle ouvrit la bouche sans réussir à articuler aucun son. Au vingt-cinquième, elle s'effondra évanouie sur le sol.

Sur un signe du juge, un sbire la fit revenir à elle en brûlant de l'encens sous ses narines. Quand elle ouvrit enfin les yeux, elle était encore trop faible pour se tenir à genoux. Le chef des sbires dut la soutenir par les épaules, pendant qu'un de ses hommes l'attrapait par les cheveux pour qu'elle redresse la tête.

— Vous avez outragé cette Cour, madame, et reçu seulement la moitié de votre châtiment. Demain, vous serez à nouveau entendue. De votre conduite dépendra la clémence de ce tribunal.

Madame Kouo apparut alors, et aidée de deux sbires, ramena la prisonnière dans sa cellule.



UNE FEMME EST CHÂTIÉE POUR OFFENSE À LA COUR

Le juge s'apprêtait à clore l'audience, quand un vieux paysan s'avança et se lança dans une longue histoire embrouillée en dialecte. Finalement le magistrat réussit à comprendre que le malheureux avait bousculé par mégarde un marchand ambulant peu de temps auparavant et renversé tout son chargement de gâteaux. Le vieil homme était prêt à payer le prix des cinquante gâteaux que contenait, à son avis, le panier du vendeur, mais

seulement cinquante et pas cent comme le prétendait le marchand.

Ce dernier s'agenouilla à son tour devant l'estrade. Son baragouin fait de chinois et de tartare n'avait rien à envier à celui du paysan. Mais l'homme était catégorique. Il était sûr de posséder cent gâteaux avant l'incident, et le paysan n'était qu'un menteur !

Le juge se sentait fatigué et nerveux. Il avait toutes les peines du monde à concentrer son attention sur ce litige. Il ordonna à un sbire d'aller ramasser tous les morceaux de gâteaux qui jonchaient la rue, puis d'acheter un gâteau, entier celui-ci, dans une boutique. Enfin, il demanda au premier scribe de lui apporter une balance.

Comme le sbire s'empressait d'exécuter les ordres reçus, le juge se renversa dans son fauteuil. L'insolence démesurée de madame Lo le déconcertait et il n'y voyait qu'une seule explication : il y avait effectivement quelque chose de louche dans la mort de son mari.

Quand le sbire revint avec les morceaux de gâteaux bien enveloppés dans un bout de papier huilé, le juge posa le paquet sur la balance. Il pesait environ douze cents grammes. Le poids du gâteau entier étant de vingt grammes, le magistrat tira de cette petite vérification les conclusions qui s'imposaient.

— Qu'on administre vingt coups de bambou à ce menteur de marchand ! ordonna-t-il au chef des sbires d'un ton dégoûté.

De bruyantes acclamations montèrent de la foule. Cette fois, les spectateurs approuvaient la décision juste et rapide de leur magistrat.

Lorsque le vendeur de gâteaux eut reçu son châtiment, le juge déclara la séance close.

De retour dans son cabinet, il essuya la sueur qui mouillait son front et, tout en marchant de long en large, il laissa éclater sa colère :

— En douze ans de carrière, j'ai eu affaire à des femmes plus ou moins odieuses, mais aucune comme celle-là ! Cette ignoble insinuation au sujet de ma visite...

— Pourquoi Votre Excellence n'a-t-elle pas immédiatement réfuté son accusation ? demanda Ma Jong indigné.

— Cela n'aurait fait qu'empirer les choses, murmura le juge d'un ton las. Après tout, elle a dit la vérité. Je suis bien allé chez elle la nuit, et déguisé par-dessus le marché. Cette créature est d'une intelligence diabolique et ne sait que trop bien comment s'attirer les sympathies de la foule.

D'un geste irrité, il tirailla sa barbe.

— Pour moi, je ne la trouve pas si forte que ça, observa à son tour Tao Gan. Ç'aurait été une bien meilleure tactique de répondre calmement à toutes les questions de Votre Excellence et d'invoquer le certificat du docteur Kouang. En faisant tout ce tapage, elle n'a fait qu'éveiller nos soupçons.

— Elle se moque bien de ce que l'on peut penser, dit amèrement le juge. Son seul but est d'empêcher l'ouverture d'une nouvelle enquête sur le décès de son mari, enquête qui, j'en suis maintenant convaincu, apporterait la preuve de sa culpabilité ! Et aujourd'hui, son petit manège n'a pas été loin de réussir.

— Nous devons traiter cette affaire avec la plus grande prudence, remarqua Tsiao Taï.

— Je suis bien de ton avis ! déclara le juge.

À cet instant, le chef des sbires fit brusquement irruption dans la pièce.

— Votre Excellence, s'écria-t-il tout excité, il y a là un cordonnier qui arrive du marché avec un message urgent du sergent Hong !

LE SERGENT HONG RETOURNE AU MARCHÉ COUVERT.
IL FAIT LA RENCONTRE DE L'HOMME À LA COIFFE
NOIRE.

SE PROMENANT d'un éventaire à l'autre, le sergent remarqua soudain que la nuit commençait à tomber et songea qu'il était temps de regagner le tribunal.

Les questions patiemment posées aux deux adolescents qui étaient entrés dans l'établissement de bains en compagnie du jeune Tartare n'avaient produit que de bien maigres résultats. Ils n'avaient rien pu ajouter aux renseignements fournis par leur camarade au juge Ti. Une seule chose les avait frappés : la pâleur de son visage, surprenante chez un Tartare. Ils n'avaient même pas remarqué la mèche de cheveux décrite au juge par leur camarade. Le sergent en conclut que ce dernier avait pu prendre un pan de la coiffe du jeune Tartare pour cette hypothétique mèche de cheveux.

Il s'arrêta devant la boutique d'un pharmacien et pendant un long moment contempla, intrigué, les étranges racines noueuses et les petits animaux séchés qui étaient posés bien en ordre sur des rayons devant le comptoir.

Un homme d'imposante stature passa en le frôlant. Le sergent Hong se retourna et vit s'éloigner un dos aux larges épaules surmonté d'une coiffe noire de Tartare.

Jouant des coudes, le vieux conseiller se fraya un chemin au milieu d'un groupe de badauds qui lui barrait le passage, et il eut juste le temps d'apercevoir l'inconnu disparaître à l'angle de la rue.

Il se lança à sa poursuite et le retrouva qui se tenait devant le comptoir d'un bijoutier. Le sergent le vit adresser quelques mots au vendeur qui aussitôt sortit d'une vitrine un plateau sur

lequel étincelaient plusieurs bijoux. Le Tartare se mit à les examiner avec soin.

Le sergent Hong était impatient de découvrir enfin qui se cachait sous ce bonnet noir. Il s'approcha autant que lui permettait la prudence, mais les bords de sa coiffe dissimulaient le visage du Tartare. Le sergent se rabattit alors sur l'échoppe d'un marchand de nouilles située juste à côté de la bijouterie et commanda un bol à deux sapèques. Tandis que le marchand sortait avec sa louche les pâtes d'une grande marmite, le sergent gardait les yeux fixés sur le Tartare. À ce moment, deux autres clients entrèrent dans la bijouterie et vinrent se planter juste entre l'homme qu'il surveillait et lui. Hong ne voyait plus maintenant que les mains gantées du Tartare qui tenaient une coupe de verre remplie de pierres rouges. Le Tartare retira l'un de ses gants, prit un des rubis et le plaça dans le creux de sa main droite, puis de son index gauche il caressa amoureusement la pierre. Après le départ des deux gêneurs, le sergent n'eut pas plus de chance. L'inconnu avait la tête penchée, et il était toujours impossible de voir son visage.

Le sergent Hong était en proie à une telle excitation qu'il avait du mal à avaler ses nouilles. Il vit le bijoutier lever les mains au ciel et se mettre à parler avec volubilité. Il discutait évidemment le prix de la pierre avec son client. Le sergent tendit l'oreille. En vain. Leurs paroles se perdaient dans le bruit des conversations autour de lui. Il avala rapidement une bouchée de nouilles. Lorsqu'il tourna de nouveau son regard vers la bijouterie, son propriétaire haussait les épaules d'un air résigné. Puis il enveloppa un minuscule objet dans un morceau de papier et tendit le paquet à son client qui fit lestement volte-face et disparut dans la foule.

Le sergent reposa son bol à moitié plein sur le comptoir, jeta deux sapèques à côté et se précipita sur les talons de l'amateur de rubis.

— Eh ! Grand-père ! Mes nouilles ne sont pas à ton goût ? lui cria le marchand d'un ton indigné. Mais le sergent était déjà loin. Il venait de repérer l'homme à la coiffe juste comme celui-ci entraît dans un débit de vin.

Le vieux conseiller poussa un soupir de soulagement. Il s'arrêta de l'autre côté de la rue et examina l'enseigne décolorée de l'établissement sur laquelle on lisait en gros caractères à moitié effacés : la Brise du printemps.

Il parcourut la foule du regard dans l'espoir de découvrir quelqu'un de connaissance. Mais ce n'était que coolies et petits marchands. Soudain, il reconnut un cordonnier qu'il employait quelquefois. Il l'attrapa vite par la manche. L'homme se retourna et ouvrait déjà la bouche pour lancer l'injure la plus choisie de son répertoire à celui qui se permettait une telle liberté quand il reconnut le sergent. Un large sourire illumina aussitôt son visage et il demanda poliment :

— Comment allez-vous, maître Hong ? Quand l'humble personne que je suis aura-t-elle l'honneur de vous confectionner une belle paire de bottes fourrées pour l'hiver ?

Le sergent l'entraîna dans un coin tranquille. Puis il retira de sa manche un petit étui de brocart usé dans lequel il serrait ses cartes de visite et une pièce d'argent.

— J'ai un petit travail pour toi, murmura-t-il. File à toutes jambes au tribunal et demande à voir Son Excellence, le magistrat. Tu n'auras qu'à dire aux gardes que tu as un message urgent à lui remettre et montrer cette carte de visite comme preuve de ta bonne foi. Quand tu verras le juge, dis-lui de venir me rejoindre immédiatement dans le débit de vin qui se trouve en face pour arrêter le Tartare que nous recherchons depuis si longtemps ! Et qu'il vienne avec ses lieutenants. Tiens, prends cette petite pièce d'argent pour la peine.

Les yeux du cordonnier s'arrondirent en voyant le cadeau du sergent. Comme il s'empêtrait dans d'interminables remerciements le sergent l'interrompit avec impatience.

— Dépêche-toi ! dit-il. Cours aussi vite que tu pourras !

Ces paroles prononcées, le sergent traversa la rue et entra dans le débit de vin. La salle était plus grande qu'il ne s'y attendait. Une cinquantaine de personnes étaient assises autour de tables en bois blanc et buvaient du vin bon marché dans un assourdissant vacarme de conversations. Un garçon à la mine revêche courait d'une table à l'autre, un plateau chargé de petites cruches en équilibre sur sa main haut levée.

Le sergent resta un moment près de la porte et dévisagea un par un tous les clients à travers l'épaisse fumée qui se dégageait des lampes à huile. Mais pas un seul ne portait de coiffe noire.

Comme il se faufilait entre les tables, le sergent remarqua soudain, au fond de la salle, une sorte de recoin à côté d'une porte étroite. Il y avait juste la place pour une petite table à laquelle était assis le Tartare, le dos tourné à la salle.

Le cœur battant, le sergent jeta un regard inquiet sur la cruche de vin posée devant l'inconnu, puis sur la porte à côté de la table. Il savait que dans ce genre d'établissement bon marché les clients doivent payer avant consommation. L'homme à la coiffe était libre de partir dès qu'il en aurait envie. Et pourtant il fallait le retenir coûte que coûte jusqu'à l'arrivée du juge.

Le sergent se dirigea vers la petite enclave et tapa sur l'épaule de l'inconnu. Sursautant, celui-ci releva la tête et les deux rubis qu'il était en train d'examiner roulèrent sur le sol.

Le sergent pâlit en reconnaissant l'homme.

— Mais que faites-vous donc ici ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

L'homme jeta un rapide coup d'œil dans la salle. Personne ne faisait attention à eux. Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Asseyez-vous, murmura-t-il. Je vais tout vous expliquer.

Il tira un tabouret à côté de lui et d'un geste de la main invita le sergent à s'asseoir.

— Écoutez-moi bien maintenant, dit-il en se penchant vers le vieux conseiller.

Sa main droite jaillit de sa manche et un long couteau s'enfonça dans la poitrine du sergent.

Les yeux exorbités, il voulut crier, mais un flot de sang jaillit de sa bouche. Il s'écroula sur la table en poussant un gémissement.

Impassible, le Tartare observait son agonie tout en surveillant la salle du coin de l'œil. Les clients n'avaient rien entendu. Personne ne regardait dans leur direction.

La main droite du sergent remua. D'un doigt tremblant, il traça avec son sang le premier caractère d'un nom de famille. Une dernière convulsion agita sa maigre carcasse et il s'arrêta tout à fait de bouger.

Le meurtrier effaça l'inscription avec un sourire méprisant. Puis il essuya ses doigts tachés de sang sur l'épaule du sergent. Il jeta un dernier regard aux joyeux convives dans la salle, se leva et sortit par la porte de derrière.

Quand le juge Ti, suivi de Tsiao Taï, Ma Jong et Tao Gan, entra dans la rue menant à la Brise du printemps il aperçut, sous la lanterne du débit de vin, un groupe de gens qui parlaient avec animation.

Un terrible pressentiment glaça le cœur du juge. Quelqu'un cria : « Voilà les hommes du tribunal qui viennent pour le meurtre ! »

Les badauds s'écartèrent vivement, et le juge se précipita à l'intérieur. Il repoussa sans ménagement les curieux qui se pressaient au fond de la salle et s'immobilisa devant le corps du sergent écroulé sur la table dans une mare de sang.

Le propriétaire ouvrit la bouche pour parler mais le visage fermé du magistrat l'en dissuada aussitôt. Il recula et d'un signe invita les autres clients à le suivre.

Au bout d'un long moment, le juge se pencha et toucha doucement l'épaule de son vieux compagnon. Puis il releva avec précaution la tête grise et ouvrit la robe du mort pour examiner sa blessure. Cela fait, il reposa lentement la tête du sergent sur la table et croisa ses bras dans ses manches. Ses lieutenants détournèrent vite leur regard en voyant les larmes mouiller les yeux du juge Ti.

Tao Gan fut le premier à se ressaisir. Il examina le dessus de la table puis la main droite du mort.

— Je crois que notre brave ami a essayé de tracer quelque chose avec son sang. Il y a un barbouillage étrange à un endroit.

— Nous ne sommes rien à côté de lui ! s'écria Tsiao Taï.

À ces mots, Ma Jong se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Tao Gan s'agenouilla et inspecta le sol. Puis il se releva et sans mot dire montra au juge les deux rubis qu'il avait trouvés.

Le juge hocha la tête. Il dit d'une voix étrangement rauque :

— Je sais ce que signifient les rubis. Trop tard, hélas.

Après une pause, il reprit :

— Demande au patron si le sergent est entré ici en compagnie d'un homme à coiffe noire.

Ma Jong appela le propriétaire qui avala plusieurs fois sa salive avec difficulté avant de bégayer :

— Je... Nous ne savons rien de ce meurtre, Votre Excellence ! Un inconnu... avec une coiffe noire sur la tête... Il était assis tout seul à cette table. Personne ne le connaissait. Le serveur dit qu'il a commandé une cruche de vin et payé tout de suite. Ce pauvre monsieur a dû le rejoindre peu après. Quand le serveur l'a découvert dans tout son sang, l'autre était parti.

— Décris-le-nous, cria Ma Jong.

— Le serveur n'a vu que ses yeux, Excellence ! expliqua le propriétaire. L'homme toussait en parlant, et il avait rabattu les ailes de son bonnet sur sa bouche, et...

— Aucune importance, l'interrompit le juge d'une voix atone.

Le propriétaire se hâta de disparaître. Le juge Ti demeura silencieux un long moment. Ses assistants n'osaient pas interrompre sa méditation.

Soudain, il releva la tête. Fixant son regard brûlant sur Ma Jong et Tsiao Taï, il leur dit sur un ton impératif :

— Écoutez bien mes instructions. Demain matin, dès l'aube, vous vous rendrez au village des Cinq Béliers. Emmenez Tchou Ta-yuan avec vous, il connaît bien les raccourcis. Vous vous rendrez à l'auberge du village et vous demanderez à son propriétaire de vous donner une description détaillée de l'homme que Pan a rencontré là-bas. Puis vous rentrerez directement au tribunal avec Tchou. Vous avez bien compris ?

Les deux hommes hochèrent la tête et le juge reprit d'une voix à peine audible :

— Qu'on porte le corps du sergent au tribunal.

Sans ajouter un mot, il se retourna et sortit du débit de vin.

16

TROIS CAVALIERS RENTRENT D'UNE EXPÉDITION CAMPAGNARDE. UNE FEMME DÉVOYÉE FAIT UNE DOULOUREUSE CONFESSION.

LE LENDEMAIN, vers l'heure de midi, trois cavaliers aux bonnets de fourrure couverts de neige entrèrent dans le Yamen. Une foule nombreuse se pressait devant la porte du tribunal.

Étonné, Ma Jong dit à Tchou Ta-yuan :

— On dirait qu'il y a une séance.

— Dépêchons-nous, murmura Tsiao Taï.

Au même moment, les trois hommes aperçurent Tao Gan qui venait à leur rencontre.

— Des faits nouveaux et qui exigeaient un examen immédiat ont obligé Son Excellence à tenir une séance extraordinaire, expliqua-t-il.

— Rejoignons vite le juge dans son cabinet ! s'écria Tchou. Cela concerne peut-être le meurtre du sergent.

— La séance commence tout de suite, dit Tao Gan. Le juge a demandé qu'on ne le dérange pas.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de nous rendre directement à la salle d'audience, dit Tsiao Taï. Venez avec nous, monsieur Tchou, nous nous arrangerons pour vous trouver une place près de l'estrade.

— Le premier rang me suffira, répondit le chasseur. Mais j'accepte bien volontiers de passer avec vous par la petite porte de derrière.

Cela m'évitera d'avoir à jouer des coudes au milieu de la foule. Ma parole, c'est à croire que tout Pei-tcheou est là !

Les trois hommes empruntèrent le long couloir qui menait à la petite porte réservée au magistrat et pénétrèrent dans la salle d'audience juste derrière l'estrade. Ma Jong et Tsiao Taï allèrent se planter de chaque côté de la haute table recouverte d'un tapis

écarlate, tandis que Tchou se faufilait au milieu des spectateurs du premier rang, juste derrière les sbires.

Un brouhaha s'élevait de la salle comble. On se perdait en conjectures et tous les regards étaient fixés sur le fauteuil vide du magistrat.

Soudain, ce fut le silence. Le juge venait d'apparaître, et tandis qu'il s'asseyait derrière la grande table ses deux lieutenants notèrent avec tristesse que son visage paraissait plus défait et plus blême encore que la veille.

Laissant retomber son martelet sur la table, le juge déclara d'une voix solennelle :

— Une découverte importante dans l'affaire Pan m'a décidé, moi, magistrat de ce district, à tenir cette audience extraordinaire. Se tournant vers le chef des sbires, il ordonna : Qu'on apporte la première pièce à conviction !

Ma Jong jeta un regard éberlué à son vieux frère d'armes.

Le chef des sbires revint bientôt portant un volumineux paquet enveloppé de papier huilé. Après l'avoir déposé avec précaution sur le sol, il tira de sa manche un rouleau de papier huilé qu'il déploya sur la table du magistrat, puis, se baissant, il prit la pièce à conviction et la posa sur ce tapis improvisé.

Se penchant alors en avant, le juge Ti ouvrit le mystérieux paquet. Un murmure d'étonnement monta de la salle en voyant son contenu : la tête d'un bonhomme de neige dont les deux brillantes pierres rouges qui en formaient les yeux semblaient fixer les spectateurs avec une lueur mauvaise.

Sans mot dire, le juge tourna ses regards vers Tchou Ta-yuan.

Celui-ci s'avança lentement vers l'estrade.

Sur un signe du juge, les sbires s'écartèrent. Tchou continua sa marche et s'arrêta devant la tête. Ses yeux étaient attachés sur elle avec une fixité étrange.

Soudain, il dit d'une curieuse voix d'enfant à qui on a pris son jouet :

— Rendez-moi mes pierres rouges !

Comme il levait ses mains gantées, le juge abattit son martelet sur le haut de la pièce à conviction. La neige s'émietta,

laissant apparaître la tête coupée d'une femme, le haut de son visage dissimulé par des mèches de cheveux mouillés.

Ma Jong poussa un grand juron et voulut se jeter sur Tchou, mais le juge lui saisit le bras d'une poigne de fer en disant :

— Reste tranquille !

Tchou ne bougeait plus maintenant, contemplant la tête coupée avec stupeur. Un silence de mort régnait dans la salle.

Soudain, détournant son regard, il vit les deux rubis tombés sur le sol avec la neige. Se baissant, il les ramassa. Puis il retira ses gants, posa les pierres dans le creux de sa main gauche, enflée et couverte d'ulcères, et les caressa doucement de son index droit tandis qu'un sourire enfantin illuminait son large visage.

— Quelles belles pierres ! murmura-t-il. De belles pierres rouges ! Rouges comme des gouttes de sang !

Le regard fixé sur cet inquiétant colosse qui souriait comme un enfant devant ses jouets, les spectateurs ne prêtèrent pas attention à la grande femme voilée que Tao Gan poussait au même moment devant l'estrade. Lorsqu'elle se trouva en face de Tchou, le magistrat demanda d'une voix forte :

— Reconnaissez-vous la tête coupée de mademoiselle Liao Lien-fang ?

À ces mots, Tao Gan arracha le voile qui dissimulait le visage de la femme.

Tchou parut sortir d'un rêve. Son regard alla du visage de la nouvelle venue à la tête posée sur la table et, avec un sourire complice, il dit à la femme :

— Vite... il faut la cacher vite sous la neige !

Il se mit à genoux et commença fébrilement à chercher sur le sol.

Un murmure de colère s'éleva dans la salle puis s'enfla peu à peu pour s'arrêter soudain quand le magistrat leva la main d'un geste impérieux et demanda à Tchou d'une voix posée :

— Où se trouve Ye Taï ?

— Ye Taï ? répéta le dément en levant la tête. Il éclata d'un rire convulsif et cria : Dans la neige ! Il est aussi dans la neige !

Puis son visage se rembrunit. L'air effrayé, il se tourna vers la femme amenée par Tao Gan et lui dit d'une voix plaintive :

— Aide-moi. Tu vois bien qu'il me faut plus de neige !

La femme recula contre l'estrade et enfouit son visage dans ses mains.

— Plus de neige ! Encore plus de neige ! hurla le pauvre dément d'une voix aiguë.

Il se mit à gratter frénétiquement le sol, s'arrachant les ongles dans les interstices des dalles de pierre.

Le magistrat fit un signe au chef des sbires. Deux gardes attrapèrent Tchou par les bras et le remirent debout. Fou furieux, leur prisonnier se débattit de toutes les forces de son grand corps, criant et jurant, et de l'écume apparut à ses lèvres. Quatre autres sbires se précipitèrent. Ils ne furent pas de trop pour réduire Tchou à l'impuissance et l'entraîner hors de la salle d'audience.

Le juge annonça d'une voix grave :

— Cette Cour accuse le propriétaire terrien Tchou Ta-yuan d'avoir assassiné mademoiselle Liao Lien-fang. Elle le soupçonne également du meurtre de Ye Tai. Madame Pan fut sa complice.

Arrêtant d'un geste de la main les cris de colère qui montaient de l'auditoire, le juge poursuivit :

— Le tribunal a procédé ce matin à une fouille minutieuse de la maison de l'accusé. C'est ainsi que nous avons découvert madame Pan qui vivait apparemment seule dans un des corps de logis de cette vaste demeure. La tête de mademoiselle Liao était cachée dans un bonhomme de neige. Celle que vous voyez posée sur cette table n'est qu'une réplique en bois.

Puis le magistrat s'adressa à la fausse morte :

— Madame Pan, née Ye, la cour vous ordonne maintenant de dire toute la vérité sur vos relations avec l'accusé et de dire dans quelles circonstances fut enlevée puis assassinée mademoiselle Liao.

« Il est de mon devoir d'avertir l'accusée que le tribunal, possédant des preuves accablantes de sa complicité dans cet horrible crime, demandera pour elle la peine capitale. Toutefois, des aveux complets pourraient inciter cette Cour à proposer l'application du châtement sous une de ses formes les moins pénibles.

Madame Pan releva timidement la tête et commença d'une voix tout juste audible :

— La malheureuse personne agenouillée devant cette estrade a rencontré pour la première fois Tchou Ta-yuan il y a environ un mois, dans une bijouterie du marché. Il venait d'acheter un bracelet en or serti de rubis et avait dû remarquer mon regard de convoitise. Un peu plus tard, je faisais l'emplette d'un petit peigne à un marchand ambulant, quand je le vis soudain à mes côtés. Il engagea la conversation et, lorsqu'il apprit mon nom, me confia qu'il était un des fidèles clients de mon époux. Je me sentais flattée de l'intérêt que me portait cet homme riche et considéré, et quand il me demanda la permission de venir me voir, j'acceptai aussitôt et lui donnai rendez-vous un après-midi où je savais que mon mari serait absent. Il parut ravi de mon offre. Il glissa prestement le bracelet en or dans ma manche et s'en alla.

Madame Pan se tut un instant, puis, après avoir hésité, reprit en baissant de nouveau la tête :

— Cet après-midi-là, j'avais revêtu ma plus belle robe, fait chauffer le lit et préparer une cruche de vin chaud. Mon invité arriva à l'heure convenue et se montra d'une délicieuse courtoisie, me traitant comme une égale. Lorsqu'il eut bu tout le vin, cependant, je ne le trouvai guère pressé de passer à d'autres divertissements. Comme j'enlevais ma robe, pour encourager ses ardeurs, il me parut soudain très mal à l'aise, et lorsque je retirai mes sous-vêtements, il détourna la tête. D'un ton brusque, il me pria de me rhabiller immédiatement, puis il ajouta d'une voix plus douce qu'il me trouvait très belle et qu'il souhaitait ardemment faire de moi sa maîtresse. Mais je devais d'abord lui prouver qu'il pouvait me faire confiance en lui rendant un petit service. Je consentis immédiatement à sa demande, trop désireuse de prendre pour amant cet homme riche qui saurait récompenser généreusement mes faveurs. Je haïssais la triste vie que je menais dans ma lugubre demeure, et le peu d'argent que je réussissais à mettre de côté m'était toujours escroqué par mon frère Ye Taï...

Madame Pan se cacha la tête dans ses mains. Le juge fit signe au chef des sbires qui lui tendit aussitôt une tasse de thé amer. Elle la but avec avidité, puis reprit :

— Mon invité m'expliqua alors qu'il s'intéressait de près à une certaine jeune fille qui se rendait régulièrement au marché en compagnie d'une vieille femme. Il voulait que je l'accompagne là-bas et, lorsqu'il m'aurait désigné l'objet de ses désirs, que je m'arrange pour soustraire cette fille à la surveillance de la duègne. Il m'indiqua le jour et le lieu où nous devions nous rencontrer, me donna un autre bracelet en or et partit.

« Nous nous retrouvâmes comme convenu et j'essayai d'approcher la jeune fille. Sans succès. La vieille ne la lâchait pas d'une semelle et je dus abandonner ce jour-là...

— Aviez-vous reconnu cette jeune fille ? l'interrompit le juge.

— Non, Votre Excellence, je vous le jure ! s'écria l'accusée. Je crus que c'était une simple courtisane. Quelques jours plus tard, nous fîmes une nouvelle tentative. Les deux femmes déambulèrent quelque temps dans le coin sud du marché, puis s'arrêtèrent devant un montreur d'ours. Je me glissai derrière ma victime et lui murmurai comme Tchou m'avait ordonné de le faire : « Monsieur Yu veut vous voir. » Ces quelques mots eurent un effet magique, et elle m'emboîta aussitôt le pas.

« Je l'entraînai jusqu'à une maison vide proche du marché que Tchou m'avait montrée peu auparavant. Il nous suivait à quelques pas de distance, son visage dissimulé en partie par un turban tartare. La porte était entrouverte et, poussant vite la jeune fille à l'intérieur, il me dit qu'il me verrait plus tard et me claqua la porte au nez.

« Lorsque je vis les placards apposés sur les murs de la ville relatifs à la disparition de mademoiselle Liao, je compris, effrayée, que Tchou n'avait pas enlevé une courtisane comme je l'avais supposé, mais une jeune fille de bonne famille. Je me précipitai chez lui, et usant d'un subterfuge auprès des domestiques – je leur fis croire que je venais avec un message de la part de mon époux – je le retrouvai dans sa bibliothèque. Une fois seuls, je me jetai à ses genoux et le suppliai de libérer sa prisonnière. Il me répondit qu'elle était déjà en lieu sûr dans

une partie retirée de sa demeure où personne n'aurait l'idée d'aller la chercher. Il me remit une grosse somme d'argent et promit de venir bientôt me voir.

« Trois jours plus tard, je le rencontrai au marché. Il me confia que sa prisonnière lui causait mille soucis en cherchant à attirer l'attention des autres membres de la maison, et qu'il n'arrivait à rien avec elle. Considérant la situation isolée de ma maison, il ajouta qu'il souhaiterait pouvoir y passer une nuit avec cette jeune fille. Je l'informai aussitôt que mon époux avait justement décidé de quitter Pei-tcheou dans l'après-midi et ne comptait rentrer que le lendemain. Il arriva après le dîner accompagné de la malheureuse déguisée en nonne. Comme je m'apprêtais à lui parler, Tchou me repoussa brutalement vers la porte. Il m'ordonna de sortir et de ne rentrer qu'après la deuxième ronde de nuit.

Madame Pan se passa la main sur les yeux. Elle continua d'une voix rauque :

— À mon retour, je trouvai Tchou assis dans le hall, l'air hébété. Inquiète, je lui demandai ce qui était arrivé. Il m'annonça alors en termes incohérents que la jeune fille était morte. Je me ruai dans la chambre et découvris avec horreur qu'il l'avait étranglée. Folle de peur, je retournai dans le hall et informai Tchou que j'étais résolue à appeler le surveillant du quartier. J'avais accepté de l'aider dans une aventure galante, mais je refusais de me faire la complice d'un meurtre.

« Brusquement, Tchou devint très calme. Il me déclara d'un petit ton sec que, de toute façon, j'étais déjà sa complice et méritais tout comme lui la peine capitale. Toutefois, si je savais me taire, il avait un moyen de camoufler le meurtre, et du même coup de me prendre chez lui comme concubine sans éveiller les soupçons.

« Il m'entraîna dans la chambre et m'obligea à me déshabiller. Il inspecta minutieusement mon corps dénudé et, constatant avec soulagement que je n'avais ni cicatrices ni grains de beauté, il m'assura que j'avais de la chance et que tout allait s'arranger. Il retira la bague d'argent que je portais à l'index et m'ordonna de revêtir l'habit de religieuse qui se trouvait sur le sol. Comme j'attrapais mes sous-vêtements, il me

les arracha d'un geste furieux, me jeta le manteau sur les épaules, et me poussa hors de la pièce en m'enjoignant de l'attendre dans le hall.

« Je ne sais pas combien de temps je restai assise là, tremblante de froid et de peur. Quand il sortit enfin de la chambre, il portait deux gros paquets. « J'ai coupé et emporté la tête de la fille, ainsi que ses vêtements et ses chaussures, dit-il calmement. Comme cela tout le monde croira que son cadavre est le vôtre, et vous pourrez vivre en sécurité chez moi, ma bien-aimée ! » « Vous êtes fou ! m'écriai-je, cette jeune fille était vierge ! » À ces mots, il se mit dans une colère terrible, jurant comme un forcené, et de l'écume suintait aux commissures de ses lèvres. « Une vierge ? » hurla-t-il. « J'ai vu moi-même cette sale dévergondée à l'œuvre avec mon secrétaire, et sous mon propre toit encore ! »

« Blême de rage, il me mit de force un des paquets dans les bras, et nous partîmes. Nous dirigeâmes nos pas vers sa demeure en prenant bien soin de marcher dans l'ombre du mur qui entoure la ville. J'étais si bouleversée que je ne sentais pas le froid. Tchou me fit passer par une petite porte derrière sa demeure et nous suivîmes un labyrinthe de longs couloirs obscurs jusqu'à une petite chambre décorée avec luxe où tout semblait prêt pour me recevoir. Mon hôte prit rapidement congé de moi, et peu après, une vieille femme, sourde et muette, m'apporta un excellent repas.

« Le lendemain matin, Tchou vint me trouver de très bonne heure. Il paraissait soucieux à l'extrême, et voulut savoir où j'avais caché les bijoux qu'il m'avait offerts. Je lui parlai du tiroir secret au fond de ma boîte à vêtements et il décida aussitôt d'aller les chercher. Je le priai alors de profiter de l'occasion pour me rapporter deux robes auxquelles je tenais tout particulièrement.

« Mais, quand il revint le lendemain soir, il m'annonça que les bijoux avaient disparu. Il me remit mes deux robes, et comme je le suppliai de me tenir un peu compagnie, il prétextait qu'il s'était sérieusement blessé à la main et qu'il fallait que j'attende quelques jours. Je ne l'ai jamais revu depuis jusqu'à aujourd'hui. Voilà toute l'exacte vérité, Seigneur Juge !

Sur un signe du magistrat, le premier scribe lut à haute voix la déposition de madame Pan. Celle-ci déclara que le texte lu correspondait bien à ses paroles et apposa l'empreinte de son pouce au bas du feuillet.

Le magistrat déclara alors d'un ton grave :

— Vous avez commis un acte insensé, madame, que vous devrez payer de votre vie. Toutefois, considérant que c'est Tchou qui vous a entraînée dans cette irrémédiable folie, je demanderai pour vous la peine capitale sous une de ses formes les plus légères.

La jeune femme éclata en sanglots et le chef des sbires l'escorta jusqu'à la petite porte où l'attendait madame Kouo pour la ramener dans sa cellule.

— Le contrôleur des décès va examiner le criminel Tchou, reprit le juge. Dans quelques jours, nous saurons si son esprit est définitivement dérangé. Dans le cas où il se rétablirait, je demanderai que lui soit infligé la peine capitale sous sa forme la plus sévère. Outre mademoiselle Liao et probablement Ye Taï, il a aussi assassiné le sergent Hong. Le tribunal va, dès maintenant, faire tout le nécessaire pour retrouver le corps de Ye Taï.

« D'autre part, cette Cour tient à exprimer toute sa compassion au maître de guilde Liao qui a perdu sa fille dans de très affreuses circonstances. Mais cette même Cour tient également à rappeler que le premier devoir d'un père est de trouver un mari convenable pour ses filles dès qu'elles sont en âge de se marier, et que ce mariage doit s'accomplir sans délai. C'est avec leur sagesse coutumière que nos anciens avaient établi cette règle. Cette admonestation s'adresse également à tous les pères présents dans la salle.

« L'antiquaire Pan Feng devra rendre au maître de guilde Liao le corps de sa fille, afin que lui soit donnée une sépulture décente. Dès que les hautes autorités auront décidé du sort de l'assassin, cette Cour procédera à la vente de ses biens, et la famille Liao touchera le prix du sang.

« En attendant, les biens précités seront administrés par le trésorier de cette cour, assisté du secrétaire Yu Kang.

Ayant dit, le juge abattit son martelet sur la table et déclara l'audience close.

LE JUGE TI EXPLIQUE À SES LIEUTENANTS LES DESSOUS D'UN CRIME AFFREUX. UN CHAT EN PAPIER DÉVOILE SON SECRET.

DE RETOUR dans son cabinet, le juge déclara d'une voix lasse :

— Tchou avait une double personnalité. En apparence, c'était le grand chasseur jovial que vous aimiez fréquenter, Tsiao Taï et Ma Jong. Mais son impuissance sexuelle le rongait intérieurement, et, devenue une idée fixe, elle avait corrompu tout son être.

Le juge fit signe à Tao Gan de lui verser une tasse de thé. Il l'avalait rapidement, puis, s'adressant à Ma Jong et à Tsiao Taï, il reprit :

— J'avais besoin de temps pour mener à bien ma petite enquête dans la demeure de Tchou à son insu. C'est pourquoi je vous envoyai tous les trois sur cette fausse piste au village des Cinq Béliers. Si le sergent n'avait pas été assassiné, je vous aurais exposé dès la nuit dernière ma théorie sur cette monstrueuse affaire. Mais, après le meurtre du sergent, je savais qu'il était impossible, mes chers amis, de vous demander d'agir avec Tchou comme si de rien n'était. Moi-même, je n'y aurais pas réussi.

— Si j'avais su, s'écria Ma Jong avec véhémence, j'aurais étranglé ce chien de mes propres mains !

Le juge acquiesça. Il y eut un petit silence.

— Quand Votre Excellence a-t-elle découvert que le corps sans tête n'était pas celui de madame Pan ? demanda enfin Tao Gan.

— Bien trop tard ! s'exclama le juge d'un ton amer. J'aurais dû m'en rendre compte immédiatement. Le corps présentait un détail invraisemblable qui aurait dû me sauter aux yeux.

— Lequel ? demanda Tao Gan.

— La bague ! répondit le magistrat. Lors de l'autopsie, Ye Pin affirma que le rubis qui l'ornait avait disparu. Si l'assassin convoitait cette pierre, pourquoi n'avait-il pas retiré tout simplement la bague du doigt de sa victime ?

Comme Tao Gan se frappait le front, le juge poursuivit :

— Ce fut la première erreur commise par le meurtrier. Mais cette erreur m'échappa, comme d'ailleurs un autre indice qui indiquait clairement que le corps n'était pas celui de madame Pan. Je parle de la disparition des chaussures !

— Bien sûr ! s'écria Ma Jong. Il est difficile à un homme de voir si les robes floues ou les vapoureux dessous que portent ces dames correspondent exactement à la taille de telle ou telle femme, mais les chaussures, c'est autre chose !

— Bien raisonné, dit le juge. En emportant seulement les chaussures, notre homme éveillait inmanquablement nos soupçons. Mais s'il les laissait, nous pouvions découvrir qu'elles n'étaient pas de la bonne pointure ! D'où son idée astucieuse de tout emporter : il espérait que nous serions suffisamment déroutés par cette disparition pour négliger l'indice des chaussures.

Le juge poussa un soupir de découragement.

— Le scélérat avait vu juste, hélas ! Mais c'est à ce moment qu'il commit sa seconde erreur qui me mit sur la bonne piste. Sa passion pour les rubis l'a perdu. Quelle imprudence de pénétrer dans la chambre de Pan, alors que celui-ci était retenu en prison comme principal suspect. Et quelle folie de prendre ces deux robes de madame Pan. C'est ce détail qui me fit soupçonner qu'elle n'était pas morte. Si le meurtrier avait eu connaissance du tiroir secret au moment du crime, il en aurait profité pour emporter les bijoux. Il fallait donc que quelqu'un lui en ait parlé *après* le meurtre, et ce quelqu'un ne pouvait être que madame Pan.

« C'est alors que je compris la signification de cette bague sans rubis et de la disparition de tous les vêtements de la

morte : le meurtrier voulait nous empêcher de découvrir que le corps n'était pas celui de madame Pan. Il savait qu'un seul homme aurait pu s'apercevoir de la substitution : son époux. Et il supposa, encore une fois avec raison – décidément, notre adversaire était fort intelligent – que le corps de la fausse madame Pan serait mis en bière avant que Pan ait pu prouver son innocence.

— Quand Votre Excellence commença-t-elle à soupçonner Tchou ? demanda Tsiao Taï.

— Après mon dernier entretien avec Pan Feng, répondit le juge. Au début, je commençai par suspecter Ye Taï. Mademoiselle Liao était la seule femme portée disparue et donc la seule victime possible. L'autopsie avait montré que la morte n'était plus vierge, mais je savais d'après la confession de Yu Kang que Liao Lien-fang ne l'était plus. Or souvenez-vous qu'au début de cette affaire, nous soupçonnions sérieusement Ye Taï d'avoir enlevé la fille du maître de guilde Liao. Et le gaillard était assez fort pour lui avoir tranché la tête facilement. Pendant un moment je fus séduit par la théorie suivante : après avoir tué mademoiselle Liao dans un accès de colère, Ye Taï aurait demandé à sa sœur de l'aider à camoufler le crime en faisant passer le corps de la morte pour le sien. Mais, très vite, je rejetai cette hypothèse.

— Pourquoi ? demanda vivement Tao Gan. Tous les éléments s'agençaient on ne peut mieux. Nous savions que Ye Taï et sa sœur s'entendaient bien, et celle-ci aurait trouvé là une bonne occasion de fausser compagnie à un époux dont elle se souciait comme d'une guigne.

Le juge secoua la tête.

— Tu oublies un indice, Tao Gan : l'empoisonnement par la laque. Seul l'assassin avait pu toucher à cette petite table par inadvertance. Madame Pan connaissait bien les dangers de la laque tiède, et je n'avais remarqué aucune trace de brûlures sur les mains de Ye Taï.

« Tout dans cette histoire de laque désignait Tchou. Deux détails en eux-mêmes sans importance, mais qui prenaient tout à coup une signification bien précise dans cette affaire me revinrent en mémoire. *Primo*, le brusque désir de notre

chasseur d'organiser un dîner sur la terrasse. C'était pour lui le seul moyen de porter des gants sans éveiller nos soupçons. *Secondo*, la maladresse de Tchou à la chasse au loup l'autre jour. Il venait de passer une nuit éprouvante et ses mains le faisaient horriblement souffrir.

« D'autre part, il fallait que le meurtrier habite près de chez Pan et possède une importante demeure. En outre, nous savions qu'il avait quitté le lieu du crime en compagnie d'une femme et d'un encombrant paquet. Or, il ne pouvait pas prendre le risque de tomber sur une patrouille militaire. Je suis sûr que nos braves soldats auraient montré un zèle tout particulier à questionner ce couple étrange portant de volumineux paquets sous le bras. Mais de chez Pan à la demeure de Tchou la voie était libre. Il leur suffisait de longer le mur d'enceinte. De ce côté de la ville les rues sont désertes et essentiellement bordées de vieux entrepôts désaffectés.

— Tchou devait quand même traverser la rue principale près de la porte Est, avant d'arriver chez lui, observa Tao Gan.

— Cela ne présentait qu'un bien petit risque. Les gardes des portes sont trop occupés avec les gens qui entrent et sortent de la ville pour surveiller aussi ceux qui circulent à l'intérieur.

« Considérant désormais Tchou comme mon principal suspect, je m'interrogeai alors sur les mobiles de son crime. Et brusquement, je compris ce qui ne collait pas dans son comportement. Quand un homme en bonne santé et vigoureux comme lui a huit femmes mais pas un seul enfant, c'est qu'il est physiquement anormal ! Et ce genre de faiblesse a souvent de dangereux effets sur le caractère. Elle expliquait aussi sa passion étrange pour les rubis. Tchou était un dangereux maniaque et c'est une haine malade qui l'avait poussé à assassiner sauvagement cette pauvre mademoiselle Liao.

— Mais qu'est-ce qui vous a fait arriver à cette conclusion à ce moment-là ? insista Tao Gan.

— Je crus d'abord que c'était la jalousie qui animait notre chasseur. La jalousie d'un homme déjà âgé envers un jeune couple d'amoureux. Mais je rejetai bien vite cette hypothèse. Nos deux tourtereaux étaient fiancés depuis trois ans, et la haine de Tchou était toute récente. C'est alors que je me souvins

d'une coïncidence curieuse. D'après Yu Kang, Ye Taï avait appris le secret de ses amours d'une vieille servante qui lui avait fait ses confidences devant la porte de la bibliothèque. Or c'est précisément à cet endroit que, quelques jours plus tard, notre malheureux jeune homme avait interrogé la vieille bavarde. Du coup, rien ne m'empêchait de supposer que Tchou ait entendu ces deux conversations depuis sa bibliothèque. Si j'avais vu juste, la première expliquait sa haine pour mademoiselle Liao : sous son propre toit, elle avait osé faire connaître à un homme un bonheur que le Ciel lui avait toujours refusé ! Dans l'esprit détraqué de notre chasseur, elle devint le symbole de sa frustration, et une idée folle germa en lui : s'il réussissait à posséder cette femme, il retrouverait sa virilité ! Quant à la seconde conversation, c'est elle qui lui avait appris que Ye Taï se trouvait être un maître chanteur. Or, sachant combien celui-ci était lié avec sa sœur, il prit peur. Si madame Pan lui révélait tout de leurs rendez-vous secrets et de l'enlèvement de la jeune fille au marché, il était perdu ! Ye Taï se ferait un plaisir de le faire chanter jusqu'à la fin de ses jours. C'est pourquoi il décida de le supprimer. Les faits donnaient raison à mon raisonnement : Ye Taï disparut le jour même de l'entretien de Yu Kang avec la vieille servante.

« À présent que je connaissais le mobile du crime, un autre détail vint renforcer ma conviction. Vous savez tous que je ne suis pas superstitieux, mais cela ne veut pas dire que je nie l'existence de certains phénomènes surnaturels. La nuit du festin, quand je vis un bonhomme de neige assis dans un jardin au fond de la vaste propriété de Tchou, j'eus le sentiment très net de me trouver dans une sinistre atmosphère de mort violente.

« Au cours du dîner, mon hôte me dit que les enfants de ses serviteurs s'amusaient à faire des bonshommes de neige. Mais je savais par Ma Jong et Tsiao Taï que Tchou en fabriquait lui-même pour lui servir de cibles dans ses exercices de tir à l'arc. Il me vint soudain à l'esprit que si l'on avait à cacher rapidement une tête coupée par ce temps où il gèle à pierre fendre, ce ne serait pas une mauvaise idée de la couvrir de neige et d'en faire la tête d'un de ces bonshommes. Et puis cela allait si bien avec

son esprit diabolique. Cet acte l'aiderait aussi à assouvir sa haine malade contre mademoiselle Liao en lui rappelant ses exercices de tir à l'arc, quand il envoyait flèche après flèche dans la tête de ses bonshommes de neige.

Le juge Ti se tut et, frissonnant, serra son manteau de fourrure autour de son corps. Pâles, les traits tirés, ses trois lieutenants ne le quittaient pas du regard. La sinistre atmosphère de ce crime dément semblait avoir envahi la pièce.

Après un long silence, le juge reprit :

— Convaincu à présent que Tchou était le meurtrier, je manquais de preuves concrètes. C'est pourquoi j'avais décidé de vous exposer toute ma théorie, hier soir, après l'audience. Je comptais sur vous pour m'aider à mettre au point une perquisition surprise chez notre chasseur. Si nous y trouvions madame Pan, Tchou était perdu. Mais le Ciel en décida autrement. Si je m'étais entretenu de toute cette affaire avec Pan quelques heures plus tôt, nous aurions arrêté Tchou avant qu'il n'assassine le sergent.

Un silence lugubre envahit la pièce.

— Après votre départ en compagnie de Tchou, reprit enfin le juge, nous nous sommes rendus chez lui, où nous avons effectivement trouvé madame Pan. Elle fut amenée au tribunal dans un palanquin fermé, avec la plus grande discrétion. Puis je procédai à un long interrogatoire de la vieille servante qui me prouva qu'elle ne savait rien des amours de nos deux tourtereaux. Nous savons maintenant d'après la confession de madame Pan que c'est Tchou lui-même qui les avait espionnés. Sans y prendre garde, il a dû faire allusion à sa découverte devant Ye Taï. Malin comme un singe, celui-ci n'eut aucun mal à deviner le fin mot de cette histoire. Puis il a inventé cette fable de la vieille servante car il craignait de mêler le nom de Tchou à sa petite affaire de chantage. A-t-il osé ensuite le faire chanter, ou bien Tchou a-t-il surpris sa conversation avec la femme de chambre et décidé de se débarrasser de lui – comme je le crois – à ce moment-là ? Cela, nous ne le saurons probablement jamais. Tchou a perdu la raison, et je suis convaincu que le corps de Ye Taï gît enfoui quelque part sous un tas de neige.

« Je me suis également entretenu avec ses huit épouses. J'aimerais oublier ce qu'elles m'ont raconté de leur vie conjugale. J'ai déjà donné des ordres pour qu'elles puissent repartir dans leurs familles, et, dès que cette affaire sera close, elles recevront la part qui leur revient sur les biens de Tchou.

« La folie de cet homme le soustrait à la justice humaine. Un pouvoir supérieur au nôtre le jugera.

Le juge prit le vieux porte-cartes de Hong posé sur son bureau. Il en caressa doucement le brocart fané, puis le glissa dans sa robe.

Comme il étalait devant lui une feuille de papier, et saisissait son pinceau, ses trois lieutenants se levèrent en toute hâte et quittèrent la pièce.

Le juge Ti rédigea d'abord un rapport détaillé à l'intention du préfet sur le meurtre de Liao Lien-fang, puis deux lettres plus personnelles. La première était adressée au fils aîné du sergent Hong qui était intendant chez le frère cadet du juge Ti à Tai-yuan. Le sergent était veuf, et c'était à son fils de prendre toutes les décisions concernant l'enterrement de son père.

La seconde lettre était destinée à sa Première Épouse qui était toujours chez sa mère. Après s'être poliment informé de la santé de la vieille dame, le juge fit part à son épouse de la mort du vieux conseiller. Sans déroger aux formules d'usage entre époux, il se permit cependant d'ajouter : « Quand un être cher nous quitte, ce n'est pas seulement lui qui s'en va, mais aussi un peu de nous-même. »

Après avoir remis ces lettres au commis, il avala distraitemment son riz de midi, plongé dans de mélancoliques pensées.

Le juge se sentait épuisé et sans courage pour concentrer son esprit comme il aurait dû le faire sur le meurtre de maître Lan et l'affaire Lo. Il ordonna au scribe de lui apporter le dossier concernant ses notes relatives à un plan de prêts sans intérêt qui seraient alloués par le gouvernement aux paysans en cas de mauvaise récolte. À son avis, c'était son meilleur projet, et il y avait travaillé de longues soirées en compagnie du sergent Hong. Quand ses trois lieutenants pénétrèrent à nouveau dans

son cabinet, ils trouvèrent leur maître absorbé dans de savants calculs.

Poussant de côté ses papiers, il leur dit :

— Il serait temps que nous nous occupions sérieusement du meurtre de maître Lan. Je suis de plus en plus persuadé que c'est une femme qui l'a empoisonné. Malheureusement, la déclaration du jeune boxeur est le seul indice que nous possédions sur son existence. Et encore, ce qu'il a entendu ce soir-là ne nous permet pas de nous faire la moindre idée de son identité.

Ma Jong acquiesça du chef d'un air découragé.

— Ce qui nous a frappés, dit Tsiao Taï, c'est que ni maître Lan ni sa visiteuse n'ont employé les formules de politesse d'usage en s'abordant. On peut donc en conclure qu'il existait une grande intimité entre eux. Mais comme vous l'avez remarqué vous-même, Noble Juge, cela nous le savions déjà par le fait que maître Lan n'a pas cherché à couvrir sa nudité quand elle est entrée dans sa salle de bains.

— Qu'a entendu exactement votre jeune ami ? demanda le juge.

— Oh, rien de spécial. Elle paraissait être en colère parce qu'il l'évitait. Maître Lan a répondu que cela n'avait pas d'importance et ajouta quelque chose qui ressemblait à « chaton ».

Le juge se redressa brusquement sur son fauteuil.

— « Chaton » ? répéta-t-il d'un ton incrédule.

Il se rappelait soudain la question que lui avait posée la petite fille de madame Lo. Elle lui avait demandé où était le chaton à qui parlait le visiteur de sa mère. Cela changeait tout ! Il commanda à Ma Jong :

— Saute tout de suite sur ton cheval et va chez Pan Feng. Il a bien connu madame Lo lorsqu'elle était enfant. Demande-lui si elle avait un surnom.

Ma Jong fut fort étonné, mais il n'avait pas l'habitude de discuter les ordres de son maître et s'empressa d'obéir.

Sans s'expliquer davantage, le juge demanda à Tao Gan de préparer du thé frais, et se lança dans une longue discussion

avec Tsiao Tai sur certains aspects de la juridiction de la police militaire.

Ma Jong revint aussi vite qu'il était parti.

— Le vieux Pan est terriblement déprimé, Noble Juge. L'inconduite de sa femme le touche beaucoup. Je crois qu'il préférerait encore la savoir morte ! J'ai quand même réussi à l'interroger sur madame Lo. Il paraît que ses camarades de classe l'appelaient « Chaton ».

Le juge Ti écrasa son poing sur la table.

— Voilà l'indice que j'attendais ! s'écria-t-il.

18

MADAME KOUO CONFIE SES INQUIÉTUDES AU JUGE TI. UNE JEUNE VEUVE PARAÎT DE NOUVEAU DEVANT LE TRIBUNAL.

MADAME KOUO arriva au moment où les trois lieutenants du juge Ti prenaient congé de lui.

Il se hâta de l'inviter à s'asseoir et à se servir une tasse de thé. Il ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte de sentiment de culpabilité envers cette femme.

Comme elle se penchait pour remplir la tasse du magistrat, ce dernier remarqua de nouveau le délicat parfum qui semblait émaner de sa personne.

— J'ai tenu à avertir Votre Excellence de l'état alarmant de madame Pan, dit-elle. La prisonnière refuse toute nourriture et ne cesse de pleurer. Elle aimerait que son mari soit autorisé à lui faire une visite.

— C'est contraire au règlement, répondit le juge en fronçant les sourcils. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne chose, pour l'un comme pour l'autre.

— La malheureuse est tout à fait résignée au châtiment qui l'attend, enchaîna doucement madame Kouo. Mais maintenant, elle se rend compte qu'une profonde affection l'attachait à son mari, et elle souhaite mourir avec le sentiment d'avoir un peu allégé la peine de son époux en lui exprimant tout son repentir.

Le juge, réfléchit un moment puis il répondit :

— Dites à l'accusée que j'accepte sa requête. Vous avez raison. Le but de notre code est avant tout de restaurer l'ordre du monde en réparant le mal qui a été fait, et l'attitude repentante de madame Pan pourrait bien apporter quelque réconfort à son malheureux époux.

— D'autre part, poursuivit madame Kouo, j'aimerais informer Votre Excellence que j'ai soigné le dos de madame Lo à l'aide d'onguents. Ses blessures guériront. Mais...

Elle n'acheva pas sa phrase. Comme le juge Ti l'encourageait d'un signe de tête, elle reprit d'une voix sourde :

— Je ne la crois pas très robuste, Votre Excellence. C'est son étonnante volonté qui lui a permis de résister une première fois. Mais je crains fort qu'elle ne succombe si de nouveaux coups de fouet lui sont administrés.

— Voilà une information utile, approuva le juge. Je saurai m'en souvenir.

Madame Kouo s'inclina. Elle hésita un instant avant d'ajouter :

— Bien qu'elle n'ait jamais abordé ce point, j'ai interrogé ma prisonnière au sujet de sa petite fille. Elle m'a assurée que des voisins s'occupaient d'elle et que de toute façon le tribunal ne la retiendrait plus longtemps. Mais j'aimerais en être certaine. Si la petite n'est pas bien traitée, je pourrais la prendre chez moi.

— Faites-le de toute façon. Et profitez-en pour fouiller sa maison. Vous trouverez peut-être le costume tartare que nous cherchons... ou d'autres vêtements noirs qui pourraient y ressembler. Une femme est meilleur juge de ces choses-là.

Madame Kouo s'inclina en souriant.

Le juge avait bien envie de lui demander ce qu'elle pensait d'une éventuelle liaison entre madame Lo et maître Lan mais il se retint. C'était déjà assez étrange qu'il s'entretienne des affaires du tribunal avec une femme sans aller maintenant lui demander son avis ! Aussi se contenta-t-il de l'interroger sur l'état de Tchou Ta-yuan.

Elle secoua tristement sa petite tête.

— Mon mari lui a de nouveau administré un puissant soporifique, Votre Excellence. Il pense que son esprit est définitivement dérangé.

Le juge poussa un soupir et madame Kouo prit respectueusement congé de lui.

Au début de l'audience vespérale, le magistrat annonça qu'un nouveau règlement avait été mis en vigueur concernant la juridiction de la police militaire et que bientôt des placards

seraient apposés dans tout le district à ce sujet. Puis il ordonna au chef des sbires d'amener madame Lo devant l'estrade.

À nouveau, le juge Ti nota qu'elle avait pris grand soin de son apparence. Ses cheveux étaient simplement coiffés en une élégante torsade et elle portait une courte veste de brocart. Bien que son dos dût la faire atrocement souffrir, elle se tenait très droite. Avant de s'agenouiller, elle jeta un rapide coup d'œil à la salle d'audience et parut déçue de n'apercevoir que quelques spectateurs.

— Hier, commença le juge Ti d'une voix égale, vous avez outrageusement insulté cette Cour. Mais vous êtes une femme intelligente, et je suis sûr qu'aujourd'hui vous accepterez de répondre à mes questions, dans l'intérêt de la justice comme du vôtre.

— L'humble personne à genoux devant le tribunal n'a pas l'habitude de raconter des mensonges, répliqua l'accusée d'un ton froid.

— Dans ce cas, poursuivit le juge, est-il vrai que l'on vous appelle parfois « Chaton » ?

— Votre Excellence se moque-t-elle de moi ? demanda-t-elle avec mépris.

— Poser des questions est le privilège du tribunal, répondit calmement le juge. Répondez à la mienne.

Madame Lo voulut hausser les épaules, mais elle grimaça aussitôt de douleur. Elle avala sa salive avec peine et dit :

— C'est vrai, je porte ce surnom. Il m'a été donné autrefois par mon père.

Le juge hocha la tête et poursuivit :

— Feu votre époux vous appelait-il ainsi ?

Une lueur mauvaise s'alluma dans les yeux de l'accusée.

— Jamais ! répliqua-t-elle d'une voix sifflante.

— Vous est-il déjà arrivé, continua le juge, de porter la tunique noire des hommes tartares ?

— Je refuse de me laisser insulter ! s'écria-t-elle. Quelle femme honorable consentirait à revêtir des vêtements d'homme ?

— Pourtant, laissa tomber le magistrat, on a trouvé une tunique tartare d'homme dans votre demeure.

Il remarqua que pour la première fois madame Lo paraissait mal à l'aise. Elle hésita quelques instants avant de répondre :

— Votre Excellence n'est pas sans savoir que j'ai des parents tartares. Ces vêtements ont été laissés chez moi par un des cousins qui habitent de l'autre côté de la frontière.

— Qu'on ramène la prisonnière dans sa cellule, déclara le juge. Elle sera à nouveau entendue par la Cour tout à l'heure.

Lorsque le chef des sbires eut emmené madame Lo, le juge Ti fit lecture des deux pièces officielles concernant une révision du droit d'héritage. Quelques spectateurs avaient dû répandre le bruit du nouvel interrogatoire de madame Lo car la salle d'audience s'était peu à peu remplie.

Le chef des sbires poussa trois grands adolescents devant l'estrade. Ils paraissaient mal à l'aise et jetaient des regards furtifs au juge et aux sbires armés de leurs chaînes et de leurs fouets.

— Vous n'avez pas à avoir peur, dit le juge d'un ton bienveillant. Je vous demande simplement de rester au premier rang parmi les spectateurs, et d'examiner avec soin la personne qui sera amenée devant ce tribunal dans quelques instants. Alors vous devrez me dire si vous avez déjà vu l'accusée auparavant, et si oui, où et quand.

Madame Kouo ramena la prisonnière dans la salle. Elle lui avait fait revêtir le costume masculin tartare qu'elle avait découvert chez elle.

Madame Lo avança à tout petits pas vers l'estrade. D'un geste très féminin elle ajusta sa veste de façon à mettre en valeur la rondeur de ses seins fermes et de ses hanches. Puis, se tournant à demi vers la salle, elle repoussa d'un geste coquet son turban un peu sur le côté. Souriant alors d'un air timide, elle tira nerveusement sur le bas de sa veste.

« Quelle actrice consommée ! » pensa le juge avec dépit en faisant signe au chef des sbires d'amener les trois témoins devant l'estrade.

— Reconnaissez-vous cette femme ? demanda le juge à l'aîné d'entre eux.

Le garçon contempla madame Lo avec une admiration non déguisée. Celle-ci coula vers lui un petit sourire timide, puis baissa les yeux en rougissant.

— Non, Votre Excellence, balbutia le témoin.

— N'est-ce pas la personne que vous avez vue devant l'établissement de bains ? insista patiemment le juge.

— Oh non, Votre Excellence ! s'écria l'adolescent avec un grand sourire. C'était un jeune homme !

Le juge Ti jeta un regard interrogateur aux deux autres témoins. Ils secouèrent négativement la tête sans détacher leurs regards admiratifs de madame Lo. Celle-ci leur jeta un coup d'œil espiègle, puis, vite, se cacha la bouche avec sa main.

Le juge Ti soupira, puis fit signe au chef des sbires de faire sortir les témoins.

Dès qu'ils eurent disparu, le visage de madame Lo reprit comme par enchantement son expression de froide méchanceté habituelle.

— L'humble personne ici présente peut-elle savoir ce que signifie cette mascarade ? demanda-t-elle d'un ton sarcastique. La Cour a-t-elle le droit d'insulter une honnête femme dont le dos est encore sanglant des coups qui lui ont été infligés en l'obligeant à porter des vêtements d'homme et en l'exposant, ainsi accoutrée, aux regards du public ?

19

UNE MÉCHANTE FEMME INSULTE LE JUGE TI. UN CHAT EN PAPIER SE TRANSFORME DE FAÇON INATTENDUE.

L'IDENTIFICATION avait échoué, mais la comédie jouée par madame Lo avait fini de convaincre le juge de sa culpabilité.

Il se pencha en avant et dit d'un ton sévère :

— Expliquez à ce tribunal la nature exacte de vos relations avec le défunt boxeur, maître Lan Tao-kouei.

Se redressant, madame Lo s'écria :

— Vous pouvez m'insulter, me torturer... peu importe. Mais je refuse à me prêter à des manœuvres qui tendent à souiller la mémoire de notre héros national, la gloire de notre district !

Des acclamations montèrent de la salle.

Le juge Ti abattit violemment son martelet sur la table.

— Silence ! s'écria-t-il. Puis il ordonna à l'accusée d'un ton sec : Répondez à ma question.

— Jamais ! hurla-t-elle. Torturez-moi à mort si bon vous semble, mais je me refuse à jouer votre petit jeu ignoble contre maître Lan !

Le juge eut toutes les peines du monde à maîtriser sa colère. Il répliqua d'un ton cassant :

— Ceci est un outrage à la Cour !

Mais à ces mots, il se souvint de l'avertissement de madame Kouo. Si l'accusée succombait sans avoir fait des aveux, tout était perdu. Il ordonna prudemment au chef des sbires :

— Qu'on lui administre vingt coups de canne sur les hanches.

Des cris d'indignation montèrent de la salle. Quelqu'un lança :

« C'est une honte ! » Un autre renchérit : « Qu'on arrête plutôt l'assassin de maître Lan ! »

— Silence ! cria le juge Ti d'une voix de stentor. Cette Cour apportera tout à l'heure la preuve irréfutable que c'est maître Lan lui-même qui accusa cette femme au moment de mourir !

Les voix se turent. Elles furent bientôt remplacées par les hurlements de douleur de madame Lo.

Les sbires l'avaient couchée le visage contre le sol et dépouillée de son pantalon tartare. Leur chef avait aussitôt posé un morceau de tissu humide sur ses hanches, car le code n'autorisait à exposer publiquement la nudité d'une femme que sur le terrain d'exécution. Tandis que ses assistants maintenaient les mains et les pieds de l'accusée, il abattit sa canne sur les hanches de la prisonnière.

Madame Lo poussa un cri sauvage en se tordant sur le sol. Au dixième coup, le juge Ti fit signe au chef des sbires de s'arrêter.

— Répondrez-vous maintenant à ma question ? demanda froidement le juge.

L'accusée leva péniblement la tête, mais elle ne put articuler un seul mot. Après des efforts désespérés, elle lança dans un souffle :

— Jamais !

Le juge Ti haussa les épaules et à nouveau le bambou tournoya en sifflant dans l'air. Comme des taches de sang apparaissaient sur le morceau de tissu posé sur ses hanches, elle cessa brusquement de gémir. Le chef des sbires s'arrêta de frapper et ses assistants la retournèrent sur le dos. Elle avait perdu connaissance et ils essayèrent de la ranimer en lui faisant respirer du vinaigre.

— Qu'on amène le second témoin ! ordonna le juge.

Un jeune homme au corps bien découpé se présenta devant l'estrade. Il avait le crâne rasé et portait une simple robe de couleur brune. Son visage était ouvert et sympathique.

— Dites au tribunal votre nom et votre profession, commanda le magistrat.

— L'humble personne à genoux devant cette estrade, répondit respectueusement le jeune homme, s'appelle Mei Tcheng. Pendant quatre ans j'ai été le premier assistant de maître Lan et suis boxeur du septième degré.

Le juge acquiesça d'un signe de tête.

— Racontez à cette Cour, Mei Tcheng, poursuivit le magistrat, ce que vous avez vu et entendu un soir.

— Il y a environ trois semaines, commença le boxeur, mon maître, comme à son habitude, me donna congé après les exercices du soir. Lorsque j'arrivai devant ma porte, je me souvins brusquement que j'avais laissé ma balle de fer dans la salle d'entraînement. Comme j'en avais besoin le lendemain pour mes exercices matinaux, je retournai en toute hâte chez mon maître. Mais, juste comme je me trouvais devant sa demeure, je l'aperçus qui pénétrait à l'intérieur en compagnie d'un homme vêtu de noir. Connaissant tous ses amis, je savais que je ne me montrerais pas indiscret en les rejoignant. Je m'approchai donc de la porte quand j'entendis une voix de femme.

— Que disait-elle ? interrompit vivement le juge.

— Les mots me parvenaient indistinctement, mais elle paraissait en proie à une vive colère. Elle reprochait à mon maître de ne plus venir la voir. Parmi les paroles prononcées par mon maître en lui répondant, j'ai soudain entendu nettement le mot « chaton ». Craignant alors d'être indiscret, je suis parti.

Sur un signe du juge Ti, le premier scribe lut à haute voix la déposition telle qu'il venait de la noter. Quand le jeune boxeur eut apposé l'empreinte de son pouce au bas du document, le juge lui donna la permission de se retirer.

Entre-temps, madame Lo avait repris connaissance. Elle s'agenouilla péniblement devant l'estrade, soutenue par deux sbires.

Le juge frappa la table de son martelet et déclara d'une voix solennelle :

— Cette Cour affirme que madame Lo est la mystérieuse femme qui rendit visite à maître Lan ce soir-là. D'une façon ou d'une autre, elle avait réussi à gagner sa confiance. Ensuite, elle chercha à le séduire. Naturellement, maître Lan ne répondit pas à ses avances. Furieuse, elle décida de se venger. C'est elle qui l'a assassiné en laissant tomber dans sa tasse une fleur de jasmin empoisonnée pendant qu'il reposait dans son bain. Elle est entrée dans l'établissement de bains déguisée en jeune

Tartare, dans ces vêtements qu'elle porte aujourd'hui devant vous et que l'on a retrouvés dans sa demeure. Il est vrai que les trois témoins présentés par la Cour ne l'ont pas reconnue. Mais madame Lo est une excellente comédienne ! Elle sait parfaitement, selon les besoins de son rôle, souligner sa féminité – elle nous fit une jolie démonstration de ses talents tout à l'heure – ou se comporter comme un homme. Mais peu importe, ceci n'est qu'un détail dans l'affaire qui nous occupe. Le tribunal détient un indice accusant cette femme. Il nous fut laissé par maître Lan avant de mourir.

Des cris d'étonnement montèrent de la salle. Le juge sentit que l'atmosphère tournait à son avantage. Le témoignage du jeune boxeur avait fortement impressionné l'auditoire.

Sur un signe du juge Ti, Tao Gan apporta le grand tableau noir qu'il avait fabriqué selon les instructions de son maître juste avant la séance. Des morceaux de carton blanc, assez grands pour que les spectateurs puissent bien les voir, étaient fixés dessus par des punaises. Tao Gan vint placer ce tableau sur l'estrade, contre la table du scribe.

— Vous avez ici, expliqua le juge Ti, les six fragments d'un jeu de sept bouts de carton dans la position exacte où nous les avons trouvés dans la salle de bains de maître Lan.

Il prit un autre morceau de carton posé sur sa table et poursuivit :

— Nous avons découvert ce triangle, la septième pièce du puzzle, dans la main droite du mort. Les effets foudroyants du poison avaient tellement fait gonfler la langue du malheureux qu'il ne pouvait pas appeler à l'aide. C'est pourquoi, rassemblant ses dernières forces, il se servit des bouts de carton avec lesquels il jouait juste avant de boire le thé empoisonné pour désigner son assassin.

« Malheureusement les convulsions l'empêchèrent d'achever son dessin. Et quand, agonisant, il glissa sur le sol, son bras balaya les pièces du puzzle et en déplaça trois. Mais si nous les rajustons de façon logique, et si nous ajoutons le triangle que le mort tenait serré entre ses doigts, la signification de cette figure accusatrice ne fait plus aucun doute !

Le juge se leva. Il détacha les trois fragments déplacés et les fixa dans une position légèrement différente. Puis il ajouta le triangle. Un chat apparut aux yeux éberlués des spectateurs.



Des acclamations montèrent de la salle.

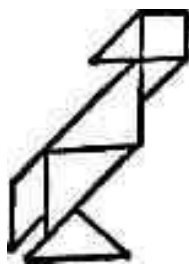
— Avec cette figure, conclut le juge Ti en se rasseyant, Maître Lan nous a désigné son assassin : madame Lo.

— C'est faux ! hurla l'accusée.

Elle s'arracha des mains des sbires et rampa à quatre pattes jusqu'à l'estrade. Son visage était déformé par la souffrance. Mais au prix d'un effort surhumain, elle réussit à escalader l'estrade et s'appuya en gémissant contre la table du scribe. À bout de force, elle agrippa le bord du tableau de la main gauche. De la droite qui tremblait violemment elle modifia la position des trois morceaux de carton placés par le juge. Puis elle se tourna vers l'auditoire en tenant serré le triangle contre sa poitrine, et s'écria d'une voix triomphante :

— Regardez ! On vous a trompés !

Toute haletante, elle réussit à s'agenouiller et plaça la quatrième pièce au sommet de la figure.



— Maître Lan avait fait un oiseau ! Il n'a jamais voulu laisser... un indice !

Brusquement son visage devint d'une pâleur mortelle et elle s'écroula sur le sol.

— CETTE FEMME n'appartient pas à l'espèce humaine ! s'écria Ma Jong quand ils furent à nouveau réunis dans le cabinet du juge.

— Elle me hait, expliqua le juge, je représente tout ce qu'elle exècre. Mais j'avoue avoir de l'admiration pour son extraordinaire volonté et sa vivacité d'esprit. En un clin d'œil, elle a vu comment changer le chat en oiseau, alors qu'elle était à moitié folle de douleur !

— Il faut en effet qu'elle soit bien extraordinaire, observa Tsiao Taï, pour que maître Lan ait fait attention à elle !

— En attendant, dit le juge d'un ton soucieux, cette maudite femme nous a mis dans une position bien embarrassante. Impossible, à présent, de maintenir notre accusation contre elle. Il ne nous reste plus qu'à prouver qu'elle a assassiné son époux. Fais venir le contrôleur des décès.

Quand Tao Gan revint en compagnie du bossu, le juge demanda à ce dernier :

— L'autre jour, vous m'avez confié que vous aviez été très intrigué par les yeux anormalement exorbités du cadavre de Lo Ming. À ce moment-là, vous m'avez affirmé qu'un coup derrière le crâne aurait pu provoquer ce phénomène. Mais, en supposant que le docteur Kouang ait été complice dans ce crime, ne pensez-vous pas que l'entrepreneur des pompes funèbres ou le frère de la victime auraient remarqué une telle blessure lorsqu'ils lavèrent le corps ?

Kouo secoua négativement la tête.

— Pas si le coup a été administré avec un maillet en bois enveloppé dans un chiffon épais, Votre Excellence.

Le juge haussa les sourcils, l'air songeur.

— Dans ce cas, une autopsie révélerait tout de suite une éventuelle fracture du crâne, fit-il remarquer. Mais supposons que l'hypothèse du maillet soit fausse, quelles autres marques de violence pourrait-on retrouver sur un cadavre vieux de cinq mois ?

— Tout dépend de l'état du cercueil et du caveau, Votre Excellence, répondit le bossu. Mais même si le corps se trouve dans un état de décomposition avancé, je pourrais déceler des

traces de poison, par exemple, en examinant avec soin la peau de la victime ou la moëlle de ses os.

Le juge réfléchit un long moment, puis il déclara :

— Selon notre code, déterrer un cadavre sans motif valable est un crime capital. Si l'autopsie ne nous fournit pas des preuves irréfutables de l'assassinat de Lo Ming, je n'aurai plus qu'à donner ma démission et me mettre à la disposition des hautes autorités. Sans parler du fait d'avoir accusé faussement madame Lo du meurtre de son mari. Il n'y a aucun doute, mes amis, je serai certainement condamné à mort. Notre gouvernement protège ses fonctionnaires, mais l'administration impériale est une organisation trop importante, elle ne peut se permettre la moindre indulgence.

Le juge se leva et se mit à marcher de long en large dans la pièce. Ses trois lieutenants lui jetèrent des coups d'œil inquiets. Brusquement il s'arrêta.

— Cette autopsie aura lieu ! dit-il d'un ton ferme. Je suis prêt à prendre ce risque.

Tsiao Taï et Tao Gan se regardèrent d'un air perplexe. Puis ce dernier remarqua :

— Cette femme connaît tous les secrets des Barbares, Noble Juge. Qui nous dit qu'elle n'a pas tué son mari au moyen d'une formule magique ?

Le juge secoua la tête avec impatience.

— Je suis convaincu que beaucoup de choses en ce bas monde dépassent notre entendement, dit-il, mais je me refuse à croire que le Ciel Auguste puisse permettre aux forces du mal de tuer un être humain par une simple opération magique. Va donner les instructions nécessaires au chef des sbires. Ma Jong. L'autopsie aura lieu cet après-midi dans le cimetière.

20

UNE AUTOPSIE A LIEU DANS UN CIMETIÈRE. UN HOMME EN BIEN PITEUX ÉTAT RACONTE UNE ÉTRANGE HISTOIRE.

EN VOYANT LA FOULE énorme qui se dirigeait en direction de la porte Nord, on aurait pu se demander si l'on n'assistait pas à une migration des habitants de Pei-tcheou.

Lorsque le palanquin du juge passa sous la grande porte, les gens s'écartèrent dans un silence désapprobateur, mais la petite chaise fermée dans laquelle se trouvait madame Lo fut accueillie par de bruyantes acclamations.

La longue file de curieux gravit la pente enneigée qui menait au plateau sur lequel, au nord-ouest de la ville, s'étendait son cimetière principal.

Après avoir suivi le sentier qui serpentait entre les tombes, les spectateurs se massèrent autour de la seule qui fût ouverte et qu'abritait un petit toit en roseaux érigé par les sbires pour la circonstance.

Descendant de son palanquin, le juge aperçut la grande table qui devait remplacer celle du tribunal. Assis derrière une autre plus petite, le premier scribe soufflait sur ses doigts pour les réchauffer.

Un grand cercueil reposait sur deux tréteaux devant la tombe ouverte. L'entrepreneur des pompes funèbres et ses deux assistants se tenaient un peu en retrait. On avait disposé des nattes de jonc sur la neige et, à croupetons près d'un petit poêle portatif, le contrôleur des décès en attisait vigoureusement la flamme.

Près de trois cents personnes dessinaient un large cercle autour de la tombe. Le juge Ti prit place derrière la grande table tandis que Ma Jong et Tsiao Taï se plantaient de chaque côté de

lui. Tao Gan s'était approché du cercueil et l'examinait avec curiosité.

Les porteurs déposèrent la chaise de madame Lo et le chef des sbires tira le petit rideau qui en formait la porte. Il recula d'un pas en poussant un cri. La prisonnière gisait sans connaissance sur la barre transversale.

La foule se pressa en avant avec un murmure de colère.

— Va voir ce qui se passe ! ordonna le juge à Kouo tandis qu'il murmurait à l'oreille de ses deux lieutenants : Fasse le Ciel que cette femme ne nous meure pas entre les mains !



MADAME LO EST CONDUITE AU CIMETIÈRE

Kouo releva avec précaution la tête de la passagère. Au bout d'un petit moment, elle cligna des paupières et poussa un grand soupir. Kouo retira la barre de traverse et la soutint, tandis qu'appuyée sur une canne, elle se dirigeait d'un pas chancelant vers la tombe.

Quand elle aperçut le cercueil, elle recula en se couvrant le visage de sa manche.

— Encore de la comédie ! grommela Tao Gan d'un ton dégoûté.

— Tu as raison, dit amèrement le juge, mais la foule aime ça !

Il abattit violemment son martelet sur la table, mais on l'entendit à peine dans ce vaste espace ouvert à tous les vents.

— Nous allons maintenant assister à l'autopsie de feu Lo Ming, annonça-t-il en élevant la voix.

À ces mots, la veuve releva la tête, et, toujours appuyée sur sa canne, elle dit lentement :

— Votre Excellence est le Père et la Mère de Tous. Ce matin, l'humble femme que je suis a prononcé devant le tribunal des paroles irréfléchies qu'elle regrette profondément. La malheureuse ne cherchait qu'à défendre son honneur et celui du vénéré maître Lan. Et elle fut punie comme elle le méritait pour sa conduite irrespectueuse. Mais maintenant je supplie à genoux Votre Excellence de ne pas profaner le corps de feu mon malheureux époux !

Tout en prononçant ces derniers mots, elle se laissa tomber à genoux et fit trois fois le ko-téou.

Un murmure approbateur monta de la foule. Sa proposition était raisonnable. Pour les petites gens de Pei-tcheou, le compromis restait le meilleur moyen de régler leurs différends.

Le juge frappa la table de son martelet pour ramener le calme.

— Moi, le magistrat de ce district, déclara-t-il d'un ton ferme, je n'aurais jamais ordonné cette autopsie si je ne possédais des preuves suffisantes de l'assassinat de Lo Ming. L'éloquence de cette femme ne m'empêchera pas de remplir les devoirs de ma charge. Ouvrez le cercueil !

Comme l'entrepreneur des pompes funèbres s'approchait de la bière, madame Lo se redressa de toute sa hauteur. Se tournant à demi vers la foule, elle s'écria :

— De quel droit un magistrat ose-t-il opprimer si cruellement le peuple qui lui a été confié ? C'est sans doute ce qu'il appelle faire son devoir ! Vous m'accusez d'avoir assassiné mon mari, mais sur quelles preuves ? Qui a déposé une plainte contre moi ? Vous êtes peut-être le magistrat de ce district, mais vous n'êtes pas tout-puissant ! Heureusement, les hautes autorités se chargent de réparer les injustices commises par leurs fonctionnaires ! Quand un juge accuse à tort un innocent, la loi le condamne à subir le châtiment qu'il avait prononcé

contre sa victime. Je ne suis qu'une veuve sans défense, mais je n'aurai pas de repos tant que ce bonnet officiel ne sera pas tombé de votre tête, Seigneur Juge.

« Elle a raison ! », s'écrièrent quelques spectateurs.

— Silence ! cria le juge. Si l'autopsie prouve que ce corps n'a subi aucune violence, je jure de m'en remettre à la justice des hautes autorités. La punition que je réservais à cette femme sera la mienne.

Comme madame Lo ouvrait la bouche pour parler, le magistrat s'empressa d'ajouter en désignant du doigt le cercueil :

— La réponse que vous attendez est là ! Puis se tournant vers l'entrepreneur des pompes funèbres, il ordonna : Ouvrez ce cercueil.

L'entrepreneur des pompes funèbres glissa un ciseau sous le couvercle tandis que ses aides faisaient sauter les clous qui le retenaient. Après l'avoir soulevé, ils le déposèrent avec précaution sur le sol. Puis se protégeant le bas du visage avec leur foulard, ils empoignèrent le cadavre et le couchèrent sur la natte de jonc. Quelques curieux qui s'étaient approchés reculèrent effrayés devant le spectacle répugnant qui s'offrait à leurs yeux.

Kouo posa alors deux vases contenant plusieurs faisceaux de bâtonnets d'encens de chaque côté du corps. Il recouvrit d'un voile de fine gaze le visage du mort et troqua ses épais gants de cuir contre d'autres beaucoup plus minces. Puis il leva la tête, attendant un signe du juge pour commencer.

Le magistrat remplit la formule officielle et ordonna à l'entrepreneur des pompes funèbres :

— Avant de faire procéder à l'autopsie, j'aimerais entendre votre rapport sur l'ouverture de cette tombe.

— Suivant les instructions de Votre Excellence, répondit l'entrepreneur des pompes funèbres, l'humble personne que je suis a ouvert cette tombe avec l'aide de ses assistants peu après midi. Nous avons trouvé la pierre tombale exactement dans la même position qu'il y a cinq mois après l'enterrement du défunt.

Le juge fit signe au contrôleur des décès de commencer sa tâche.

Après avoir lavé tout le corps avec une serviette imbibée d'eau tiède, Kouo se mit à l'examiner méthodiquement. Tous les assistants suivaient chacun de ses gestes dans le plus profond silence.

Quand il eut fini avec le devant du corps, il le retourna et examina le derrière du crâne. Il en palpa longuement la base, puis passa au tronc tandis que le visage du juge Ti devenait de plus en plus pâle.

Quand Kouo eut terminé, il se releva et dit :

— Après un examen minutieux de ce cadavre, force m'est de constater qu'il ne révèle aucune marque de violence qui aurait pu entraîner la mort.

De violentes clameurs montèrent de la foule : « Le magistrat a menti ! », « Libérez cette femme ! » Mais les spectateurs du premier rang firent taire ceux qui se trouvaient derrière eux, leur demandant d'attendre au moins la fin du rapport.

— C'est pourquoi, poursuivit Kouo, je demande à Votre Excellence la permission de procéder maintenant à un examen interne du corps. J'aimerais m'assurer que cet homme n'a pas été empoisonné.

Avant que le juge ait le temps de consentir à cette requête, madame Lo hurlait de plus belle :

— Cela ne vous suffit pas ! Quelles autres ignominies cherchez-vous à faire subir à ce malheureux cadavre ?

— Laissez donc ce juge se passer lui-même la corde autour du cou ! lui cria un homme du premier rang. Nous savons bien que vous êtes innocente !

Indifférent à ces clameurs, le juge invita le bossu d'un signe de tête à reprendre l'autopsie.

La tâche était longue et compliquée. Avec de petites lamelles en argent poli il inspecta les principaux organes, et examina très soigneusement les bouts d'os qui faisaient saillie sur le cadavre en décomposition.

Puis il se redressa lentement et jeta au juge un regard penaud. Un silence attentif enveloppait maintenant la foule. Le contrôleur des décès hésita un instant avant de déclarer :

— Ce deuxième examen n'a révélé aucune trace d'empoisonnement. Pour autant que mon humble savoir me permette de l'affirmer, cet homme est mort de mort naturelle.

La voix de madame Lo se perdit dans les hurlements de la populace qui se précipitait vers le juge en criant : « Tuons ce chien de magistrat ! Tuons ce profanateur de tombe ! »

Le juge Ti se leva de derrière la table et s'avança vers la foule hurlante. Tsiao Taï et Ma Jong bondirent aussitôt devant lui pour le protéger, mais le juge les écarta vivement.

Devant son expression décidée, les assaillants reculèrent involontairement et se turent.

Croisant ses bras dans ses grandes manches, le juge dit d'une voix forte :

— Je vous ai promis de démissionner et je le ferai, mais pas avant d'avoir vérifié un dernier point. Je vous rappelle que je suis encore votre magistrat. Tuez-moi si bon vous semble, mais en agissant ainsi, c'est au gouvernement impérial lui-même que vous vous attaqueriez et vous auriez à subir les conséquences de votre acte insensé ! Décidez-vous, j'attends.

Une crainte respectueuse envahit les spectateurs. Profitant de leur hésitation, le juge enchaîna :

— Que les maîtres de guildes présents s'avancent. Je les charge de remettre le corps de Lo Ming en terre.

Comme un colosse – le maître de la guilde des bouchers – sortait de la foule, le juge Ti lui ordonna :

— Vous surveillerez les gens des pompes funèbres pendant qu'ils remettront le corps dans le cercueil et celui-ci dans la tombe. Après quoi, vous apposerez les scellés sur la pierre tombale.

Ayant dit, le juge tourna le dos à la foule et monta dans son palanquin.

UN SILENCE LUGUBRE régnait cette nuit-là dans le cabinet du juge. Celui-ci était assis derrière son bureau, ses sourcils broussailleux profondément froncés. Dans le brasero, il ne restait plus qu'un petit tas de cendres. Mais ni le juge ni ses lieutenants ne se souciaient du froid glacial qui envahissait peu à peu la pièce.

Quand la grosse bougie posée sur le bureau commença à s'éteindre, le juge dit enfin :

— Nous venons de chercher le moyen de terminer au mieux cette affaire, et nous sommes tombés d'accord sur un point : si nous ne trouvons pas un élément nouveau, je suis perdu. Alors, trouvons-en un. Et vite !

Pendant que Tao Gan allumait une nouvelle bougie, on frappa à la porte. Un commis entra, et, tout excité, annonça que Ye Pin et Ye Tai demandaient à parler au magistrat.

Fort surpris, le juge lui ordonna de les faire entrer.

Ye Pin pénétra dans la pièce en soutenant son frère. Celui-ci avait la tête et les mains enveloppées de gros bandages et son visage avait pris une étrange couleur verte. Il pouvait à peine marcher.

Après avoir installé son frère sur un banc de repos avec l'aide de Ma Jong et Tsiao Tai, Ye Pin expliqua :

— Cet après-midi, votre Excellence, quatre paysans qui habitent de l'autre côté de la porte Est sont arrivés chez moi avec mon pauvre frère sur une civière. Ils l'avaient découvert par hasard sous un tas de neige, une terrible blessure à la tête et les doigts gelés. Ils l'ont amené chez eux, soigné, et ce matin il a repris conscience et a pu leur dire qui il était.

— Que lui est-il arrivé ? demanda impatiemment le juge.

— La seule chose dont je me souviens, dit Ye Tai d'une voix faible, c'est qu'en rentrant il y a deux jours pour dîner avec mon frère, j'ai reçu un coup terrible sur la tête.

— C'était Tchou Ta-yuan, expliqua le juge. Quand vous a-t-il raconté que Yu Kang et mademoiselle Liao s'étaient secrètement rencontrés dans sa propre demeure ?

— Mais Tchou ne m'a jamais rien dit de semblable, Noble Juge, répondit Ye Tai. Un jour que j'attendais devant sa bibliothèque, j'entendis soudain Tchou parler très fort comme s'il se querellait avec quelqu'un. Je collai aussitôt mon oreille contre la porte. Dans le plus obscène langage, Tchou tempêtait contre Yu Kang et mademoiselle Liao, leur reprochant d'avoir l'audace de faire l'amour sous son propre toit ! À ce moment, son intendant arriva et frappa à la porte. Tchou se tut aussitôt,

et, quand je pénétrai dans la pièce, il y était seul et parfaitement calme.

Se tournant vers ses lieutenants, le juge dit :

— Voilà qui éclaircit le dernier point resté obscur dans le meurtre de mademoiselle Liao.

Puis, s'adressant à Ye Taiï, il ajouta :

— Ayant ainsi appris accidentellement le secret de Yu Kang, vous en avez profité pour faire chanter ce pauvre garçon. Mais les pouvoirs d'en haut vous en ont déjà sévèrement puni.

— Je n'ai plus de doigts ! se lamenta Ye Taiï.

Le juge fit un signe à Ye Pin. Aussitôt, celui-ci, avec le concours de Ma Jong et de Tsiao Taiï, aida son frère à gagner la porte.

21

LE JUGE TI REÇOIT UNE LETTRE DE L'AUTORITÉ MILITAIRE. IL FAIT PART DE SES INTENTIONS À SON PÈRE DÉFUNT ET À SES ANCÊTRES.

DÈS LES PREMIÈRES LUEURS de l'aube, le juge enfourcha sa monture et sortit au galop par la grande porte du Yamen. Des cris de colère l'accueillirent dans les rues, et près de la tour du Tambour une pierre lui effleura le visage.

Après avoir fait plusieurs fois le tour de l'ancien terrain d'exercice au petit trot, il regagna le tribunal. Peut-être, songea-t-il, serait-il plus sage, désormais, de ne pas se montrer en public avant de pouvoir annoncer à la foule massée dans la salle d'audience la solution de l'affaire Lo.

Il passa les deux journées suivantes à s'occuper de questions administratives pendant que ses lieutenants faisaient des efforts désespérés pour découvrir de nouveaux indices. En vain, malheureusement.

La seule bonne nouvelle arriva le second jour sous la forme d'une lettre de sa Première Épouse. Elle écrivait de Tai-yuan et l'informait que la santé de sa vieille mère se rétablissait. « Bientôt, ajoutait-elle, la vieille dame sera sur pied, et nous pourrons reprendre le chemin de Pei-tcheou. » Le juge songea avec tristesse que s'il n'arrivait pas à prouver la culpabilité de madame Lo, il ne reverrait jamais sa famille.

À l'aube du troisième jour, il avalait distraitement son déjeuner quand un sbire vint lui annoncer qu'un capitaine du quartier général attendait dans le couloir avec une lettre du généralissime. Il avait ordre de la remettre en main propre au magistrat.

Un homme de haute taille revêtu d'une armure couverte de neige, fit son entrée d'un pas raide. Il s'inclina devant le juge et lui tendit une lettre scellée.

— J'ai ordre de rapporter votre réponse au quartier général, dit-il.

Le juge jeta un regard étonné à son interlocuteur et répondit du même ton peu aimable :

— Asseyez-vous.

Puis il ouvrit la lettre. Elle l'informait que des agents secrets de la police militaire avaient signalé que la population de Pei-tcheou commençait à s'agiter. D'autre part, toujours selon les mêmes sources, il semblait que des hordes barbares se rassemblaient à la frontière nord. Dans ces circonstances, si le magistrat de Pei-tcheou demandait qu'une garnison stationne dans son district, il serait immédiatement donné suite à sa requête. La lettre portait le sceau du commandant en chef de la police militaire agissant au nom du généralissime.

Le juge Ti devint très pâle et, prenant son pinceau, il rédigea la brève réponse suivante : « Le magistrat du district de Pei-tcheou apprécie hautement l'appui qui lui est offert, mais il tient respectueusement à faire savoir aux hautes autorités qu'il prendra lui-même les mesures nécessaires pour assurer le retour au calme dans son district. »

Puis il apposa le grand sceau vermillon du tribunal sur sa lettre et la remit au capitaine. Ce dernier s'inclina profondément devant le magistrat et sortit.

Sans perdre une minute, le juge Ti ordonna à un serviteur de lui préparer sa robe de cérémonie et de convoquer ses trois lieutenants.

Quand ils virent leur maître revêtu de son habit officiel, et coiffé du petit bonnet de velours noir passementé d'or, Ma Jong, Tsiao Taï et Tao Gan ouvrirent de grands yeux.

Jetant un regard triste à ces trois hommes qui étaient devenus pour lui des amis si sûrs, le juge Ti expliqua :

— Cette situation ne peut pas durer. Je viens de recevoir une plainte voilée du quartier général à propos de l'agitation qui règne à Pei-tcheou. On me propose un envoi de troupes. Ma capacité d'administrer ce district est mise en doute. Je vous

demande de bien vouloir assister comme témoins à une brève cérémonie dans mes appartements privés.

Après avoir suivi le couloir couvert qui reliait le tribunal à son domicile personnel, le juge fit entrer ses lieutenants dans la pièce où se trouvait l'autel ancestral de sa famille. Dans cette pièce où régnait un froid glacial se trouvaient seulement un immense meuble dont le sommet touchait le plafond, et, à gauche, la table d'autel.

Le juge alluma les bâtonnets d'encens et s'agenouilla devant le grand meuble. Ses lieutenants, demeurés près de la porte, suivirent son exemple.

Puis, se relevant, le juge ouvrit d'un geste plein de respect la double porte du grand meuble. Sur ses rayons intérieurs, placés verticalement sur de petits socles en bois sculpté, reposaient les tablettes des âmes de ses ancêtres, chacune portant, inscrit en caractères dorés, le nom posthume de l'un d'entre eux, son rang, l'année, le jour et l'heure de sa naissance et de sa mort.

Le juge s'agenouilla à nouveau et fit trois fois le ko-téou. Puis, les yeux fermés, il s'efforça de concentrer ses pensées.

La dernière fois que le meuble ancestral avait été ouvert, c'était vingt années auparavant, à Tai-yuan, lorsque son père avait annoncé à leurs ancêtres le mariage de son fils avec sa Première Épouse. Lui-même était alors agenouillé derrière son père, la jeune épousée à côté de lui. Il revit la mince silhouette paternelle avec sa barbiche blanche et son cher visage tout ridé.

Mais à présent ce visage était froid et sans expression et son père se tenait à l'entrée d'une vaste salle avec, à sa gauche et à sa droite, deux files d'hommes graves et immobiles qui avaient les yeux fixés sur lui, agenouillé aux pieds de son père. Dans le lointain, il distinguait vaguement la longue robe brodée d'or du grand ancêtre assis sur son trône. Il avait vécu huit siècles auparavant, peu après le Sage, Confucius.

Agenouillé humblement devant cette solennelle assemblée, le juge se sentit en paix et détendu, comme un homme qui se retrouve chez lui après un pénible et long voyage. D'une voix claire, il dit :

— Moi, l'indigne descendant de la glorieuse maison Ti, le nommé Jen-tsie, fils aîné du conseiller d'État Ti Tsien-yuan, je

vous informe respectueusement qu'ayant failli dans mes devoirs envers l'État et envers le peuple, je vais aujourd'hui même rédiger ma lettre de démission. Je m'accuserai d'avoir commis deux crimes capitaux : la profanation d'une tombe sans raison suffisante et l'accusation à tort d'une personne innocente. J'ai agi en toute sincérité, mais, hélas, mes trop faibles capacités n'ont pas été égales à l'importance des tâches qui m'étaient confiées. Ayant rapporté tous ces faits, la personne agenouillée devant vous implore respectueusement son pardon.

Il se tut, et son étrange vision s'effaça peu à peu, la dernière image étant celle de son père qui s'éloignait en défroissant sa longue robe rouge du geste qu'il connaissait si bien.

Le juge se leva et après s'être incliné trois fois referma la porte du grand meuble.

De retour dans son cabinet, il déclara d'une voix ferme à ses lieutenants :

— Je désire maintenant être seul. Je vais rédiger ma lettre de démission. Revenez avant midi et faites placarder le texte de cette lettre sur les murs de la ville afin que ses habitants retrouvent leur calme.

Les trois hommes s'inclinèrent silencieusement, puis, tombant à genoux, ils touchèrent trois fois le sol de leur front pour lui témoigner que leur fidélité lui restait acquise quel que soit le sort qui lui serait réservé.

Une fois seul, le juge rédigea sa lettre au préfet. Quand il eut apposé le grand sceau du tribunal sur cette triste missive, il se renversa dans son fauteuil en poussant un profond soupir. C'était son dernier acte officiel de magistrat. Dans l'après-midi, dès que les placards annonçant sa démission seraient collés sur les murs de Pei-tcheou, il remettrait les sceaux officiels au premier scribe, qui administrerait le district jusqu'à l'arrivée du nouveau magistrat.

Tout en avalant son thé à petites gorgées, le juge songea avec indifférence au sort qui l'attendait. Il serait certainement condamné à mort. Il espérait seulement que la Cour métropolitaine tiendrait compte de l'inscription impériale dont il avait été honoré quand il était magistrat du district de Pou-

yang⁵. Si ses biens n'étaient pas confisqués, sa famille n'aurait heureusement pas à vivre de la charité de son frère cadet. Cette idée lui était insupportable.

Il était heureux que la mère de sa Première Épouse fût enfin rétablie. Elle serait d'un grand réconfort pour sa fille dans les tristes jours qui l'attendaient.

⁵ Voir Le Squelette sous cloche.

22

LE JUGE TI REÇOIT UNE VISITE INATTENDUE. IL ORDONNE UNE NOUVELLE AUTOPSIE.

LE JUGE Ti se leva et se dirigea vers son brasero. Comme il se réchauffait les mains, il entendit la porte s'ouvrir derrière lui. Contrarié, il se retourna et vit entrer madame Kouo.

Il esquissa un pâle sourire.

— Je suis très occupé en ce moment, madame Kouo, dit-il d'un ton aimable. Si vous avez quelque chose d'important à me dire, je vous en prie, faites votre rapport au premier scribe.

Madame Kouo ne fit aucun mouvement de retraite. Elle resta un moment silencieuse, les yeux baissés, puis elle dit d'une voix tout juste audible :

— J'ai appris que Votre Excellence allait nous quitter, et je tenais à vous remercier de votre bienveillance à l'égard de mon mari et de moi-même.

Le juge se tourna vers la fenêtre. La blanche lueur de la neige se reflétait doucement à travers le papier huilé. Faisant un effort sur lui-même, il dit :

— Je vous remercie, madame Kouo. J'ai grandement apprécié l'aide que votre mari et vous m'avez apportée pendant mon séjour à Pei-tcheou.

Sans se retourner, il attendit que la porte se refermât sur la visiteuse.

Mais il sentit derrière lui le délicat parfum d'herbes séchées tandis que la petite voix douce disait :

— Il est bien difficile à un homme de comprendre ce qui se passe dans l'esprit d'une femme.

Le juge se retourna brusquement, et madame Kouo se hâta d'ajouter :

— Les femmes ont leurs secrets qui sont autant de mystères pour les hommes. Comment Votre Excellence aurait-Elle pu découvrir celui de madame Lo ?

S'approchant d'elle, le juge demanda d'une voix tendue :

— Voulez-vous dire que vous avez découvert un nouvel indice ?

Madame Kouo soupira.

— Pas un nouvel indice, dit-elle. Mais j'ai pensé à un vieux moyen de se débarrasser d'un mari gênant qui expliquerait la façon dont est mort Lo Ming.

Le juge lui lança un regard scrutateur et demanda :

— Dites-moi ce que vous savez, madame.

Madame Kouo resserra son manteau autour de son petit corps en frissonnant. Puis elle reprit d'une voix lasse :

— Pendant que, penchées sur notre fastidieuse tâche quotidienne, nous recousons les semelles de feutre de chaussures usées ou que nous raccommodeons des vêtements qui ne valent plus la peine d'être raccommodés, notre pensée vagabonde... vagabonde... Les yeux fatigués par la clarté vacillante d'une bougie, nous travaillons sans relâche et nous nous demandons si notre vie ne sera jamais... autre chose. La semelle de feutre est dure et nos doigts nous font mal. Nous prenons le long clou de fer, nous prenons le maillet en bois et, l'un après l'autre, nous faisons les petits trous dans lesquels passera notre aiguille.

Les yeux fixés sur cette mince silhouette qui se tenait, la tête penchée, devant lui et semblait plongée dans une tristesse infinie, le juge chercha des mots de réconfort. Mais elle reprit de la même voix morne :

— Nous tirons l'aiguille, dessus dessous, dessus dessous, et nos sombres pensées vont et viennent comme l'aiguille, elles voltigent sans but comme d'étranges oiseaux autour d'un nid abandonné.

Elle releva la tête et regarda le juge. Celui-ci fut stupéfait en voyant la lueur qui soudain brillait dans ses grands yeux. Plus lentement, elle continua :

— Puis une nuit, l'idée vient à l'esprit de la pauvre femme, l'idée s'empare d'elle. Elle s'arrête de coudre, prend entre ses

doigts le long clou et le regarde longuement... Comme si c'était la première fois qu'elle le voyait. Ce clou qui protège ses doigts endoloris, ce compagnon fidèle de tant d'heures solitaires passées en tristes rêveries.

— Vous voulez dire que... s'écria le juge.

— Oui, répondit-elle de la même voix atone. Ces longs clous ont une tête minuscule. Une fois enfoncés avec un maillet, leur tête est invisible entre les cheveux au sommet du crâne. Un clou suffit ! Personne ne saura jamais comment elle a assassiné son mari... et elle est enfin libre !

Le juge Ti posa sur son interlocutrice un regard brûlant :

— Madame, s'écria-t-il, vous me sauvez ! Tout s'explique. Voilà pourquoi madame Lo redoutait tant l'autopsie... et pourquoi celle-ci n'a pourtant rien fait découvrir.

Un grand sourire illumina son visage aux traits tirés, et il ajouta :

— Vous avez raison, seule une femme pouvait savoir cela.

Madame Kouo le regarda silencieusement. Le juge s'empressa d'ajouter :

— Pourquoi êtes-vous si triste ? Je le répète, vous avez certainement raison. C'est la seule explication.

Madame Kouo rabattit sa capuche sur sa tête. Elle sourit mélancoliquement et dit :

— Oui, vous découvrirez que c'est la seule explication.

Et sans ajouter un mot elle sortit.

Le juge garda un long moment les yeux fixés sur la porte puis, brusquement, son visage devint très pâle. Il fronça ses épais sourcils et appela un sbire auquel il ordonna de faire venir ses lieutenants.

Les trois hommes arrivèrent l'air morne, mais lorsqu'ils virent l'expression du magistrat leurs visages s'éclairèrent aussitôt.

Le juge Ti se tenait bien droit, debout devant son bureau, les bras croisés dans ses larges manches.

— Je suis convaincu, déclara-t-il les yeux brillants, de détenir maintenant la solution du meurtre de Lo Ming. Nous allons faire procéder à une seconde autopsie.

Ma Jong jeta un regard consterné à ses camarades, mais, presque aussitôt, son visage s'épanouit en un large sourire, et il s'écria :

— Pour que Votre Excellence parle ainsi, c'est que l'affaire est résolue ! Quand aura lieu l'autopsie ?

— Le plus tôt possible, répondit le juge. Mais cette fois nous ne nous rendrons pas au cimetière. Je vais faire apporter le cercueil au tribunal.

Tsiao Taï approuva d'un signe de tête et dit :

— Les habitants de Pei-tcheou sont plutôt d'humeur belliqueuse, ces temps-ci. Il sera plus facile de les tenir à l'œil dans la salle d'audience qu'en terrain découvert.

Tao Gan paraissait dubitatif.

— Quand j'ai ordonné aux sbires de préparer des feuilles de papier pour les placards, je me suis rendu compte qu'ils savaient parfaitement de quoi il s'agissait, les nouvelles vont vite, Noble Juge, et tout Pei-tcheou est maintenant au courant de votre prochaine démission. J'ai peur qu'une émeute n'éclate au bruit d'une seconde autopsie.

— Je sais tout cela, dit gravement le juge. Mais je suis prêt à prendre ce risque. Demande à Kouo de tout préparer dans la salle d'audience pour l'autopsie. Ma Jong et Tsiao Taï, vous vous rendrez chez le maître de la guilde des bouchers, et chez Liao. Informez-les de ma décision et qu'ils vous accompagnent au cimetière pour servir de témoins à l'ouverture de la tombe et lors du transfert du cercueil au tribunal. Si nous agissons vite et sans éclat, les habitants de Pei-tcheou ne se rendront compte de rien. Lorsqu'ils apprendront la nouvelle, je crois que leur curiosité l'emportera sur leur ressentiment à mon égard, et les maîtres de guilde seront là pour les empêcher de commettre l'irréparable. Du moins, je l'espère.

Il fit un sourire rassurant à ses lieutenants et ceux-ci prirent congé de lui.

Mais une fois seul, le juge redevint sombre. Il lui avait fallu faire un grand effort pour garder devant ses hommes un air enjoué. Il se dirigea lentement vers le bureau, se laissa tomber dans son fauteuil et enfouit son visage entre ses mains.

23

LE TRIBUNAL TIENT UNE SÉANCE EXTRAORDINAIRE.
UNE FEMME DÉVOILE ENFIN SON SECRET.

À MIDI, le juge ne toucha ni à la soupe ni au riz placés devant lui par un serviteur et but seulement une tasse de thé.

Selon le dernier rapport de Kouo, le cercueil était parvenu au tribunal sans incident, mais la foule se rassemblait à présent devant la grande porte en criant sa colère.

Lorsque Ma Jong et Tsiao Taï arrivèrent, ils avaient la mine soucieuse.

— Ceux qui sont dans la salle d'audience sont d'humeur menaçante, Noble Juge, dit Ma Jong. Et ceux qui n'ont pas pu y trouver place crient des injures à votre adresse et lancent des pierres contre la porte.

— Laissez-les faire, déclara sèchement le juge.

Ma Jong encouragea du regard son camarade à parler, et Tsiao Taï dit :

— Que Votre Excellence me permette d'appeler la police militaire. Ses hommes pourront former un cordon autour du tribunal et...

Le juge écrasa son poing sur la table.

— Ne suis-je plus le magistrat ici ? cria-t-il. C'est à moi qu'incombe la responsabilité de l'ordre et je mènerai cette affaire à bien tout seul !

Les deux hommes gardèrent le silence. Discuter ne servirait à rien. Mais ils craignaient que cette fois leur maître ne commette une terrible erreur.

Trois coups de gong retentirent.

Le juge Ti se leva et, accompagné de ses lieutenants, suivit le couloir jusqu'à la salle d'audience. Comme il prenait place derrière l'estrade, un silence menaçant l'accueillit.

La salle était pleine, et les sbires, mal à l'aise, jetaient de temps à autre un regard furtif autour d'eux. À gauche de l'estrade, le juge aperçut le cercueil de Lo Ming derrière lequel se tenaient l'entrepreneur des pompes funèbres et ses assistants. Madame Lo était devant, appuyée sur sa canne. Tao Gan et Kouo avaient pris place près de la table du scribe.

Le juge Ti abattit son martelet sur la table et dit :

— Je déclare la séance ouverte.

Aussitôt madame Lo s'écria :

— De quel droit un magistrat démissionnaire ouvre-t-il une audience ?

Un murmure d'approbation monta de la salle.

— Cette audience, annonça le magistrat, a pour but de prouver que le marchand de cotonnades Lo Ming a été lâchement assassiné.

À ces mots, madame Lo monta sur l'estrade et cria aux spectateurs :

— Permettez-vous à ce chien de fonctionnaire de profaner une seconde fois le corps de mon mari ?

La foule se pressa en avant. De tous côtés on criait : « À bas le magistrat. » Ma Jong et Tsiao Taï posèrent la main sur la poignée de leurs épées qu'ils tenaient cachées dans les plis de leurs robes. Les spectateurs des premiers rangs poussèrent les sbires de côté.

Une lueur mauvaise s'alluma dans les yeux de madame Lo. Le moment de son triomphe approchait. Le sang tartare qui coulait dans ses veines la faisait exulter à la pensée du massacre qui se préparait. Elle leva la main. La foule s'arrêta, les yeux fixés sur son arrogante silhouette. Sa poitrine se souleva, et, désignant le juge Ti du doigt, elle commença :

— Ce chien de fonctionnaire...

Comme elle s'arrêtait pour reprendre haleine, le juge dit sans élever le ton :

— Pensez à vos semelles de feutre, madame.

Laissant échapper un petit ai, madame Lo regarda vivement ses pieds. Lorsqu'elle releva la tête, le juge vit pour la première fois une peur réelle dans ses yeux. Les spectateurs du premier rang firent passer la curieuse remarque du juge à ceux qui se

trouvaient derrière. Le brouhaha s'amplifia. Tandis que madame Lo reprenait contenance, quelqu'un dans le fond de la salle cria : « Qu'est-ce qu'il a dit ? » Madame Lo voulut parler mais sa voix fut couverte par un bruit de marteaux et, aidé par Tao Gan, l'entrepreneur des pompes funèbres posa le couvercle du cercueil sur le sol.

— Vous allez enfin connaître la vérité ! lança le juge d'une voix qui porta dans toute la salle.

— Ne l'écoutez pas. Il... commença madame Lo, mais elle s'arrêta, voyant que la foule n'avait plus d'attention que pour le corps que l'on sortait du cercueil et déposait doucement sur une natte de jonc.

Madame Lo recula, le regard rivé sur les restes peu engageants de son époux.

Le juge abattit son martelet et annonça :

— Aujourd'hui, le contrôleur des décès se contentera d'examiner la tête du défunt. Il prêtera une attention toute particulière au sommet du crâne et regardera entre les cheveux.

Comme Kouo s'agenouillait à côté du corps un silence de mort s'établit dans la salle. On entendait seulement, très assourdis, les cris des mécontents dans la rue.

Brusquement, Kouo se releva, le visage extrêmement pâle, et dit :

— J'informe Votre Excellence qu'entre les cheveux, au sommet du crâne, j'aperçois une pointe de fer. On dirait la tête d'un clou.

Madame Lo se ressaisit.

— C'est un complot ! hurla-t-elle. Le cercueil a été rouvert en secret !

Mais la curiosité maintenant dominait dans la salle et un gros boucher cria :

— Tais-toi donc ! C'est mon propre maître de guilde qui a scellé le cercueil. Nous voulons voir ce que le bossu a trouvé !

— Continuez votre examen, ordonna le juge Ti au contrôleur des décès.

Kouo sortit une petite pince de sa manche. Madame Lo voulut bondir sur lui, mais le chef des sbires l'empoigna par le bras et la tira en arrière. Pendant qu'elle se débattait comme un

chat sauvage, Kouo retira un long clou du crâne de Lo Ming. Il le tint en l'air un instant pour que tout le monde put le voir, puis il le posa sur la table du juge.

La force sembla quitter le corps de madame Lo. Lorsque le chef des sbires la lâcha elle s'avança en titubant vers la table du scribe, et, s'agrippant au bord du meuble, demeura immobile, la tête baissée.

Les spectateurs du premier rang s'empressèrent de raconter ce qu'ils venaient de voir à leurs voisins de derrière. Tout le monde se mit à parler en même temps. Puis quelques spectateurs qui se tenaient au fond de la salle se précipitèrent dehors pour répandre la nouvelle.

Le juge Ti abattit son martelet sur la table, et attendit que la salle ait retrouvé son calme pour s'adresser à madame Lo :

— Confessez-vous avoir assassiné votre époux Lo Ming en lui enfonçant un clou dans le crâne ?

Elle releva lentement la tête. Un long frisson la secoua, et, repoussant de son front une mèche de cheveux, elle dit d'une voix sourde :

— J'avoue.

Des bruits variés montèrent de la salle à cet aveu. Le juge se renversa dans son fauteuil et attendit que le calme soit rétabli pour dire d'une voix lasse :

— J'attends maintenant votre confession, madame.

Madame Lo resserra sa robe autour de son corps mince.

— Il y a de cela si longtemps... quelle importance cela a-t-il ? demanda-t-elle d'un ton morne.

Elle s'appuya à nouveau contre la table et leva les yeux vers la fenêtre en haut du mur.

— Mon époux, Lo Ming, était un homme stupide, ennuyeux... Que pouvait-il comprendre ? Comment aurais-je pu continuer à vivre avec lui, moi qui cherchais...

Elle poussa un soupir, puis reprit :

— J'avais déjà eu une fille de lui et maintenant il voulait un garçon. C'était plus que je ne pouvais en supporter ! Un jour qu'il se plaignait de maux d'estomac, je lui donnai comme remède du vin fort auquel j'avais mélangé un puissant somnifère. Lorsqu'il fut profondément endormi, je pris le long

clou que j'utilisais pour faire des trous dans les semelles de mes chaussures, et à l'aide d'un maillet en bois je l'enfonçai au sommet de son crâne jusqu'à ce que la tête seule reste visible.

— Tuons cette chienne ! cria un spectateur. Des cris de colère montèrent de la salle. Prompte à changer d'attitude, la foule tournait maintenant sa fureur contre madame Lo.

— Silence ! tonna le juge en abattant avec force son martelet sur la table.

Toutes les voix se turent immédiatement. L'autorité du tribunal était rétablie.

— Le docteur Kouang déclara que c'était une crise cardiaque, poursuivit madame Lo. Puis elle ajouta d'un ton méprisant : Je dus devenir la maîtresse de cet homme pour obtenir son aide. Il s'imaginait connaître tous les secrets de notre magie, à nous les Tartares, mais ce n'était qu'un amateur prétentieux ! Dès qu'il eut signé le certificat de décès, je rompis avec lui. J'étais enfin libre !

« Puis, il y a un mois environ, en sortant de ma boutique, je glissai dans la neige et me tordis la cheville. Un passant m'aida à me relever et me ramena chez moi. Je m'installai sur le banc au fond de ma boutique et il me massa la cheville. À chaque pression de ses mains, je sentais la force vitale qui émanait de cet homme parcourir chaque veine, chaque muscle de mon corps. J'avais enfin trouvé le partenaire que j'attendais ! Je concentrai toute mon énergie pour l'attirer vers moi, mais il me résista. Pourtant quand il me quitta, je savais qu'il reviendrait.

Madame Lo reprit un peu de son ancienne assurance et ajouta :

— Et il revint. J'avais gagné ! Cet homme était comme une flamme brûlante. Il m'aimait et me haïssait à la fois. Il se haïssait lui-même de m'aimer... et pourtant il m'aimait ! Les forces mêmes de la vie nous unissaient...

Elle se tut, baissa la tête et ce fut d'une voix de nouveau lasse qu'elle reprit :

— C'est alors que je m'aperçus que j'étais en train de le perdre. Il m'accusa de miner ses forces, de perturber les règles de vie très strictes qu'il s'était imposées avant de me rencontrer. Un jour, il me déclara que mieux valait nous séparer... J'étais

désespérée. Je ne pouvais pas vivre sans cet homme. Sans lui, je sentais la force vitale quitter mes veines... Je le menaçais de le tuer comme j'avais tué mon mari s'il me quittait.

Elle secoua tristement la tête :

— Je n'aurais jamais dû lui dire cela. Je le sus au regard qu'il me jeta. Tout était fini... Il ne me restait plus qu'à le tuer !

« Je glissai un peu de poison en poudre dans une fleur de jasmin et, déguisée en jeune Tartare, je me rendis à l'établissement de bains. Je lui expliquai que je tenais à m'excuser de la violence de mes propos, et que je souhaitais que nous nous quittions en amis. Il resta froid et distant ; et comme il ne promettait pas de taire mon secret, je laissai tomber la fleur de jasmin dans sa tasse. Dès que le poison commença à faire ses premiers effets, il me jeta un regard effrayant. Il voulut parler. Aucun son ne sortit de sa bouche. Mais c'était sans importance. Je savais qu'il m'avait maudite et que j'étais perdue... Par le Ciel Tout-Puissant, il était le seul homme que j'aie jamais aimé, et... j'avais dû le tuer !

Brusquement, elle releva la tête, fixant le juge droit dans les yeux.

— Je suis morte à cet instant-là. Vous pouvez faire ce que vous voulez de mon corps.

Le juge Ti considéra avec horreur la soudaine transformation qui s'opérait en madame Lo. Des rides profondes apparaissaient sur son visage si lisse. Ses yeux perdaient leur éclat. En quelques minutes, elle venait de vieillir de dix ans. Maintenant que son indomptable volonté l'avait quittée, rien ne restait plus d'elle qu'une coquille vide.

— Faites lecture de la confession de l'accusée, commanda le juge Ti au scribe.

La salle écouta dans un profond silence.

— Vos aveux ont-ils été fidèlement enregistrés ? demanda le juge.

Madame Lo fit oui de la tête et apposa l'empreinte de son pouce au bas du document.

Le juge Ti déclara l'audience close.

24

LE JUGE TI SE REND EN SECRET DANS UN CIMETIÈRE, IL VISITE POUR LA SECONDE FOIS LA COLLINE AUX HERBES MÉDICINALES.

QUELQUES TIMIDES applaudissements montèrent vers le juge Ti quand il quitta la salle d'audience, suivi de ses trois lieutenants. Une fois dans le couloir, Ma Jong envoya une grande bourrade dans le dos de Tsiao Taï. Les deux hommes avaient bien du mal à contenir leur joie. Tao Gan lui-même riait tout bas en pénétrant dans le cabinet du juge.

Mais une surprise les attendait. Quand le magistrat se tourna vers eux, il avait ce même visage froid et impassible qu'il s'était composé pendant toute la séance.

— Ce fut une rude journée, dit-il calmement. Tsiao Taï et Tao Gan, vous feriez bien d'aller vous reposer un peu. Quant à toi, mon pauvre Ma Jong, je le regrette, mais j'ai encore besoin de toi.

Assez étonnés, les deux hommes sortirent de la pièce. Le juge prit alors sa lettre de démission, la déchira, et en jeta les morceaux dans le brasero. D'un œil sombre, il les regarda se consumer et attendit qu'ils soient complètement réduits en cendre pour dire à Ma Jong :

— Va mettre ton costume de chasse. Et dis à un valet d'écurie d'amener deux chevaux dans la première cour.

Fort surpris, Ma Jong s'apprêtait à demander quelques mots d'explication, mais le visage fermé du juge l'en dissuada et il s'empressa de sortir.

Dans la cour, la neige tombait à gros flocons. Le juge Ti leva les yeux vers le ciel lourd et dit à son lieutenant :

— Nous devons nous dépêcher. Par un tel temps, nous n'y verrons bientôt plus rien.

Il remonta son foulard devant sa bouche, enfourcha sa monture, et les deux hommes quittèrent le tribunal par une porte latérale.

Dans la rue principale, les gens se pressaient devant les éventaires malgré la neige et le vent glacial. Sous les abris temporaires en toile huilée des marchands, ils parlaient avec animation de la sensationnelle audience du tribunal à laquelle ils venaient d'assister, et personne ne prêta attention aux deux cavaliers.

Quand ils arrivèrent devant la porte Nord, le vent qui soufflait de la plaine fouetta cruellement leur visage. Le juge retint son cheval et frappa avec le pommeau de sa cravache à la porte du poste de garde. Quand un soldat apparut, le juge lui ordonna de donner à Ma Jong une lanterne en épais papier huilé.

Lorsqu'ils furent sortis de la ville, le juge leur fit prendre la direction de l'ouest. Il faisait presque nuit, mais la neige avait cessé de tomber.

— Nous allons loin ? demanda Ma Jong inquiet. Nous aurions vite fait de nous égarer au milieu de toutes ces collines blanches.

— Je connais le chemin, répondit brièvement le juge. Nous serons bientôt arrivés.

Peu de temps après, ils aperçurent le cimetière dans lequel ils entrèrent.

Une fois à l'intérieur, le juge ralentit l'allure de son cheval afin de pouvoir examiner chaque tombe au passage. Ils dépassèrent bientôt celle, encore ouverte, de Lo Ming et poursuivirent leur chemin jusqu'au fond du cimetière. Là, le juge sauta à bas de sa monture et, suivi de Ma Jong, il déambula au milieu des tombes en marmottant tout bas des paroles indistinctes.

Brusquement, il s'arrêta. Il essuya avec sa manche la neige qui recouvrait une pierre tombale et, après avoir lu le nom de Wang gravé dans le marbre, il dit à Ma Jong :

— Nous sommes arrivés ! Aide-moi à ouvrir cette tombe. Tu trouveras deux petites bûches dans les sacoches de ma selle.

Après avoir déblayé la neige et la terre accumulées autour de la dalle, les deux hommes entreprirent de faire basculer la lourde pierre.

Besogne difficile, et quand ils réussirent enfin à la faire glisser sur le côté, il faisait nuit noire et de gros nuages cachaient la lune.

Le juge Ti essuya la sueur qui perlait à son front malgré le froid. Il prit la lanterne des mains de Ma Jong et entra, courbé en deux, dans le caveau.

À l'intérieur stagnait une odeur de renfermé. Le juge leva la lanterne et distingua trois cercueils.

Il examina les inscriptions gravées sur chacun, puis s'arrêta devant le dernier sur sa droite :

— Tiens cette lanterne, ordonna-t-il à Ma Jong, baissant involontairement la voix.

Ma Jong regarda avec anxiété le visage aux traits tirés du juge qu'éclairait la lueur vacillante de la lanterne. Il vit le magistrat tirer un ciseau de sa manche, puis, se servant de la bêche comme d'un marteau, enfoncer l'outil sous le couvercle du cercueil. Les coups résonnèrent dans le caveau avec un bruit sourd.

— Attaque-toi à l'autre côté, commanda le juge à son lieutenant.

Tandis qu'il posait sa lanterne sur le sol et glissait sa bêche dans la rainure, de confuses pensées tourmentaient Ma Jong. Ils étaient en train de profaner une tombe !

Bien qu'il fût presque chaud dans le caveau, il fut pris de violents frissons, et il aurait été bien en peine de dire combien de temps ils s'acharnèrent sur ce maudit couvercle. Son dos lui faisait mal quand, se servant de leurs bêches comme de leviers, ils réussirent à le soulever.

— Faisons-le glisser par terre, dit le juge Ti d'une voix haletante.

D'un dernier effort, ils le firent choir sur le sol que le couvercle heurta avec un bruit de tonnerre.

Le juge se couvrit le nez et la bouche avec son foulard, et Ma Jong imita aussitôt son exemple. Puis le magistrat leva sa lanterne au-dessus du cercueil. Un squelette, dont les os étaient

encore recouverts par endroits de lambeaux de linceul, gisait au fond.

Ma Jong recula. Le juge lui tendit la lanterne, puis se pencha sur le cercueil et tâta avec précaution le crâne. Quand il s'aperçut qu'il s'était détaché du reste du corps, il le retira du cercueil et l'examina soigneusement. À la lumière incertaine de la lanterne, Ma Jong crut voir un instant les deux orbites vides fixer le juge d'un air moqueur. Le magistrat secoua brusquement le crâne et l'on entendit un bruit de métal. Le juge passa doucement son doigt sur le sommet du macabre objet, puis le replaça délicatement dans le cercueil.

— J'ai trouvé ce que je cherchais, dit-il. Partons.

Comme ils revenaient à l'air libre, ils virent que les nuages avaient disparu et que la lumière argentée de la lune éclairait à présent les tombes.

Le juge éteignit la lanterne et dit :

— Replaçons la dalle.

Ils passèrent un long moment à tout remettre en ordre. Le juge repoussa à nouveau la neige et la terre sur la dalle, puis sans mot dire, enfourcha sa monture et se dirigea vers la porte du cimetière.

Comme ils approchaient du mur d'enceinte, Ma Jong ne put dominer davantage sa curiosité.

— Qui était enterré dans ce caveau, Noble Juge ?

— Tu le sauras demain, répliqua le juge. Au cours de l'audience matinale, j'ouvrirai une nouvelle enquête au sujet d'un meurtre qui eut lieu il y a bien longtemps.

Quand ils parvinrent à la porte Nord, le juge arrêta sa monture et dit à son lieutenant :

— Retourne au tribunal. Je vais profiter de cette belle nuit pour m'éclaircir les idées.

Avant que Ma Jong ait eu le temps d'ouvrir la bouche, son maître chevauchait déjà en direction de l'est. Quand il arriva au pied de la colline aux herbes médicinales, le juge fit halte. Se penchant, il examina les traces dans la neige, puis il sauta à bas de sa monture, attacha la bride à un arbre et commença son ascension.

Une mince silhouette enveloppée d'un manteau de fourrure grise se tenait près de la balustrade. Elle contemplait la plaine entièrement blanche qui s'étendait tout en bas.

Lorsqu'elle entendit la neige craquer sous les bottes du juge, elle se retourna lentement.

— Je savais que vous viendriez, dit-elle. Je vous attendais.

Comme le juge continuait à la regarder sans rien dire, elle poursuivit vivement :

— Regardez ! Votre robe est toute tachée, et vos bottes sont maculées de boue ! Vous êtes allé là-bas ?

— Oui, répondit lentement le juge. J'y suis allé avec Ma Jong. Le tribunal se doit d'ouvrir une enquête sur ce vieux meurtre.



LA DERNIÈRE RENCONTRE SUR LA COLLINE AUX HERBES MÉDICINALES

Elle ouvrit de grands yeux. Le juge détourna son regard. Il cherchait désespérément ses mots.

Elle resserra son manteau autour de son corps.

— Je savais que cela arriverait, dit-elle d'une voix atone. Et pourtant...

Elle se tut un court instant puis reprit de la même voix morne :

— Vous ne savez pas ce que...

— Je sais ! interrompit âprement le juge. Je sais ce qui vous a poussée à agir ainsi il y a cinq ans, et je sais que vous... je sais à quel sentiment vous avez obéi en me disant ce que vous m'avez dit.

Elle baissa la tête, et se mit à pleurer, doucement, sans bruit.

— L'ordre doit être rétabli, continua le juge d'une voix brisée, même si cela doit nous détruire. Croyez-moi, il faut obéir à cette force qui nous dépasse. La vie deviendrait vite un enfer pour vous... et pour moi. J'aimerais tant pouvoir agir autrement. Mais je ne le peux... Et c'est vous qui m'avez sauvé ! Pardonnez-moi... Je vous en prie !

— Ne dites pas cela ! s'écria-t-elle. Puis souriant à travers ses larmes, elle ajouta : Je savais ce que vous feriez, sans cela je ne vous aurais rien dit. Je n'aurais pas voulu que vous agissiez autrement.

Le juge voulut parler mais l'émotion étrangla sa voix. Il lui jeta un regard désespéré.

Elle détourna les yeux.

— Ne dites rien, murmura-t-elle. Et ne me regardez pas. Je ne peux pas supporter de voir...

Elle enfouit son visage dans ses mains. Le juge resta sans bouger. Il avait l'impression qu'on lui enfonçait lentement une longue épée dans le cœur.

Brusquement elle releva la tête. Le juge allait parler mais elle posa un doigt sur ses lèvres en murmurant :

— Ne dites rien ! Et avec une ébauche de sourire elle ajouta : Pensez plutôt à notre poème des pétales de fleurs qui tombent sur la neige. Écoutez... écoutez, vous allez les entendre.

Et désignant gaiement du doigt l'arbre qui se trouvait derrière le juge, elle dit :

— Regardez ! Les fleurs du prunier d'hiver viennent de s'ouvrir. Je vous en prie... regardez !

Le juge se retourna. Comme il levait la tête, la beauté du spectacle qui s'offrait à ses yeux lui coupa le souffle. L'arbre se détachait clairement sur le ciel éclairé par la lune, et de petites fleurs rouges accrochées par centaines aux branches d'argent scintillaient comme autant de bijoux. Un léger coup de vent

agita l'air glacé. Quelques pétales se détachèrent et tombèrent sur la neige en tourbillonnant.

Soudain, le juge entendit un craquement derrière lui. Il se retourna vivement. La barrière était brisée.

Le juge Ti se trouvait seul au sommet de la colline escarpée.

LE CONTRÔLEUR DES DÉCÈS FAIT UNE DÉCLARATION INATTENDUE. LE JUGE TI REÇOIT UNE VISITE QUI NE L'EST PAS MOINS.

LE LENDEMAIN, le juge se réveilla tard après une très mauvaise nuit. Le commis qui lui apportait son thé matinal lui dit tristement :

— La femme de notre contrôleur des décès a eu un accident, Votre Excellence. Hier soir, elle s'est rendue comme à son habitude à la colline aux herbes médicinales pour cueillir des plantes. Elle a dû s'appuyer à la balustrade, et celle-ci a cédé. À l'aube, un chasseur a trouvé son corps en bas du rocher.

Le juge exprima ses regrets et lui dit d'aller chercher Ma Jong. Quand ils furent seuls, il dit d'une voix grave :

— La nuit dernière, j'ai commis une erreur, Ma Jong. Ne parle à personne de notre expédition au cimetière. Oublie-la tout à fait.

Ma Jong hocha lentement sa grosse tête et répondit :

— Réfléchir à des choses compliquées n'est pas mon fort, Noble Juge, mais pour obéir à un ordre donné, je n'ai pas mon pareil. Si Votre Excellence me dit d'oublier, c'est oublié !

Le juge Ti jeta un regard attendri à son fidèle compagnon et le renvoya.

Un instant plus tard on frappa à la porte et Kouo fit son entrée. Le magistrat se leva vite et se porta à sa rencontre en lui exprimant ses plus sincères condoléances pour la perte qu'il venait de subir.

Le bossu leva vers le juge de grands yeux tristes.

— Ce n'est pas un accident, Votre Excellence, dit-il d'un ton calme. Mon épouse connaissait l'endroit comme le creux de sa main, et la balustrade était solide. Je sais qu'elle s'est suicidée.

Comme le juge haussait les sourcils, le contrôleur des décès poursuivit de la même voix égale :

— J'avoue être coupable d'un crime capital, Votre Excellence. Quand je lui ai demandé de m'épouser, ma femme me confessa qu'elle avait tué son premier mari. Je lui répondis que cela ne changeait rien pour moi, car je connaissais bien cet homme. C'était une brute qui prenait un malin plaisir à torturer les animaux et les êtres faibles ! Je suis persuadé que l'on devrait éliminer tous les monstres de son espèce, bien que je manque du courage nécessaire pour le faire moi-même, Votre Excellence.

Il leva les bras d'un air découragé, puis reprit :

— Nous n'abordâmes plus jamais ce sujet, mais je sais qu'elle y songeait souvent et qu'elle était déchirée par le doute sur la légitimité de son acte. Bien sûr, j'aurais dû lui conseiller de se dénoncer. Mais j'aimais mon épouse, Votre Excellence. L'idée de la perdre m'était insupportable et...

Il baissa les yeux. Ses lèvres se mirent à trembler.

— Pourquoi venez-vous me raconter tout cela, maintenant ? demanda le juge.

Kouo releva la tête.

— C'est ce qu'elle aurait voulu que je fasse, Votre Excellence. Elle avait été profondément affectée par le procès de madame Lo. Elle sentait qu'elle devait se punir et choisit de se suicider. C'était une femme d'une profonde sincérité, Votre Excellence, et je sais qu'elle aurait aimé que son crime soit officiellement enregistré par le tribunal. Elle et moi sommes coupables et devons être jugés.

— Vous avez protégé une meurtrière, Kouo, c'est un crime capital, le savez-vous ? demanda le juge.

— Bien sûr, répondit Kouo, surpris. Ma femme n'ignorait pas que lorsqu'elle disparaîtrait ma vie perdrait tout son sens.

Le juge caressa silencieusement sa barbe. Il éprouvait une sorte de honte devant cette suprême loyauté. Après un petit silence, il dit :

— Il m'est impossible d'ouvrir une procédure contre une personne défunte, Kouo. Elle ne vous a jamais dit comment elle avait tué son premier mari, et je ne peux pas faire ouvrir une

tombe pour procéder à une autopsie sur ce qui n'est, en somme, qu'un simple ouï-dire. D'ailleurs, si votre épouse désirait véritablement que son crime soit connu de la justice, elle aurait laissé une confession écrite.

— C'est vrai, reconnut Kouo d'un air songeur. Je n'avais pas pensé à cela. Mais mon esprit est si confus... Puis il ajouta à voix basse, comme pour lui-même : Je vais être bien seul !

Le juge se leva et, s'approchant de lui, demanda :

— La petite fille de madame Lo est-elle toujours chez vous ?

Le visage de Kouo s'éclaira lentement.

— Oui, répondit-il. Quelle charmante enfant, Votre Excellence ! Ma femme s'était beaucoup attachée à elle.

— Dans ce cas, votre devoir est évident, Kouo, dit le juge d'un ton ferme. Dès que l'affaire contre madame Lo sera close, vous adopterez sa fille.

Le vieux bossu regarda le juge Ti avec reconnaissance, puis, changeant soudain d'expression, dit d'un ton désolé :

— Mais que Votre Excellence me pardonne, je suis si bouleversé que j'oubliais de m'excuser de ne pas m'être aperçu de la présence du clou lors de la première autopsie. J'espère que...

— Oublions tout cela, l'interrompit vivement le juge.

Kouo s'agenouilla devant le magistrat et toucha trois fois le sol de son front, puis, s'étant relevé, il dit simplement :

— Merci. Votre Excellence est un homme grand et bon.

Cette phrase fit au juge Ti l'effet d'un coup de cravache en plein visage ; et, pendant que le bossu quittait la pièce, il gagna son bureau d'un pas mal assuré et se laissa tomber lourdement dans son fauteuil.

Soudain, il pensa à ce que Kouo venait de lui dire des remords de sa femme. « *Tandis que s'enfuit le bonheur, remords et tristesse sont là pour toujours.* » Elle connaissait donc bien tout le poème. « *Oh, qu'un nouvel amour...* » Le juge enfouit sa tête entre ses mains.

Il resta ainsi prostré un long moment, puis brusquement une conversation qu'il avait eue autrefois avec son père lui revint en mémoire. Trente ans auparavant, alors qu'il venait de passer son premier examen littéraire, il lui avait fait part de ses projets

d'avenir avec un enthousiasme juvénile. « Je suis sûr que tu iras loin, Jen-tsie, lui avait répondu son père, mais attends-toi à beaucoup de souffrances en chemin, et quand tu atteindras le sommet... tu seras seul. » Et lui, plein d'assurance alors, avait répondu : « La souffrance et la solitude rendent les hommes plus forts. » À l'époque, il n'avait pas compris la signification du sourire triste de son père.

À présent, il savait !

À ce moment, un commis lui apporta un pot de thé frais. Il en but lentement une tasse, puis, soudain, il pensa avec un certain étonnement : « Comme c'est étrange que la vie continue comme si rien ne s'était passé. Pourtant, le sergent Hong est mort, une femme et un homme m'ont fait avoir honte de moi-même... et je suis assis là, en train de boire une tasse de thé. La vie continue, mais j'ai changé. La vie continue, mais je ne désire plus prendre part à ce qui s'y passe. »

Il se sentait épuisé. La paix, pensa-t-il. Une vie retirée, loin de tout. Mais il savait bien que cela ne pouvait pas être. Il avait trop d'obligations. Il avait juré de servir l'État et le peuple. Il était marié, père de plusieurs enfants. Il ne pouvait pas faillir à sa tâche, fuir comme un lâche qui refuse de payer ses dettes. Non, il lui fallait continuer son chemin !

Ayant ainsi pris sa décision, le juge était plongé dans ses pensées quand la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement et ses trois lieutenants firent irruption dans la pièce.

— Noble Juge, s'écria Tsiao Taï tout excité, deux hauts fonctionnaires viennent d'arriver de la capitale ! Ils ont voyagé toute la nuit !

Le juge leur jeta un regard plein d'étonnement, et leur ordonna de conduire ces visiteurs de marque dans la salle de réception. Il les rejoindrait dès qu'il aurait enfilé sa robe officielle.

Quand il pénétra dans la salle, le juge vit deux hommes vêtus de robes de riche brocart. À l'insigne brodé sur leurs coiffures, il reconnut deux censeurs impériaux de la Cour métropolitaine de justice. Le cœur lui manqua pendant qu'il s'agenouillait devant eux. L'affaire devait être grave !

Le plus âgé s'approcha du juge et l'aida à se relever avec des gestes respectueux.

— Votre Excellence ne doit pas s'agenouiller devant ses serviteurs !

Stupéfait, le juge se laissa conduire à la place d'honneur.

Puis le vieux censeur s'approcha de l'autel placé contre le mur du fond. Un rouleau jaune était posé dessus. Il le prit avec précaution et le présenta respectueusement au juge en le tenant à deux mains.

— Que Votre Excellence prenne maintenant connaissance des Augustes Paroles.

Le juge se leva et, avec une légère inclinaison, prit possession du document. Il le déroula lentement, prenant bien soin de garder le sceau impérial qu'il vit dans le haut du rouleau toujours au-dessus du niveau de ses yeux.

C'était un édit impérial qui nommait Ti Jen-tsie président de La Cour métropolitaine, en raison de ses mérites passés. Le document portait le paraphe de l'empereur tracé au pinceau vermillon.

Le juge roula à nouveau l'édit et le reposa sur l'autel. Puis, se tournant en direction de la capitale, il tomba à genoux et toucha neuf fois le sol de son front en signe d'infinie gratitude.

Comme il se relevait, les deux censeurs s'inclinèrent très bas devant lui.



LE JUGE TI LIT UN ÉDIT IMPÉRIAL

— Les deux très humbles personnes présentes devant vous, déclara respectueusement le plus âgé, ont été désignées par la Cour métropolitaine pour servir d'assistants à Votre Excellence. Nous avons pris la liberté de faire recopier par le premier scribe et apposer dans toute la ville la nouvelle de votre nomination. Demain matin, nous escorterons Votre Excellence jusqu'à la capitale.

— Le successeur de Votre Excellence, précisa le plus jeune, a déjà été nommé, et est attendu pour cette nuit à Pei-tcheou.

Le juge Ti hocha la tête.

— Dans ces conditions, vous pouvez vous retirer, dit-il. J'irai mettre un peu d'ordre dans les dossiers que je laisse à mon successeur.

— Nous espérons que Votre Excellence acceptera que nous l'aidions dans cette tâche, observa le vieux censeur d'un ton obséquieux.

Comme il se dirigeait vers le greffe, le juge entendit éclater les premiers feux d'artifice. Pei-tcheou célébrait joyeusement le succès de son magistrat !

Le premier scribe vint à leur rencontre. Tout le personnel du tribunal attendait dans la salle d'audience pour féliciter son magistrat.

Quand il monta sur l'estrade, le juge découvrit avec émotion tous les sbires, les scribes et les gardes agenouillés devant lui. Cette fois, ses trois lieutenants étaient à leurs côtés.

Après les avoir tous remerciés comme il convenait et promis les gratifications qui s'imposaient, le juge jeta un regard affectueux aux trois hommes qui l'avaient servi si fidèlement, et qui étaient devenus ses amis. Il annonça que Ma Jong et Tsiao Taï étaient nommés colonels de l'Aile gauche et de l'Aile droite des gardes de la Cour métropolitaine de justice et Tao Gan son premier secrétaire.

Les acclamations du personnel se mêlèrent aux ovations de la foule massée devant la porte du tribunal. « Longue vie à notre

magistrat », criait-on de tous côtés. Le juge songea avec amertume que la vie n'était finalement qu'une comédie.

Il avait regagné son bureau depuis un moment quand ses trois lieutenants firent irruption dans la pièce pour le remercier. Ils s'arrêtèrent net en voyant les deux censeurs qui aidaient leur maître à retirer sa robe officielle.

Le juge leur adressa un pâle sourire par-dessus la tête des deux censeurs. Ils se retirèrent discrètement et le magistrat comprit soudain avec tristesse que les journées de bonne camaraderie entre eux étaient une chose du passé.

Le vieux censeur tendit au juge son bonnet de fourrure favori. Le fonctionnaire était un habitué de la Cour, et il avait appris à cacher ses sentiments. Pourtant il ne put s'empêcher de lever un sourcil dubitatif en contemplant la vieille coiffure râpée du nouveau président de la Cour métropolitaine :

— C'est un honneur bien rare, dit suavement le plus jeune des censeurs, d'être ainsi nommé directement à ce haut poste de président. D'ordinaire, l'empereur fait son choix parmi les gouverneurs provinciaux, et Votre Excellence ne doit pas avoir plus de cinquante-cinq ans, je suppose ?

Voici un homme qui est un bien piètre observateur, pensa le juge Ti. Il aurait bien dû voir que j'en ai tout juste quarante-trois. Mais, comme il se regardait dans le miroir pour ajuster son bonnet, il vit avec stupéfaction qu'au cours des derniers jours sa barbe et ses favoris noirs étaient devenus gris.

Classant les dossiers sur son bureau, il donna de brèves explications à ses nouveaux assistants. Lorsqu'il arriva au projet de prêts aux fermiers auquel il avait si souvent travaillé avec le sergent Hong, il ne put s'empêcher de montrer un certain enthousiasme. Ses auditeurs l'écoutèrent poliment, mais, à la vérité, l'ennui se lisait sur leurs visages. Il referma le dossier avec un soupir, et les paroles de son père lui revinrent à la mémoire : « Attends-toi à beaucoup de souffrance ; et, quand tu atteindras le sommet... tu seras seul. »

ASSIS dans le corps de garde autour d'un feu de bois qui brûlait joyeusement sur les dalles de pierre, les trois lieutenants

du juge Ti avaient d'abord parlé du sergent Hong. À présent, silencieux, ils contemplaient les flammes.

Soudain, Tao Gan dit :

— Je me demande si ces deux grands personnages de la capitale accepteraient de faire une amicale partie de dés avec nous ce soir ?

Ma Jong leva les yeux au ciel.

— Plus de parties de dés pour toi, monsieur le premier secrétaire, le sermonna-t-il. Il va falloir te ranger, mon vieux ! Et la vue de ce cafetan graisseux que tu trames partout va enfin m'être épargnée.

— Là est ton erreur, répliqua placidement Tao Gan. Quand nous serons là-bas, je l'aurai retourné. Mais toi, monsieur le colonel, tu ne vas plus pouvoir te bagarrer pour un oui ou pour un non. D'ailleurs, il est temps que tu laisses les coups durs à la jeune génération, j'aperçois des cheveux gris sur ta tête ! Ma Jong se tâta les genoux.

— Oui, admit-il tristement, il y a des jours où je ne suis plus aussi souple qu'autrefois.

Soudain, un large sourire illumina son visage et il s'écria :

— Mais, vieux frère, avec nos nouveaux grades nous allons avoir le choix parmi ces demoiselles de la capitale !

— Tu oublies la concurrence des jeunes freluquets qui doivent abonder là-bas, fit remarquer Tao Gan.

Le visage de Ma Jong se rembrunit et il se gratta pensivement la tête.

— La ferme ! vieux rabat-joie ! cria Tsiao Taï à Tao Gan. Il est vrai que nous ne sommes plus si jeunes que nous l'avons été, et que, de temps en temps, une nuit passée seul dans notre lit est la bienvenue. Mais vous oubliez, mes amis, qu'il y a une chose qui sera toujours là.

Il fit le geste de lever le coude.

— La liqueur ambrée ! cria Ma Jong en sautant sur ses pieds. Venez, mes frères, je connais le meilleur coin de la ville !

Attrapant chacun Tao Gan par un bras, ils l'entraînèrent au pas de course vers la grande porte du Yamen.

FIN

Postface

L’AFFAIRE DU CADAVRE sans tête est tirée d’une histoire rapportée dans un recueil d’histoires criminelles du XIII^e siècle, traduit par moi du chinois sous le titre *T’ang-yin-pi-shih, Parallel Cases from under the Pear Tree, a Thirteenth Century Manual of Jurisprudence and Détection* (Sinica Lei-densia Sériés, vol. X. E.J. Brill, Leiden, 1956). Le cas 64 relate qu’en 950 après J.-C. un marchand de retour de voyage retrouva le cadavre décapité de sa femme ; sa belle-famille l’accusa de l’avoir assassinée. Sous la torture, il avoua, à tort. Un astucieux détective eut des doutes et interrogea les entrepreneurs de pompes funèbres du district au sujet d’enterrements qui leur avaient paru présenter des traits inhabituels. L’un d’eux lui dit qu’en enterrant le cercueil de la servante d’un homme très riche il avait été frappé par son extraordinaire légèreté. Le détective le fit ouvrir et l’on ne trouva dedans qu’une tête coupée. On découvrit alors que l’homme à la grosse fortune avait tué sa servante et placé son corps décapité dans la demeure du marchand dont il avait séduit et enlevé l’épouse.

Le court texte chinois demande beaucoup à l’imagination du lecteur et contient quelques invraisemblances. Pourquoi, par exemple, le marchand ne s’est-il pas aperçu que le cadavre n’était pas celui de sa femme ? Je me suis efforcé d’éliminer ces invraisemblances en arrangeant cette histoire pour l’incorporer au présent roman. L’assassinat à l’aide d’un long clou enfoncé dans le crâne de la victime est l’un des plus fameux de la littérature criminelle chinoise. La plus ancienne mention est consignée dans le recueil *T’ang-yin-pi-shih*, déjà cité, au cas 16. La solution en est attribuée à Yen Tsun, un brillant juge qui vécut au début de notre ère. Le propos de ces histoires est toujours le même : un juge est intrigué par le fait que de fortes présomptions pèsent sur l’épouse alors que le corps du mari ne montre aucune trace de violence. On découvre le clou de

plusieurs façons. La plus ancienne version indique que Yen Tsun le trouva après avoir observé qu'un essaim de mouches s'agglutinait sur le haut du crâne du mort. La version la plus récente que je connaisse apparaît dans un roman policier du XVIII^e siècle, le *Wu-tse-t'ien-szu-ta-ch'i-an* que j'ai publié dans une traduction anglaise sous le titre *Dee Goong An* (Tokyo, 1949). Dans cette version, le juge obtient finalement les aveux de la veuve en mimant devant elle une scène de l'Enfer et en lui faisant croire qu'elle apparaît devant le Juge infernal. Cette solution ne pouvant convenir à un lecteur occidental, j'ai utilisé pour le roman une autre version, notée brièvement par G. C. Stent dans *The Double Nail Murders*, publié en 1881 dans le volume X de la *China Review*. Dans cette histoire, un contrôleur des décès ne découvrant aucune trace de violence sur le corps de la victime, sa propre épouse lui suggère de rechercher un clou. Quand le juge, après la découverte de la preuve, convainc la veuve de crime, il fait aussi comparaître l'épouse du contrôleur des décès devant lui, sa connaissance de l'objet du crime lui paraissant suspecte. On apprend alors que le contrôleur des décès est son second mari. Le corps du premier mari est exhumé, et on découvre un clou dans son crâne. Les deux femmes sont exécutées.

Dans mes précédentes aventures du juge Ti, le magistrat fait figure de juge infailible et omnipotent qui arrive toujours à ses fins avec les criminels. Dans ce roman, j'ai essayé de montrer l'envers de la médaille, en soulignant les risques graves qu'encourt un magistrat qui faillit à sa tâche. Il faut se rappeler que la position de pouvoir presque absolu que détient le magistrat sur les personnes amenées devant lui s'appuie non pas sur son rang personnel mais sur le prestige de la loi qu'il est temporairement appelé à représenter. La loi était inviolable, mais pas le juge qui l'édicte. Les magistrats ne pouvaient réclamer pour eux-mêmes une quelconque immunité ou un privilège d'aucune sorte dérivés de leur charge. Ils étaient soumis au vieux principe chinois du *fan-tso* c'est-à-dire au châtiment renversé, qui implique que toute personne qui a accusé à tort quelqu'un devra subir le même châtiment que la

personne injustement poursuivie au cas où l'accusation se serait révélée juste.

Pour le cas de madame Lo, j'ai utilisé certains traits développés dans *Dee Goong An*. Par la même occasion, j'ai essayé de satisfaire le désir – fort raisonnable ! – de certains lecteurs de voir le beau sexe jouer un plus grand rôle dans la vie du juge Ti.

En ce qui concerne les relations entre Yu Kang et mademoiselle Liao, on doit remarquer que les Chinois ont toujours été très tolérants envers les relations sexuelles de l'homme avant le mariage ; cependant, sa future femme est strictement tabou. La raison en est qu'on considérait que les relations avec les courtisanes ou des femmes sans attaches étaient une affaire privée, alors que le mariage était l'affaire de la famille tout entière, incluant les ancêtres, auxquels cet acte solennel devait être annoncé par une cérémonie rituelle. La consommation de l'union avant qu'elle ait été annoncée aux ancêtres était considérée comme une insulte grave à leur égard prouvant un criminel manque de piété. Et depuis des temps immémoriaux les Chinois ont rangé l'impiété envers des parents morts ou vivants dans la catégorie légale de *pu-tao* « crimes impies », qui implique la mort sous une de ses formes les plus sévères. Le culte des ancêtres est la pierre angulaire de la vie religieuse chinoise. Chaque famille possédait un reliquaire contenant des tablettes de bois dans lesquelles les esprits des membres décédés de la famille étaient supposés demeurer. Le chef de la maison annonçait aux esprits les importants événements survenus dans la famille, et à époques régulières des offrandes de nourriture leur étaient présentées. Le culte des ancêtres était aussi une des raisons pour lesquelles la profanation d'une tombe était une offense très grave. Le code pénal chinois qui était en vigueur jusqu'à l'établissement de la République en 1911 stipule dans la section CCLXXVI : « Toute personne qui se rendra coupable de profaner une tombe en l'ouvrant jusqu'à ce que le cercueil soit dénudé et visible sera condamnée à 100 coups de fouet et au bannissement perpétuel à la distance de 3.000 miles. Toute personne qui, s'étant déjà rendue coupable du crime mentionné ci-dessus, procède à

l'ouverture du cercueil et met à découvert le cadavre sera condamnée à mort par strangulation, après avoir subi la peine habituelle d'emprisonnement » (cf. *Ta-Tsing-Leu-Lee*, code pénal chinois, traduit par sir George Thomas Staunton, Londres, 1810). Quant à la personnalité du maître de boxe Lan Tao-kouei, il faut noter que la boxe chinoise est un art très ancien, tendant davantage à développer les qualités physiques et la santé mentale qu'à vaincre un adversaire. Au XVII^e siècle, des réfugiés chinois l'introduisirent au Japon, où il se transforma en un art d'autodéfense typiquement japonais pour devenir le judo ou jiu-jitsu. Les amateurs trouveront plus d'informations dans l'ouvrage du Dr Joseph Needham, *Science and Civilisation in China* (Cambridge University Press, 1956, t. II, page 146), dans lequel mes propres textes sur ce sujet sont cités.

La querelle des gâteaux brisés et sa solution utilisées dans le chapitre 14 s'inspirent du cas 35 du *T'ang-yin-pi-shih*. La découverte de l'énigme revient cette fois à Sun Pao, un juge perspicace du début de notre ère.

Le jeu des sept bouts de carton appelé en chinois *Tsi-k'iao-pan*, ce qui signifie : les sept ingénieux bouts de carton, est une bien vieille invention qui connut une grande popularité spécialement aux XVI^e et XVII^e siècles. À cette époque, des lettrés renommés publièrent des livres contenant des séries de figures qu'on pouvait obtenir avec les cartons. Au début du XX^e siècle, ce jeu fut introduit en Occident et on peut encore en trouver dans les magasins de jouets.